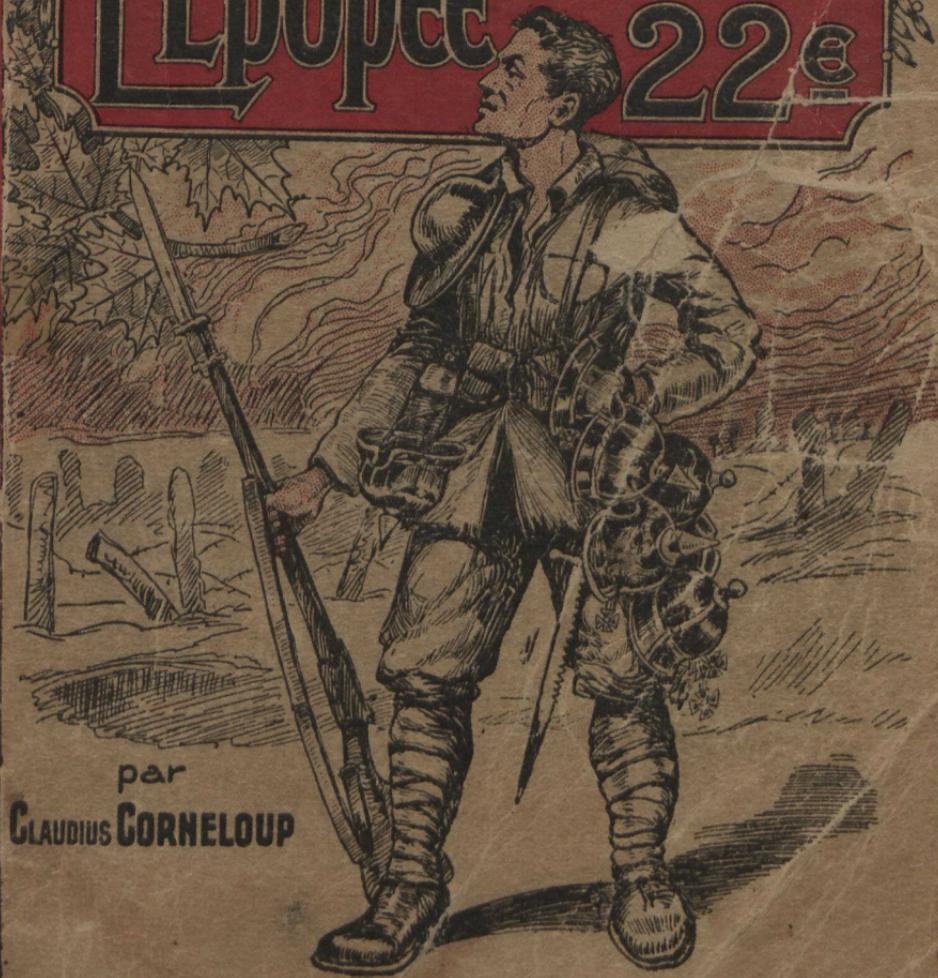


PRIX: 50 SOUS



# L'ÉPOPÉE du 22<sup>e</sup>



par  
**CLAUDIUS CORNELOUP**

L'EPOPÉE DU VINGT-DEUXIÈME  
CANADIEN-FRANÇAIS

No. 1554



LE SERGENT-MAJOR CLAUDIUS CORNELOUP,  
Médaille de Conduite Distinguée, Médaille Militaire, Médaille Etoile 1915,  
5 blessures de guerre.

# L'ÉPOPÉE

DU

# VINGT-DEUXIÈME

PAR .  
CLAUDIUS CORNELOUP  
Sergent-Major  
D. C. M. — M. M. — M. S.



MONTRÉAL

"LA PRESSE."  
51, rue Saint-Jacques, 51

Librairie Beauchemin Limitée  
79, rue Saint-Jacques, 79

1919

297525

D547  
C2  
C58

---

---

DROITS RÉSERVÉS, CANADA, 1919

---

---

## AVANT-PROPOS

---

Les plus belles pages de l'histoire de la race canadienne-française. Tel pourrait être le sous-titre de l' "Épopée du 22<sup>e</sup> régiment". Nos ancêtres nous en ont certes laissé de très glorieuses, mais ce n'est pas les diminuer en rien que leur préférer les plus récentes, celles dont l'encre n'a pas encore tout-à-fait séché. Nos ancêtres se battaient pour eux-mêmes, pour leur pays, leurs biens. Nos "gars" se sont battus pour une idée, pour la paix du monde civilisé, pour le triomphe de la justice. De par ce désintéressement, leur geste a plus d'ampleur, plus d'héroïque sacrifice.

L'auteur de l' "Épopée du 22<sup>e</sup> régiment" est un soldat de la première heure. Alsacien d'origine, il s'enrôla dans la première unité canadienne-française, qu'il ne quitta que quelque temps avant l'armistice. Le sergent-major Claudius Corneloup, deux fois décoré et cinq fois blessé, est donc un témoin digne de foi, un auteur qui a vu ce qu'il raconte et entendu ce qu'il rapporte. De là, la valeur irrécusable de son récit, l'authenticité de ses dires et l'impartialité de ses remarques. Libre de toute influence et de tout parti-pris, il juge soldats et officiers en soldat. C'est un homme de métier qui parle et avec toute l'autorité que lui donnent ses états de service précédents. Le sergent-major Corneloup a, en effet, déjà servi dans la Légion étrangère. Le métier des armes lui est connu à fond, aussi parle-t-il en connaissance de cause.

Est-il besoin de souligner la nécessité et l'opportunité d'un tel ouvrage ? Nous ne connaissons que bien vaguement les exploits de nos compatriotes au front. Nous savions que la presse de tous les pays en avait fait les plus grands éloges, mais les détails de la lutte, les faits d'armes, les actions de bravoure et d'éclat nous étaient étrangers, du

moins dans les détails. C'est cette lacune qu'est venue combler la publication du sergent-major Corneloup. Grâce à son travail, nous avons pu, enfin, connaître, sinon la part de tous individuellement, du moins le rôle de l'unité et de ses principaux chefs. Des preuves de grand héroïsme et de grand courage nous ont été par lui révélées dont nous ne doutions pas. Nous avons compris et admiré le sang-froid, l'élan, la ténacité de nos soldats, symbole des vertus des deux races qui forment les assises de notre pays. Et, au témoignage de l'univers entier, nous avons pu, non sans une légitime fierté, ajouter le nôtre.

L' "Epopée du 22<sup>e</sup> régiment" n'est pas l'oeuvre d'un littérateur. C'est le chant d'un soldat avec toutes ses imperfections et ses beautés, c'est le cri du coeur avec ses faiblesses et ses forces. L'auteur n'a rien sacrifié à la vérité. L'exactitude des faits, la justesse des remarques passe avant le souci de la forme. C'est de l'histoire et non pas du roman ; de l'histoire palpitante d'intérêt, grandiose de sublimité et effroyable d'horreur. C'est un monument, quelque peu négligé dans ses détails si l'on veut, mais un monument devant lequel nous devons tous nous incliner, car à son ombre dorment nos morts et veille la plus immortelle des gloires qui soient jamais descendues sur nos érables et nos clochers.

LES EDITEURS.

rest  
tout  
ains  
grat  
à ce  
d'un  
fil d  
aux  
et a  
  
le 2  
dess  
fallu  
hatai  
  
gran  
horre  
  
dans  
domm  
j'ai é  
ont a  
  
de cri

a publi-  
ons pu,  
le rôle  
roïsme  
outions  
cité de  
assises  
ns pu,

ateur.  
utés,  
rien  
rques  
nan ;  
able  
ls si  
iner,  
ires

## PRÉFACE

Ce n'est pas un travail d'érudit que j'offre aux lecteurs qui s'intéressent encore au 22ème bataillon canadien-français. M'éloignant de toute étiquette littéraire et bannissant le style et les mensonges de l'art, ainsi que tous ses artifices, négligeant l'embellissement factice des grandes vérités, j'ai tenu à me dégager librement de certaines adhésions à ces événements tragiques, toujours humains, et à n'en faire, au lieu d'une oeuvre de science, qu'un simple composé de sentiments, écrit au fil de la plume, au hasard, au jour le jour, comme il convient, pour l'offrir aux humbles, aux grands-pères, aux mères, aux femmes, aux fiancées et aux enfants de nos soldats morts pour la patrie.

J'aurais voulu embrasser toute l'étendue de l'oeuvre accomplie par le 22ième, malheureusement ce grand problème de conscience a été au-dessus de mes forces;—et si, après de laborieuses méditations, il m'eût fallu graver les milliers de noms inscrits sur le frontispice de notre bataillon, la place m'aurait irrévocablement manqué.

Sans rechercher l'abondance des faits, j'ai traduit simplement ces grandes volontés qui, prises sur le vif et le désecclement de toutes les horreurs, sont devenues des actes irrécusables.

J'ai écrit ces pages pour tous ceux qui ont souffert, vécu et pleuré dans les tranchées; j'ai écrit pour tous les blessés qui ont généreusement donné leur sang, pour tous les parents et amis de ceux qui ne sont plus; j'ai écrit pour celles et pour ceux qui ont pansé nos blessures, qui nous ont aidés et pour toutes les saintes âmes qui ont prié pour nous.

De nombreux amis m'ont prié d'étaler bien haut certaines injustices, de crier à pleine voix quelques vérités, mais ils ont oublié que, pour être

avocat dans une telle cause, il m'aurait fallu écrire des "mémoires" personnels; ils ont oublié de comprendre que "L'Épopée du 22ième" est un labyrinthe infini dans lequel reposent des milliers de morts, et où des milliers de mutilés gémissent dans une inexplicable confusion de douleurs devant lesquelles toutes les considérations s'effacent.

Ils ont oublié que les aversions et les haines ont reçu depuis longtemps le mépris des hiérarchies sociales qui s'éloignent devant le débrailé des violences; qu'un serrement de dent, qu'une insulte nuancée de bassesse, qu'un essor de colère vésanique sont des impuissances de "déclassé" qui serviraient à peine à jeter de faux vices et d'ignobles indécitesses sur les puretés glorieuses que le 22ième a semées autour de lui dans un sublime rayon de sacrifice, nimbant d'amour et de patriotisme le front de ses mères, de ses veuves et de ses orphelins.

Ils ont oublié qu'il existe encore des traces fraîches où eux et les leurs se sont glorieusement battus. Ils ont oublié qu'une noble race—la nôtre!—s'est élevée majestueusement sur le tombeau de ses fils qui ont su si bien mourir.

Ils ont encore oublié que le glorieux passé du 22ième est devenu un sanctuaire d'espérance, un lieu de pèlerinage pour les jeunes générations; —et que, sur ces traces fraîches, sont accumulés d'innombrables siècles de courage sur lesquels tout bruit clandestin serait une injure à leur terrible grandeur.

• Sur ces traces fraîches, silence!...

Nos morts pourraient vous entendre; ne troublez pas leur sommeil de martyrs...

CLAUDIUS CORNELOUP.

men  
men  
ques,  
utopi  
leme  
des é  
que p  
ne de  
provin  
humai  
tilité,  
taire  
pange  
partis  
surlou

# L'ÉPOPEE DU VINGT-DEUXIÈME CANADIEN-FRANÇAIS

---

## I

### LES VOLONTAIRES

La puissance militaire de l'Allemagne était devenue une perpétuelle menace, non seulement pour l'Europe, mais pour l'univers entier. Cette menace était d'autant plus redoutable que, sous des apparences pacifiques, l'empereur allemand, gonflé d'orgueil et croyant, dans une folie utopique, être le représentant de Dieu sur la terre, brandissait continuellement son sabre au-dessus des puissances terrorisées.

Plusieurs fois la France avait été vexée, et—disons-le—soumise à des épreuves humiliantes. Mais comme cette grande nation ne travaillait que pour le bonheur de ses enfants et la gloire de ses arts, comme elle ne demandait que la paix, elle jetait un regard désolé vers ses deux chères provinces perdues,—l'Alsace et la Lorraine—et s'auréolait d'aurores humanitaires dont les purs rayons n'admettaient aucun principe d'hostilité, ni aucune possibilité de guerre en plein vingtième siècle.

Au contraire, l'intrigante Allemagne, gouvernée par une caste militaire dévorée d'ambitions et conseillée par ses chauvins exaltés du parti pangermaniste, semblait oublier que le patriotisme est le plus noble des partis tant qu'il ne dépasse pas les limites des frontières d'une nation, et surtout tant qu'il ne se leurre pas de rêves conquérants.

Suzeraine de l'Autriche-Hongrie et de l'Italie, dont elle était l'incarnation de la Triple alliance, l'Allemagne prêchant hypocritement la paix, préparait la plus terrible des catastrophes. Mais pour couvrir cet immense préparatif armé, elle berçait tout un peuple de promesses, l'enivrait de propagande patriotique, le fanatisait par un développement commercial d'une telle puissance, que les dirigeants de cet empire vraiment grand avaient adopté une "Kultur" spéciale et doté leur pays d'une nouvelle devise: "Deutschland über all". (1)

Les affaires du Maroc avaient failli entraîner la France qui, alliée de la Russie, s'était rapprochée avec prudence de l'Angleterre. Grâce à des concessions territoriales, la guerre fût évitée. Mais l'Allemagne rêvait autre chose qu'une partie du Congo. Elle attendit l'heure d'étendre son hégémonie sur l'Europe, et même au delà.

L'occasion se présenta lors de l'assassinat de l'héritier de la Couronne d'Autriche-Hongrie, l'archiduc François-Ferdinand et de son épouse morganatique, la comtesse de Sotomberg, à Sarajevo, en Bosnie-Herzégovine.

Influente auprès du vieux monarque François-Joseph, l'Allemagne exerça tous ses talents de souplesse diplomatique et fut l'instigatrice du fameux ultimatum envoyé par l'Autriche-Hongrie à la Serbie que cette dernière, blessée dans son honneur, refusa d'accepter.

C'était la guerre, la guerre inévitable.

La guerre déclarée entre l'Autriche-Hongrie et la Serbie entraînait fatalement la Russie. L'Allemagne intervint. D'un différend de deux peuples qui eût dû se régler à l'amiable, six grandes puissances se montrèrent les dents. La Triple Entente d'un côté, France, Angleterre, et Russie, et la Triple Alliance de l'autre, Allemagne, Autriche-Hongrie et Italie s'agitaient désespérément. L'Allemagne refusa toutes les propositions. Elle mit le feu à l'Europe en déclarant la guerre à la Russie. Le 2 août 1914, sous l'infâme prétexte que des avions français avaient jeté

(1) L'Allemagne au-dessus de tout.



LE COLONEL F.-M. GAUDET,

Commandant du 22<sup>ème</sup> du 5 octobre 1914 au 10 février 1915, promu major-général, C. M. G. et chevalier de la Légion d'Honneur.

des bombes sur Nürenberg, l'ambassadeur allemand, à Paris, réclama ses passeports au gouvernement de la République et rompit les relations diplomatiques entre les deux pays.

Foulant à ses pieds les lois et les traités de la neutralité, l'Allemagne lança ses hordes au travers de la Belgique. Ce fut alors qu'une voix s'éleva pour justifier ce crime inqualifiable. En pleine tribune du Reichstag, le chancelier impérial de Bethmann-Holweg excusa la brutalité de l'invasion en déclarant que "la force primait tous les droits" et que les traités signés n'étaient que des "chiffons de papier."

En présence de ce viol d'une petite nation dont elle était une des signataires du traité de neutralité, la loyale Angleterre rentra aux côtés de la France, et l'Italie se détacha de la Triple Alliance en restant neutre dans le conflit européen.

Notre pays, le Canada, qui suivait douloureusement les phases émouvantes de cette sangiante levée d'hommes, décida de participer aux événements futurs.

De l'est à l'ouest, du nord au sud, un cri d'indignation s'éleva contre la brutale Allemagne, dont toutes les atrocités relevées sur le passage de ses troupes soulevaient le cœur de nos laborieuses populations.

Des jeunes gens, artisans, artistes, étudiants, laboureurs, trappeurs, de toutes les professions, de toutes les religions, se levaient, accouraient, s'enrôlaient et demandaient à partir au service de leur mère-patrie, l'Angleterre.

En quelques jours une fièvre intense de patriotisme gagna toute la jeunesse du Canada. Les bureaux de recrutement ne pouvaient suffire à enregistrer tant de postulants à la fois. D'ailleurs, rien n'était prêt pour équiper, nourrir, habiller cette avalanche de volontaires. Un premier contingent de 33,000 hommes était entraîné au camp de Val Cartier, n'attendant que la formation de ses cadres pour partir. Une immense activité gagna toutes les causes, tous les partis, tous les sexes. Le Canada se montrait soudainement dans toute l'ampleur d'une vaste organisation toute américaine.

Tandis que les bureaux de recrutement s'installaient dans tous les coins du pays, que des instructeurs spéciaux exerçaient les volontaires, que les armes se préparaient, des dames de dévouement organisaient des comités de bienfaisance, prêchaient l'union de toutes les associations, exaltaient le courage des jeunes gens et faisaient de touchants appels à la générosité des âmes charitables en faveur de la population martyre de la Belgique. Non seulement la France eut des hôpitaux offerts avec tout un personnel complet et tout un confort moderne, non seulement elle eut de l'or, des dons considérables, non seulement l'infortunée Belgique eut des vivres et des effets, mais un fonds patriotique fut créé dans un but de subvenir aux familles des volontaires. Des centaines de jeunes filles sacrifièrent le plaisir de la vie aux rigoureux services de la Croix Rouge. Puisque la loi ne leur permettait pas de combattre comme leurs frères, elles trouvèrent la consolation de leur aider, d'aider au pays, en se dévouant à panser leurs blessures.

La charité semblait inépuisable. De tous côtés, les collectes et les dons affluaient ; le Canada tout entier ouvrait son cœur d'or et versait à pleines mains ses immenses richesses dans la balance du droit et de la justice.

Mais, au milieu de ce déploiement désintéressé de dons et de sacrifices, au milieu de cette élévation sublime de toutes les forces du pays et de ce rapprochement inoubliable des deux races qui formaient la nation, il existait une profonde lacune.

Sur les 33,000 premiers volontaires, à l'entraînement, il n'y avait pas un tiers de Canadiens-Français. Nombreux étaient ceux qui, malgré l'union sacrée, hésitaient à s'enrôler, soit qu'ils ne connussent pas assez la langue anglaise, ou soit qu'ils craignissent le retour des antipathies. Plusieurs aussi—et ils étaient nombreux!—profondément attachés à l'Angleterre n'en étaient pas moins profondément demeurés Français, et ne demandaient qu'à partir, puisque l'Angleterre était alliée à la France en unité canadienne-française, sous les plis du drapeau d'Albion, au secours de la patrie de leurs pères.

bris  
plus  
Pre:  
et r

proj  
écri  
suiv

Fra  
poli  
prie  
délé

l'au  
çais  
fut  
et l  
can:

Qué  
bur  
le 1  
Can  
duru  
com  
à le

pas  
adru  
susj

Nous en étions à l'époque de l'immortelle bataille de la Marne qui brisa l'effort allemand et arrêta la ruée sur Paris, quand le journal le plus répandu au Canada, le grand quotidien canadien-français, "La Presse", lança un appel émouvant à tous les partis, militaires, politiques et religieux en faveur de la création d'une unité canadienne-française.

Un chirurgien-major, le docteur A. Mignault, entreprit une active propagande. Au commencement de septembre 1914, le docteur Mignault écrivit à Sir Robert Borden, premier ministre du Canada, la lettre suivante :

"Le soussigné, nommé secrétaire-conjoint d'un comité de Canadiens-Français comptant environ cinquante citoyens représentant les deux partis politiques et en cette qualité les soussignés vous télégraphient pour vous prier de fixer un jour et une heure, aussitôt que possible, auxquels une délégation pourra vous rencontrer à Ottawa.

"Le but de la délégation est de demander à votre gouvernement l'autorisation de lever un contingent canadien, composé de Canadiens-français qui s'enrôleront pour le service actif de la Grande-Bretagne". L'appel fut écouté. Le 28 septembre, la délégation fut reçue en audience spéciale, et le gouvernement accorda l'autorisation de former la première unité canadienne-française.

Cette nouvelle se répandit rapidement dans toute la province de Québec. Dans les villes, une jeunesse enthousiaste envahissait les bureaux de recrutement. Dans les campagnes, les jeunes gens quittaient le foyer paternel, abandonnaient la charrue et aux cris de "Vive le Canada"! "Vive la France"! "Vive l'Angleterre"! s'engageaient pour la durée de la guerre. De vieux officiers réclamèrent l'honneur de s'enrôler comme de simples soldats; d'autres offrirent de recruter des compagnies à leurs frais.

L'organisation était à peine commencée. Les uniformes n'étaient pas prêts, et dans une seule journée plus de 1000 demandes étaient adressées aux autorités. Ces dernières, malgré tout leur zèle, durent suspendre momentanément tout engagement.

La question la plus délicate qui intéressait les Canadiens-français était le choix dans la nomination des officiers.

Le colonel F.-M. Gaudet eut l'honneur d'être choisi comme commandant du bataillon, et, dès le 8 octobre, il établissait son quartier général, à Montréal, à l'arsenal du 65ième.

La première unité Canadienne-Française s'appelait alors le "Royal Canadien-Français". Mais ne s'y engageait pas qui voulait. Les ordres étaient très sévères: seuls étaient acceptés des hommes libres et indépendants, d'une santé à toute épreuve. Plusieurs furent tristes dans ces bureaux, malgré toute leur bonne volonté, lorsqu'ils se virent éconduits poliment par ces phrases: "Trop faible de constitution! Renvoyés!" —et l'auteur de ces lignes en connut, une première fois, toutes les douceurs... d'une profonde déception.

Le 15 octobre tout était prêt. Le comité de l'organisation, par la voix des journaux, fit annoncer une grande réunion pour le 17, à laquelle étaient conviés tous les orateurs.

L'assemblée eut lieu au parc Solmer. Plus de 20,000 personnes étaient présentes. Le grand homme d'état Canadien-français, Sir Wilfrid Laurier, ancien premier ministre du Canada, y prononça un grand discours au cours duquel il dit: "Lorsque Dollard et ses dix-sept compagnons partaient pour aller sauver la jeune colonie, ils savaient qu'ils ne reviendraient pas et leur héroïsme grandissait dans l'espérance de la mort triomphante. Si, dans les veines des Canadiens qui composent cette assemblée, il coule encore quelques gouttes du sang de Dollard et de ses compagnons, vous vous enrôlez en masse, car la cause est aussi sacrée que celle pour laquelle Dollard et ses compagnons sacrifièrent leurs vies".

Des hommes influents tels que sir Lomer Gouin, premier ministre de la province de Québec, l'honorable Rodolphe Lemieux, M. M. Tellier, chef de l'Opposition au parlement de Québec, les sénateurs Casgrain et Belcourt, l'Hon. R. Dandurand, Me L.-T. Maréchal, les colonels

Mign  
ques

"Je

"che

"qui

"un

"me

"est

"ser

"Nou

"poi

"lati

"inj

"de

"la t

"am

"leu

"nos

"noi

"Qu

"pré

me

10

devi

O. M

ria I

Nour

Mignault et Gaudet s'unirent et firent appel aux sentiments chevaleresques de la nation.

Sir Lomer Gouin, premier ministre de la province de Québec dit: "Je profite de l'occasion, pour le dire devant mon honorable ami le chef de l'Opposition, la province de Québec saura se souvenir de ses fils qui vont combattre sous le commandement du général Joffre. Elle saura un jour récompenser leurs faits d'armes et honorer leur retour digne-ment et majestueusement. Tous vont combattre une cause juste à qui est réservée la victoire la plus certaine et la plus éclatante".

L'Hon. T.-C. Casgrain s'exclama: "Ce n'est pas le temps des dis-sensions politiques, des querelles nationales et des troubles intérieurs. Nous nous unissons pour faire face glorieusement à l'ennemi commun, pour repousser dans ses repaires ce fauve déchaîné au milieu de popu-lations calmes, généreuses et industrielles par l'ambition d'autocrates implacables et de diplomates aguerris par l'esprit vil de la conquête et de la domination absolue.

"Tous les sujets du roi George V ont su prouver en ces jours, où la conscience nationale doit être très scrupuleuse, qu'ils n'avaient qu'une âme, qu'un coeur et qu'ils désirent tous participer dans la mesure de leurs forces et de leur pouvoir à la défense du Royaume-Uni".

M. J.-M. Tellier dit, à son tour: "Nous oublions tout pour le moment, nos discussions de l'Assemblée législative et nos luttes de parti, et nous nous rallions avec fierté et dignité à l'administration de la province de Québec pour maintenir une généreuse attitude en face de la situation présente".

Cette assemblée obtint un succès retentissant, car, dès le 26 octobre, une partie des volontaires gagna les casernes de St-Jean d'Iberville. Le 10 novembre, les cadres étant complets, le "Royal Canadien-Français" devint alors le 22ième et fut affecté à la 5ième brigade canadienne O. M. F. C. (overseas Military Force of Canada), avec le 24ième (Victoria Rifles), de Montréal, le 25ième de la Nouvelle-Ecosse et le 26ième du Nouveau-Brunswick.

La France et l'Angleterre étaient devenues alliées; les Canadiens-anglais et les Canadiens-français s'unissaient à leur tour pour la sainte défense des veuves, des opprimés et des orphelins. Wolfe et Montcalm s'étaient reconciliés dans la tombe.

L'entraînement fut rapide à St-Jean. Le 22ième se plia aisément à la discipline. Le 19 décembre 1914, Son Altesse Royale le duc de Connaught, gouverneur général du Canada et oncle de Sa Majesté Georges V, ne put retenir son exclamation de surprise en admirant la belle prestance des troupes.

À Montréal, une nouvelle campagne s'organisait pour la formation d'autres unités Canadiennes-Françaises.

Pendant ce temps, le 22ième quittait St-Jean pour Amherst, Nouvelle-Ecosse, le 12 mars 1915. La population anglaise de cette petite ville ne fit presque pas attention à nous. Mais elle changea vivement d'attitude à notre égard. Les pauvres de la ville furent invités à venir se nourrir à la caserne; les enfants des malheureux furent habillés par les collectes faites par nos soldats. Dans aucune ville militaire, un régiment ne conquit plus de sympathie que le 22ième en recueillit à Amherst.

Quand il fut question de départ pour l'Angleterre, la municipalité nous réserva une grande surprise. Dans la principale rue de la ville, toutes les fenêtres furent enguirlandées et tout trafic interdit. On fit placer les soldats du 22ième en deux rangs, un de chaque côté de la rue. Alors, une touchante cérémonie commença. Les soldats étaient émus; plusieurs s'essuyaient les yeux pour cacher leurs larmes. Des centaines d'enfants, garçons et fillettes, conduits par des maîtresses d'école, tous gracieusement habillés et enrubannés, tenant dans leurs frêles petites mains des drapeaux anglais et français, passèrent gravement entre les deux rangs des troupes et nous saluaient en nous souhaitant: "Bonne chance", "Bon retour", "Bon courage".

Cette procession enfantine fut pour les soldats une preuve touchante des bons sentiments d'une population anglaise à leur égard. Il semblait

que l'  
popula

si viv  
respe  
diens-

Amhe  
diens  
Tous  
dait.

saluel  
encou  
d'ang  
"Good  
seillai  
naiem

d'Hali  
22ièm

paraît  
bante.  
mes a  
larme  
versée  
ne ale  
de l'it

port, l  
des tr

que le 22ième était né pour créer le premier lien fraternel entre les populations des deux langues.

Aussi ne verra-t-on jamais plus dans nos annales canadiennes une si vive sympathie que celle que nos soldats avaient pour la population respectée d'Amherst;—et Amherst restera toujours au coeur des Canadiens-français la ville fleurie de délicatesse et parfumée d'hospitalité.

Ce ne fut pas tout. Le 20 mai 1915, jour du départ du 22ième, Amherst nous donna des preuves de toute sa confiance envers les Canadiens d'origine française. Le 20 mai fut considéré comme un jour férié. Tous les magasins étaient fermés. A la gare, une foule émue nous attendait. Plus de 10,000 personnes agitèrent des mouchoirs pour nous saluer. De gracieuses jeunes filles vinrent nous tendre la main et nous encourageaient. Quand le train partit, toutes les voix s'unirent, teintées d'angoisse et de regret, pour nous dire une dernière fois: "Good bye", "Good luck";—et, suprême hommage, la fanfare de la ville jouait la Marseillaise, tandis que nos soldats, touchés de cette délicate attention, entonnaient le "God Save the King".

Le même jour, vers les six heures du soir, le "Saxonia" levait l'ancre d'Halifax et gagnait la haute mer, en direction des Iles Britanniques. Les 22ième et 25ième bataillons étaient à bord.

Les dernières crêtes violettes de la terre canadienne semblèrent disparaître sous un vrai baiser donné par les cieux à la terre. A la nuit tombante, une étoile glissa lentement en un brillant disque d'or, et nous crûmes apercevoir, par la puissante intervention de la Providence, la première larme que versait la patrie sur ceux qui n'allaient plus revenir... La traversée fut superbe. En dépit de la guerre sous-marine nous n'eûmes aucune alerte. Nous apprîmes par un message de télégraphie sans fil l'entrée de l'Italie aux côtés de l'Entente.

Le 30 mai, escorté de contre-torpilleurs, nous arrivâmes à Devonport, près de Portsmouth. Le débarquement eut lieu à la gare maritime où des trains spéciaux nous attendaient. Le lendemain, nous nous installions

au camp de Est Sandling, dans le Comté de Kent, après avoir reçu l'avis que nous devons nous attendre à partir pour le théâtre des hostilités dans un proche délai.

Au moment de notre arrivée en Angleterre, 34 officiers faisaient partie du 22ième. Depuis, plus de 300 officiers ont passé dans l'unité canadienne-française. Sur près de 1200 hommes qui formaient le 22ième, plus de 12000 sont venus en renfort des autres bataillons et ont coopéré glorieusement à assurer au 22ième le plus beau nom dans l'histoire du Canada.

De ces 34 officiers, 9 ont été tués; 10 ont été blessés, dont 1 trois fois et dont 2 deux fois; 2 ont été licenciés; 6 sont partis à la suite de maladie contractée en service commandé; 5 ont été promus dans d'autres unités; 1 a permuté dans le corps d'aviation. Le colonel Tremblay est le seul qui a fait toute la campagne sans être blessé.

Voici la liste chronologique de ces 34 braves et de ce qu'ils sont devenus:

1o Colonel F.-M. Gaudet, promu major-général, commandeur de l'Ordre St-Michel et St-Georges (C.M.G.), chevalier de la Légion d'honneur;

2o Major T.-L. Tremblay, promu lieutenant-colonel en février 1916, général commandant la 5ième Brigade Canadienne en août 1918, Commandeur de l'Ordre St-Michel et St-Georges (C.M.G.), Ordre du Service Distingué (D.S.O.) et officier de la Légion d'honneur;

3o Capitaine A.-E. Dubuc, promu major, lieutenant-colonel, Ordre du Service Distingué (D.S.O.) avec "bar", chevalier de la Légion d'honneur, 3 blessures de guerre;

4o Capitaine L. Daly-Gingras, promu major, Ordre du Service Distingué (D.S.O.), puis lieutenant-colonel à son retour au Canada et mis en disponibilité;

5o Lieutenant-colonel C. Tardieu de Lanaudière, engagé major, promu commandant de la 23ième Réserve et commandant de place en France;

avis  
liés

60 Capitaine A.-V. Roy, promu major, mort au champ d'honneur, (octobre 1915);

ient  
mité

70 Capitaine J.-A. Filiatrault, promu lieutenant-colonel, 1 blessure de guerre;

80 Major C. Laviolette, médecin du 22ième, licencié;

90 Capitaine G. Boyer, promu major;

100 Capitaine L.-N. Plante, promu major;

110 Capitaine L. Hudon, promu major;

120 Capitaine R.-A. Girouard de la Bruyère, promu lieutenant-colonel à son retour au Canada;

130 Capitaine C.-V. Doyon, aumônier du 22ième;

140 Capitaine A.-M. Chevalier, promu major;

150 Capitaine H. Chassé, engagé lieutenant, promu capitaine au front, major, second en commandement du 22ième, Ordre du Service Distingué (D.S.O.), Croix Militaire, (M.C.), 2 blessures de guerre;

160 Capitaine J.-P. Archambault, engagé lieutenant, promu capitaine au front, puis major, Ordre du Service Distingué (D.S.O.), Croix Militaire (M.C.), 2 blessures de guerre;

170 Capitaine A.-G. Routier, engagé lieutenant, promu capitaine et major au front, Croix Militaire (M.C.) avec "bar", blessé à Cherisy (août 1918), après 35 mois de présence au front;

180 Capitaine E.-M. Papineau, engagé lieutenant, promu capitaine, commandant de Cie au front, 1 blessure de guerre;

190 Capitaine L.-A. Beaubien, mort au champ d'honneur, (mai 1916);

200 Lieutenant J. Brosseau, promu capitaine, mort au champ d'honneur, (juin 1916);

210 Lieutenant M. Bauset, promu capitaine, mort au champ d'honneur, (septembre 1916);

220 Lieutenant R. Lefebvre, promu capitaine, mort au champ d'honneur (septembre 1916).

230 Lieutenant C.-J. Sylvestre, promu capitaine, mort au champ d'honneur, (octobre 1916);

240 Lieutenant R. Dupuis, mort au champ d'honneur, (août 1918);

250 Lieutenant D. Laviolette, Croix Militaire, promu major, mort des suites d'une grave blessure;

260 Lieutenant G. Vanier, promu capitaine, major-adjutant, second en commandement, Ordre du Service Distingué (D.S.O.), Croix Militaire (M.C.) avec "bar", chevalier de la Légion d'honneur, gravement blessé à Cherisy, (août 1918);

270 Lieutenant H. Le Moyne de Martigny, promu capitaine, major et lieutenant-colonel commandant la 10<sup>ième</sup> Réserve Canadienne;

280 Lieutenant A.-P. Grothé, promu major, 1 blessure de guerre;

290 Lieutenant M.-H. Dubrule, promu major;

300 Lieutenant P.-L.-S. Browne, promu capitaine, Croix Militaire (M. C.);

310 Lieutenant R. Larocque, promu major, 1 blessure de guerre;

320 Lieutenant C.-O. Dorval, 1 blessure de guerre;

330 Lieutenant H.-E. Paquin, transféré dans le corps Royal d'aviation;

340 Lieutenant R. Lafond, démissionnaire du 22<sup>ième</sup>, rengagé simple soldat dans une unité canadienne-anglaise, décoré de la Médaille Militaire (M.M.), nommé sergent et décoré de la Médaille de Conduite Distinguée (D.C.M.), promu lieutenant, mort au champ d'honneur.



LE COLONEL T.-L. TREMBLAY,

Commandant du 22ième du 10 février au 21 septembre 1916, du 25 janvier 1917 au 18 avril 1918 et du 16 juillet au 9 août 1918, promu brigadier-général, C. M. G.—D. S. O., officier de la Légion d'Honneur.

## II

### LE BAPTEME DU FEU

Boulogne-sur-Mer!... A cette heure tardive, enveloppés par les ténèbres, nos soldats, avec une émotion contenue, cherchaient à percevoir, à travers les rares et minces filets de lumière quelque visage d'un paisible citadin de la vieille France.

Ils parlaient à voix basse, lentement, éprouvant le regret de fouler, pour la première fois, la terre de leurs ancêtres dans une nuit sans lune, noire et profonde.

Nous étions au 15 septembre 1915.

Le matin, nous avons quitté Est Sandling, dans le comté de Kent, à pied, terminant notre entraînement par une marche de plusieurs milles avant de prendre le bateau à Folkestone.

Oh! ce départ pour la France, ce départ tant rêvé, tant attendu, ce départ vers ces champs de douleur! Nos soldats entrevoient les longues misères sans les discuter, sans même comprendre que sur chaque visage français ils devineront une pénible angoisse. Ils sont impatients de connaître cette France dont on leur a parlé depuis le berceau, dont les chansons maternelles ont égayé l'alcôve aux antiques traditions et aux vieux souvenirs français. Et de Folkestone aux gracieux cottages, tout fleuris de jasmins et de myosotis, aux longues prairies embaumées de ce jardin de l'Angleterre, ils vont, soudainement, être transportés parmi le lugubre décor des grandes calamités de cette France envahie, violée, dévastée. De cette France rêvée en de douces chimères et en de tièdes illusions, semant à pleines mains ses semences de liberté et chantant avec grâce, au soleil de l'amour et de la vie, l'hymne joyeux des peuples en délire, ils ne vont

trouver que des régions d'épouvante, que l'atroce nuit aux voiles lavés de deuil. Dans l'enfer des clameurs, ils verront cette France d'hier devenue frémissante, regardant de ses yeux blessés l'oreiller sanglant sur lequel reposent les plus beaux de ses fils.

En prenant le bateau, à Folkestone, tous les cœurs battaient de joie, bien que les consignes fussent d'une sévérité exceptionnelle durant la traversée. Mais une fois que la première émotion se fut apaisée, une fois que Boulogne endormie se réveilla brusquement aux accents entraînants de la Marseillaise, le délire gagna tous les cœurs.

Des vieilles et antiques maisons bourgeoises aux humbles et rustiques chaumières, des pêcheurs une clameur monta, vibrante: "Vivent les Canadiens!" Dans un mélange d'orgueil et d'admiration qui nous fit vivre des minutes émouvantes et inoubliables, les persiennes, les fenêtres et les portes s'ouvrirent spontanément, d'instinct, et, dans toutes les tenues d'un déshabillé nocturne, des mains blanches ou ridées, des voix vieilles ou fraîches s'agitaient, nous saluaient comme dans l'évocation d'un rêve tout éveillé.

Dans la haute ville principalement, où des gamins pieds nus, avant-coureurs de nouvelles, avaient porté le bruit que des "Anglais" qui "parlaient tous le français", un français "à la mode", montaient vers le camp, une foule compacte et hétéroclite fit une chaleureuse ovation à nos soldats. Des femmes du peuple, chaussées de sabots, nous offraient de la bière; des jeunes filles de la bourgeoisie, curieuses comme toutes les filles d'Ève, quoique réservées, nous tendaient des verres de vin ou des liqueurs.

Pendant une halte que nous fîmes, de toutes les portes, les hommes et les femmes nous appelaient:—"Par ici, les Canadiens-français!... Un petit verre pour vous saluer... Ils parlent aussi bien le français que nous autres..."

Les soldats ne refusaient rien. Ils formaient des groupes sur le palier, sur le trottoir, discutant aisément avec ces braves gens tout sur-

pris d'apprendre qu'au Canada il y avait deux millions d'âmes françaises. Dans un coin, un jeune volontaire de dix-huit ans parlait déjà avec une jeune fille dissimulée derrière des rideaux de mousseline. La conversation devait être très intéressante, car la tête blonde qui émergeait d'un col de dentelles se penchait gracieusement vers le soldat enivré de quelque mystérieux parfum et prodigue en paroles.

Un coup de sifflet ramena l'ordre dans les rangs.

—Sale métier! soupira le jeune volontaire. Pas moyen seulement de faire connaissance avec nos cousines de France...

Le colonne se remit en route vers le camp, lentement, tant à cause de la nuit noire que de la côte pénible à gravir. Comme nous n'étions que de passage, rien n'était prêt pour nous recevoir. Ce camp nous était complètement inconnu. Il nous fallut tâter, chercher, trouver quelque emplacement passable pour le restant de la nuit. En fin de compte, chacun s'installa à sa guise, qui sous des tentes, qui à la belle étoile.

Le lendemain, 16, à six heures du matin, nous fûmes réveillés brusquement par les sous-officiers de semaine qui nous donnèrent une heure pour déjeuner et nous préparer à partir. Le rassemblement et l'appel terminés, nous prîmes la route de Pont de briques, petit village situé au nord de Boulogne, qui s'honorait d'avoir hospitalisé Napoléon 1er.

L'étape n'était pas excessivement longue, mais très pénible. Chargés du sac régimentaire, de l'équipement, garni de cent vingt cartouches, des vivres supplémentaires et du fusil, nos soldats, courbés encore des rudes entraînements précédents, de la fatigue de la veille, et sous la chaleur exceptionnellement rare d'un soleil de plomb, nos soldats se sentaient faiblir. Plusieurs tombèrent le long des murs du petit village.

Arrivés à la station du chemin de fer, une surprise nous attendait. Nous savions très bien que nous allions prendre le train, seulement quand nous aperçûmes les wagons à bestiaux sur lesquels était inscrit: chevaux en long, 8; hommes, 36-40, il y eut un moment de grande hilarité. C'était la première fois que nous prenions de tels compartiments... Les soldats riaient et devisaient:

—Le Pullman Atlantique-Pacifique, wagon-restaurant, wagon-lit, buvette et salle de jeu, fumoir compris, s'écria un gars.

Un autre grava une plaisanterie à la craie. Plusieurs l'imitèrent. On lisait:—Canadiens en bloc, 46-50;—Abattoir, urgent, 52-56;—Interdit aux officiers...—Venant de Montréal allant à Berlin;—22ième Royal Canadien-français.

Un soldat, juché sur le toit d'un wagon, avait arboré un tricolore et chantait le "Rhin", d'Alfred de Musset; un deuxième, grimpé sur une chaise de serre-frein, imitant les gestes d'un prédicateur puritain, déclama: "Mes chers amis, moi, fils de Pierre Tonneau et de Jeanne Bou-teille, né au hameau de Cep, commune du Raisin, comté de la Vigne et province de la Cève, je vous dis que nous avons vécu nos meilleurs jours..." Dans l'intérieur, tandis que quelques soldats éventraient les boîtes de "singe" ou mangeaient des vivres apportés, d'autres se déchaussaient et se coupaient les cors aux pieds. Des cris, des coups de sifflet, des chansons comiques se mêlaient aux disputes, aux propos égayés, aux ironies. C'était un tohu-tohu indescriptible.

Quand tout ce monde turbulent fut placé, le train s'ébranla. Sur les pentes des coteaux qui, cent dix ans auparavant, avaient recueilli les délires enthousiasmés des grognards de la grande épopée, une immense clameur réveilla les échos silencieux. Mille voix entonnèrent le "O Canada", tandis que, sortant de leur torpeur, les rochers frémirent sur le passage des jeunes de la plus grande des guerres.

A quatre heures du soir nous arrivions à St-Omer. La première compagnie, major Filiatrault, partit en tête. Les autres compagnies, la deuxième, major Roy, la troisième, major Hudon et la quatrième, major Dubuc, suivaient à distance. Les scouts et les signaleurs du lieutenant Dubrule étaient en avant, derrière le colonel Gaudet et l'adjudant Gingras. Les mitrailleurs du lieutenant Vanier et le transport finissaient la colonne, derrière laquelle le major Tremblay et le capitaine Chevalier chevauchaient, fermant la marche.

Le bataillon prit la route nationale Saint-Omer-Hazebrouck. La route était droite, longue et pavée rigoureusement en blocs de pierre de taille, par conséquent très fatigante. Après trois heures de marche, la bonne moitié du bataillon était restée, épuisée, sur les bords des talus et les revers des fossés. Soixante-dix livres sur le dos, une nuit précédente très agitée, deux jours sans repas chaud, il n'en fallait pas plus pour faire tomber même les plus résistants.

Dans les fermes des environs de Pradel, nous primes nos cantonnements, et ce fut là que nous fîmes connaissance avec les poux, ce terrible fléau quelquefois plus douloureux que la guerre des obus. Déjà deux officiers par compagnie avaient pris le chemin des tranchées. Les ordres affluaient, les rumeurs circulaient. L'inquiétude s'apaisa cependant quand le bataillon quitta ses cantonnements le dimanche suivant. Reposés, mieux nourris, les étapes suivantes se firent en ordre parfait. Le 19, nous traversâmes Bailleul vers midi. A quatre heures du soir, nous quittions le sol français. La Belgique ruinée et malheureuse apparut alors à nos yeux épouvantés, dans toute sa douleur et son infortune.

Mais aussi avec quel serrement de cœur quittâmes-nous la France!

Nous étions parmi des populations qui ne parlaient pas le français, dans les Flandres occidentales, pays humide, sous un climat toujours incertain, près de personnes rétives et presque antipathiques.

Ces gens nous regardaient passer sans joie comme sans haine, complètement indifférents. On eût dit que, détachés des surprises du front, ils vivaient dans une autre planète que la nôtre et que nous n'étions, pour eux, que des passagers à qui l'âme ne se livre pas.

Un peu avant d'arriver au village de Locre, un ballon observateur s'éleva devant nous. Nous regardions tous curieusement, car nous ne comprenions pas que ce ballon maintenu par un câble était un précieux auxiliaire de renseignements. Les deux aéronautes, armés de fortes jumelles, nous firent des signaux d'amitié. Qu'était ce ballon?... Nos chefs nous avaient appris à faire l'exercice, le secret de faire vingt milles

par jour sans se blesser les pieds, mais ils avaient oublié les ballons et les services qu'ils rendent.

Le soir, nous couchâmes en plein champ, près du mont Shemperberg. Derrière nous, le Mont Rouge et le Mont Noir, dressés comme deux géants sur la frontière franco-belge, dessinaient leur bosse massive aux derniers rayons d'un soleil sanglant. En face de nous, le Mont Kemmel, hérissé de canons, s'élevait farouche et hautain dans toute sa grandeur de sentinelle redoutée et convoitée par l'ennemi. Et là-bas, un peu plus loin, le front, les tranchées, des fumées opaques, montantes comme des flammes d'incendie.

Shemperberg n'était qu'un hameau de petite conséquence qui tenait son nom à une élévation de terrain de laquelle, en temps de paix, le panorama eût pu passer pour être impressionnant. En temps de guerre, il était triste. Sur le mont, encore vert à cette époque, un gigantesque moulin flamand, tournant poétiquement et inlassablement ses ailes, projetait au soleil des milliers d'ombres fuyantes. Ces ombres passaient dans un alignement continu, méthodiquement et disparaissaient au lointain, dans les futaies de chataigniers, sur les bivouacs immenses, à l'orée des grands bois où ils s'engloutissaient dans le silence ou dans le bruit des choses et des êtres. La grande route, qui passait à ses pieds, avec ses ormeaux géants et ses multiples embranchements, était assaillie de troupes allant ou sortant des tranchées. De nombreuses auberges dénommées "estaminets" s'alignaient un peu partout, à côté des boutiques de marchands de "frites", dont l'odeur est douteuse, des épiciers, marchands de conserves et de cartes postales anglaises, des marchands de coussins en soie imitée, des marchands de camelote, car, ici, comme ailleurs sur tous les fronts, les travailleurs des champs se sont faits commerçants, mercantils, juifs, que sais-je encore ! car le soldat, ce grand défenseur de la plus sainte des lois n'est-il pas aussi le grand protecteur de la contrebande, des fraudes illicites, des commerces prohibés ? n'est-ce pas lui, la bonne bête, qui se laisse leurrer à la vue d'une bouteille couleur d'amé-

thyste, enjoler par un sourire surnois et qui paie, heureux d'être drogué et s'éloigne en remerciant?

Ce fut dans ces maisons que nos soldats firent connaissance avec les populations et les produits flamands. Sans souci du lendemain, ils s'amuserent, chantèrent, crièrent assez que le lendemain, dans les villages voisins, à Poperinghe, à Westoutre, à Reninghelst, à la Clythe, à Dranoutre, à Dikebusch, les habitants savaient que des Canadiens étaient arrivés et qu'ils étaient plus gais que des "frazzossen".

Le 20 au soir, huit pelotons partirent pour la première entrée dans les tranchées.

Cette première entrée aux tranchées, quel problème! Que d'émotions inconnues! Se regarder, se dire: "Je suis au front", que d'orgueil légitime! La première lettre écrite, assis sur son sac, pendant qu'un obus siffle dans l'air comme elle est éloquente! Et comme cette première entrée aux tranchées change le caractère des hommes. Les plus légers deviennent graves. Chacun s'expose à mettre son esprit et son cœur en correspondance avec cette immuable contrainte que nous inspire la répugnance du boche. D'un simple coup d'œil tout s'embrase. Le moindre sujet devient une question de philosophie, une étude, un indice, un doute, une religion vers laquelle l'on se penche d'un nouvel amour qui porte à relier ses propres actions à des principes de foi égaux de la patrie à la religion. Comme l'on comprend subitement ce que le pays attend de nous! Nous savions que nos pères, nos mères, nos femmes, nos enfants, nous suivaient en pensée. En rentrant nous laissions tout: amour, joie, liberté. Les rideaux de l'humanité tombaient derrière nous; l'hémicycle sanglant était ouvert; nos places nous attendaient. Que nous réservait-on dans cette guerre horrible où les épées de chevalier étaient échangées contre des armes d'assassin? Plus de ciels clairs, plus de soleil, plus de lumière, plus de fleurs! Les ténèbres, l'embûche, le guet-apens, le crime toujours.

Cette première entrée aux tranchées était-ce une course précipitée dans un effroyable abîme de mort et de gloire, ou une étape latente à

travers des labyrinthes glacés au bout desquels dormait en léthargie cette souveraine capricieuse la victoire?

En rentrant, nos yeux épouvantés regardaient ces méandres tragiques, ces boyaux visqueux, ces tranchées lugubres, ces réseaux de fils barbelés aux contorsions barbares. Des fusées latentes, lancées de toutes les directions, montaient vers les cieux voilés et retombaient, livides, sur un terrain putréfié. Le canon grondait autour de nous; des morceaux d'éclat frappaient les arbres déchiquetés. Des balles, striantes comme des scies aiguës, balayaient les parapets. On sentait l'orage dans cette atmosphère suffocante. Un frisson glacé nous caressait l'échine. Et, à cent verges de nous, impitoyable, le boche braquait ses périscopes en maniant ses fils fixes. Un bombardement sans grande intensité commença:

—Le baptême de feu! cria un gars.

—Le bal commence! dit un autre.

Un officier les fit taire. Nos coeurs serrés d'épouvante battaient avec précipitation.

Notre premier séjour fut troublé par la perte de quelques-uns de nos camarades. Nous restâmes aux tranchées neuf jours; puis, dirigés sur Shemperberg, nous dûmes, durant nos six jours de repos, revenir quatre nuits de suite travailler à la consolidation du front. Jusque vers la mi-octobre le temps resta beau, mais peu à peu les pluies intermittentes stationnèrent dans les tranchées.

A la fin de novembre l'eau atteignait trois pieds à certaine places, car nous étions dans une plaine marécageuse.

Généralement nous restions six jours en ligne, six jours en repos, à Lochre, distance de quelque sept milles du front, et presque chaque soir, des fatigues de nuit étaient ordonnées. Sept milles pour aller, sept milles pour le retour, quatre heures d'ouvrage en ligne, retrouver à notre retour des misérables granges ouvertes à tous les vents et remplis de poux, tel était ce que nous appelions "repos".

Sur la ligne de feu, chaque peloton était organisé comme suit: Une

se  
du  
ge  
tra  
nu  
les  
cor  
pré  
hei  
tio  
de  
les  
sol  
la l  
la l  
che  
l'ea  
des  
  
le n  
S'er  
se d  
nam  
allai  
fant

tion.  
sur l

section pour les postes d'écoute, deux hommes de garde, une heure durant, dans un trou de boue, à une distance variant entre 50 et 100 verges en avant de la première ligne; une deuxième section pour la garde des tranchées; les deux autres sections étaient employées à des corvées de nuit: réparation des parapets, remplissage de sacs de terre, fatigues avec les pionniers, construction d'abris de protection. En plus il y avait les corvées pour le ravitaillement, pour les munitions, les patrouilles, l'imprévu. Tous les matins, une heure avant l'aube, et tous les soirs, une heure avant le crépuscule, alerte. Tous les soldats, sans aucune distinction, officiers compris, se collaient contre le parapet et attendaient l'heure de la fin de l'alerte. Chaque matin après l'alerte, les officiers inspectaient les armes, contrôlaient les munitions, organisaient la garde du jour. Les soldats recevaient alors leurs vivres, déjeunaient et se couchaient dans la boue, se collaient contre les parois gluantes, à la pluie, au brouillard, à la bise. On les voyait se secouer, frissonner, claquer des dents et se pencher de nouveau, résignés, la joue dans la boue. Les pieds perdus dans l'eau, enlisés, les jambes tremblantes, les visages défaites, on n'entendait des malédictions, et, cela, pendant six longs jours et six mortelles nuits.

Vers les midi de chaque jour, réveil. Les travaux reprenaient avec le même cérémonial coutumier et la même bordée de plaintes journalières. S'enfonçant dans la boue et éprouvant à chaque fois une misère infinie à se dégager pour s'y renfoncer à nouveau, les hommes tout équipés, traînant leur fusil, se chargeaient de piles de sacs, de pioches, de pelles, s'en allaient parmi les sacs de terre éboulés,—épouvantable procession de fantômes dégoulinants d'eau et de terre battue.

\* \* \* \*

C'était donc ça la guerre!... Nous en avions tous une autre conception. A quoi cela nous servait donc d'avoir été neuf mois entraînés à courir sur les routes et dans les champs, puisque nous étions destinés à être

immobiles, à moisir dans ces gouffres, à recommencer notre apprentissage et à devenir terrassiers.

Décembre arriva. Les pluies ne cessaient plus, les pluies éternelles des Flandres. La misère grandissait à la suite des longues insomnies. Ce n'étaient plus que des bâtonnements dans l'ombre, des trébuchements dans des trous, des appels, des heurts, des cris. Partout les tranchées tombaient en lambeaux lamentables. Les hommes n'avaient plus l'air des humains. Ils se traînaient plutôt qu'ils ne marchaient.

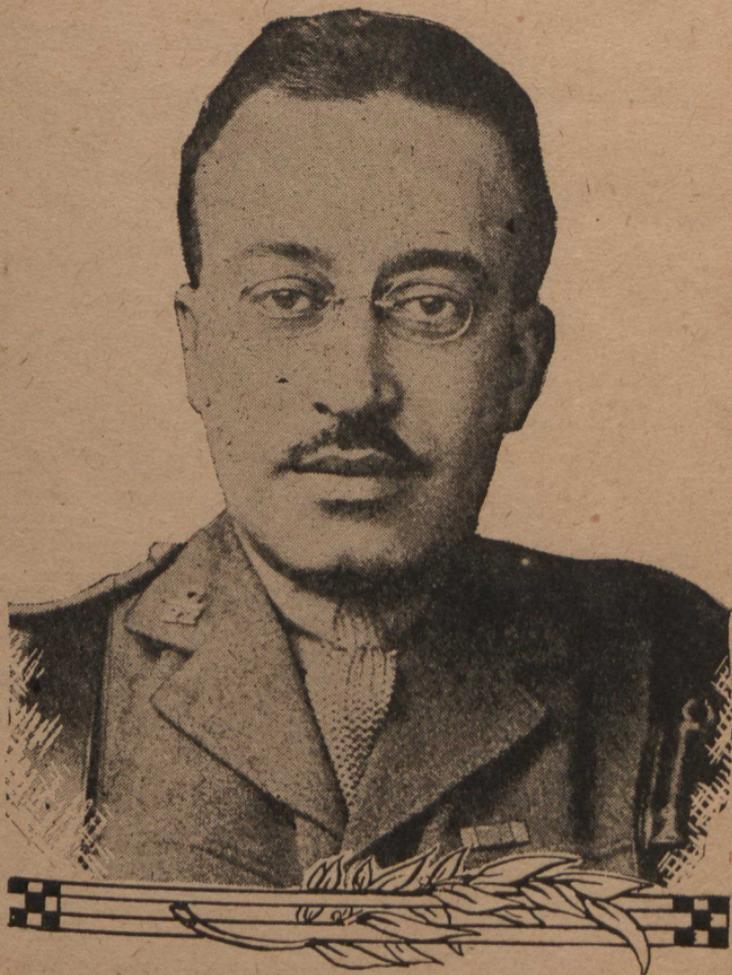
Les relèves étaient plus périlleuses encore. Comme les tranchées de communication étaient envahies et qu'on risquait fort d'y rester, la relève se faisait de nuit, sur terrain découvert, section par section, par des lenteurs compréhensibles. La nuit des relèves était une nuit de misères. Les boches, toujours méfiants, tiraient de la mitrailleuse sans répit. Vivant perpétuellement dans les trances, ils tiraient fusées sur fusées qui éclairaient ces sombres allées et venues. Les hommes avaient le temps tout juste de se jeter à terre, où ils étaient, sans risquer un pas de plus, sur du fil barbelé, dans un trou d'eau, au milieu de la boue. Des geignements étouffés se faisaient entendre à côté des plaisanteries.

—Ste-Vierge que l'eau est glacée, disait l'un, émergeant précautionneusement sa tête hors de l'eau.

—Cette maudite fusée ne s'éteindra jamais, hurlait un deuxième blessé par les pointes aiguës et rouillées des fils barbelés.

—Tant qu'à être trempé à moitié, j'aime autant l'être complètement, ajoutait un troisième. Au moins les poux me laissent tranquille.

Les poux? C'était le grand fléau, le pire des tourments, le supplice. On voyait des pauvres diables en casser le tuyau de leur pipe avec leurs dents, tellement la douleur était forte. Aussitôt que le jour pointait, sous les averses infinisables, les soldats se mettaient le torse à nu, écrasaient cette vermine immonde qui renaissait sans cesse. Leur corps labouré par les coups d'ongles offrait de criantes et pénibles cicatrices bleuâtres. Des gales à peine asséchées étaient enlevées d'un coup sec dans les affreuses



LE LIEUTENANT-COLONEL A.-E. DUBUC,

Commandant du 22ième du 21 septembre 1916 au 25 janvier 1917, du 18 avril  
au 16 juillet 1918 et du 9 au 28 août 1918, 3 fois blessé. D. S. O.  
avec "bar" et chevalier de la Légion d'Honneur.

démangeaisons et des filets de sang se mélangeaient aux traces macérées et aux empreintes de glèbes.

Toutes ces pénibilités n'enlevaient pas la bonhomie. Dans certaines armées, il existe toujours des soldats qui semblent nés naturellement pour le divertissement et prennent la vie, même dans ses plus tristes temps, du côté toujours comique. Ce sont ceux-là qui obtiennent le principal gain de cause. Relevant le moral défaillant, insouciant des critiques, ils vont à leur gaîté, puisqu'ils sont nés gais et passent, héros obscurs, dans un frémissement de dialectes qui donnent une admiration sans borne.

Il n'en existait pas moins un certain abattement. La dureté du climat pluvieux auquel ils n'étaient pas habitués, les marais stagnants, les boues fétides, parmi les exhalaisons putrides, les intempéries, les violences, ils prouvèrent à leurs chefs que la confiance qu'ils avaient en eux n'était pas vaine.

En janvier, les pertes se faisaient cruellement sentir. Déjà de nombreux soldats étaient évacués en Angleterre; d'autres, moins fortunés, étaient enterrés dans le petit cimetière de Sandbag Villa en arrière des lignes. La mort héroïque du major A.-V. Roy, les blessures du major A.-E. Dubuc, du lieutenant C.-O. Dorval, du lieutenant R. Larocque et l'ébranlement nerveux, suivi du départ du capitaine Girouard de la Bruyère avaient contribué à ce changement profond accompli dans ces âmes égarées dans l'existant des vues trop vastes. Un autre officier très aimé, le lieutenant A.-P. Grothé, venait d'être blessé dans les reins, et à la liste déjà longue des méconnus regrettés et des humbles suppliciés, le nom de cet officier jeta une sorte de fléchissement. Ce lieutenant était très populaire par son éloquence et la familiarité qu'il exerçait sur ses hommes qui, devant lui, ne se gênaient pas et l'avaient baptisé "La Mère Supérieure". D'autres incidents arrivèrent au moment d'une nouvelle activité sur le front. Le jeune lieutenant des mitrailleurs, Georges Vanier, entreprit de faire sauter un poste ennemi. Il réussit pleinement et décrocha le premier la croix militaire. Deux soldats, Deblois et Lambert, se signalèrent par

leurs exploits. La médaille de conduite distinguée britannique et la médaille militaire française furent leur récompense.

Le front, en s'activant, combinait des aventures d'une façon inexplicable. La chasse aux souvenirs dans le "no man's land" était fréquente. On en faisait un pèlerinage. De nombreux cadavres de chasseurs à pied français, abandonnés et sans sépulture, décomposés, donnaient un sujet d'identification et un haut respect envers ces morts martyrs que nos soldats voulaient ensevelir au risque de leur vie.

Puis avec les pluies submergeant tout, il fallut établir des liaisons entre les compagnies. Dans certains endroits, comme il y avait jusqu'à six pieds d'eau, les hommes rampaient en arrière des parapets, s'enfonçaient dans la boue, sous la mitraille, car ces endroits répérés étaient dangereux.

Oh! je le dis bien sincèrement, toutes ces misères n'étaient pas bénies par les prières. Les jurons les plus crus coudoyaient les plus anciennes vertus. Les grognements, les menaces, les fureurs s'échappaient des bouches crispées de dégoût. La lassitude vieillissait chaque visage. Des rides précoces s'étalaient sur des jeunes fronts; les yeux devenaient ternes et se cernaient de bistre. Cependant, ils obéissaient, en maugréant, en jurant. Ployés sous le fardeau des luttes, ils fondaient, tête baissée, contre les éléments révoltés contre eux.

\* \* \* \*

Ces hommes hardis et indépendants, habitués à la large vie canadienne, ne comprenaient pas encore le rôle qu'on leur faisait jouer. Venant d'un pays immense où l'immensité des travaux épouse la fécondité de la vie, où riches et pauvres n'ont qu'un principe et ne connaissent qu'un but: le travail, ils s'étaient imaginé la guerre autrement. Loyalement, ils étaient venus se battre pour une noble cause, arme contre arme, un contre deux s'il l'eût fallu, mais non pour croupir et mourir sans avoir lutté, au fond d'une tranchée, un pic à la main.

la  
li-  
le.  
ed  
et  
os  
re  
ls  
is  
is  
is  
e  
X  
n  
b

Leur sacrifice était fait. Ils l'avaient déposé sur l'autel de la patrie en prêtant serment au roi. Quant à ces règlements que la nécessité de l'heure exigeait impérieusement pour la sécurité du front, il fallut des mois, de nombreuses entrées et sorties de tranchées avant qu'ils les comprissent. Néanmoins, arriva le jour où ces hommes virent luire la criante vérité au fond de l'abîme ouvert devant eux. Alors, ils devinrent terribles, doublement terribles, parce que, dégagés de ces rigneurs qui font la discipline d'une grande armée européenne, voisines de l'inquisition, leur jeune armée toute démocratique et toute volontaire, fraternellement unie, ne connut plus que sa devise: "Je me souviens". Aux premiers tâtonnements, l'ennemi s'aperçut qu'il avait des hommes en face de lui, et que ces hommes n'étaient pas des timides.

Le drame immense qui se jouait alors sur une partie de la scène européenne fit, de ses principaux acteurs, une curieuse diversité d'âmes changeantes et un profil étioilé de visages nouveaux. Aux événements intempestifs et variés succédèrent les tempêtes d'explosion du côté des vainqueurs. Nos soldats écoutaient, sans ajouter de commentaires: ils attendaient leur heure. Effectivement, ils débutaient, mais ils surent prendre au sérieux la magie de cet art guerrier avec tous ses artifices et ses phases diverses.

Qu'était-ce ce 22ième habillé en kaki, en uniforme britannique et parlant le français plus aisément que certaines populations de France? Appartenant à une autre race, continuant à respecter pieusement les anciennes traditions et les moeurs de leurs pères et dirigé par des chefs dignes, chrétiens comme les preux antiques, ce bataillon, composé de toute une élite de jeunesse ardente, patriote, enthousiaste, toute embaumée des fleurons de la Nouvelle-France, semblait perdu au milieu de cette formidable armée levée par l'Angleterre. Mais aucun bataillon n'eut tant de renommée, ne fut plus surveillé, ne fut plus critiqué.

Déjà à l'époque de sa formation ne trouva-t-on pas, même au sein des populations canadiennes-françaises, des gens illoques et déloyaux

qui s'étaient écrié: "Qu'est-ce qu'ils vont faire en France?... Ils n'ont jamais vu un fusil seulement..." Et des critiques cherchèrent à émusser les fiévreuses ardeurs de cette belle jeunesse qui, traînée aux gémonies par certains de ses compatriotes, jeta autour d'elle un rayon si pur de gloire que la France et l'Angleterre en furent éblouies et l'Allemagne aveuglée.

Ils le savaient tous, ces braves, que des yeux louches épiaient leurs moindres actes; que les moindres imprudences seraient commentées, agrandies, falsifiées. Jeté dans l'armée britannique sur le même pied d'égalité, mais à la considération des remarques que l'armée française pourrait faire à un régiment anglais perdu dans ses rangs, que fut-il advenu si un simple fléchissement, une simple erreur, une calamité fatale eussent glissé dans ses cadres? Hélas! une brigade, une division même eut été excusée par la force des choses: le 22ième eut été blâmé, réprimandé, disgracié, parce que, sur sept millions de soldats anglais, il était le seul de langue française.

Nos chefs et nos soldats avaient examiné gravement et depuis longtemps toutes ces questions. Pour parer à toute éventualité il fallait tenir, souffrir, vaincre, prouver que notre race n'était pas inférieure aux autres.

\* \* \* \*

Un grand changement surgit soudainement dans le 22ième: le colonel F.-M. Gaudet fut promu major-général, inspecteur des munitions en Angleterre.

Pour tous ceux qui connaissaient l'activité, la science et les découvertes de cet officier supérieur, il n'y eut aucune surprise, sinon la joie, car cet avancement était une juste réparation des services oubliés que le colonel avait rendus. Mais pour la majorité des soldats, ce départ de leur colonel semblait injuste. Possédant de grandes aptitudes, un maintien élevé et imposant, le colonel Gaudet était le fondateur du 22ième. C'était lui qui avait posé la première pierre de cet édifice qui promettait de

s'élever jusqu'au faite de l'éblouissement, et voilà qu'il parlait, ce qui faisait réfléchir nos soldats:—"Après le colonel, les majors; après les majors, les capitaines. Nous allons être abandonnés..." Cependant, il n'en fut pas ainsi. Au milieu de cette grande foule variée que nous appelons "le peuple", surgit par fois un de ces génies nés pour de grandes choses. Obscurs, méconnus, simples de caractère, mais grand d'âme, soit par l'effet du hasard, soit par les dessins de la Providence, ces hommes s'élèvent au dessus de toutes les intrigues, sans bruit, sans parti, et vont d'eux-mêmes se jeter dans la postérité. Un homme, envers lequel des murmures étouffés n'avaient pas approuvé sa nomination de second en commandement dans le 22ième, sortant de l'ombre et prenant place au soleil comme tout le monde, un homme, le major Tremblay, se révéla avec l'énergie d'un Lannes et le courage d'un Ney.

Ce nouveau lieutenant-colonel n'avait que 28 ans. C'était un des plus jeunes commandants, non seulement de l'armée anglaise, mais des armées alliées. Ame extraordinaire et curieuse physionomie sillonnée d'énergies farouches et de sombres résolutions, il avait toutes les qualités et tous les défauts d'un chef hardi, infatigable et téméraire. Mordant, résolu, l'oeil à tout, partout, entraînant, tempétueux, tutoyant ses hommes, son tempérament, d'un calme terrible, était unique. Il arrivait à toute heure, seul souvent, tombant à l'improviste sur les officiers, esca- ladant les parapets, inspectant les postes d'écoute, contrôlant les patrouilles, grondant par-ci, souriant par-là, menaçant ailleurs; ombre aimée et redoutée passant comme une trombe au milieu d'un cénacle ébloui et effaré.

Ce chef électrisa les hommes. Les patrouilles devinrent plus fréquentes, les postes plus vigilants. Les hommes l'admiraient et lui les aimait, les comprenait, leur parlait. Il n'avait rien d'un poseur. Un soldat, dans les tranchées, lui parlait la pipe à la bouche, ou en mâchant sa chique. Si, quand il passait à l'heure des repas, par politesse les soldats se levaient, de suite il s'écriait: "Ne vous dérangez pas, les enfants!"

Les enfants? Comme ces deux mots sonnaient bien au coeur de ces hommes, dont quelques-uns étaient l'aîné de leur chef!

En repos les fatigues devinrent moins fréquentes. Des groupes étranges se formèrent. Des réunions attiraient de joyeux spectateurs qui discutaient et élucidaient toutes les thèses, hypothèses et synthèses, en un curieux mélange d'illettrés et d'intellectuels, de libres-penseurs et de croyants.

Les soldats devenaient gais, bruyants, tapageurs. Les mots d'esprit, les récits comiques, les bouffonneries ne tarissaient plus. Dans les "estaminets" les chants et les "chahuts" devinrent à la mode du jour, ce qui faisait dire aux propriétaires: "Mais d'où qu'ils sortent, ces diables-là?...". C'était l'armée telle que la voulait le chef, c'est-à-dire typique, joyeuse, alerte toujours prête.

Les soldats avaient adopté le système D des poilus français. On entendait des conversations surprenantes, telles que:—"Débrouille-toi!"—"T'en fais pas, c'est la guerre d'usure..."—"La ferme... Ta hure!... elle est en Champagne"...

Nos soldats changeaient de caractère chaque jour; chaque jour il y avait du nouveau. De la tranchée à l'arrière et de l'arrière à la tranchée c'était le même mouvement méthodique, réglé, accompli sans murmure. De jeunes officiers obtinrent de l'avancement. Le capitaine Henri Chassé devint commandant de la compagnie D; le capitaine E.-M. Papineau remplaça le major Hudon, malade et âgé au commandement de la compagnie C; le capitaine Beaubien prit le commandement de la compagnie B; le lieutenant Vanier promu capitaine après son fameux coup d'enlèvement d'un poste ennemi, obtint la compagnie A; le major Dubuc, remis de sa blessure, prit le commandement en second du bataillon. Dans les sections de détail le lieutenant Laviolette abandonna le transport et prit la haute direction des patrouilles, avec son ancien sergent, Pouliot, qui eût le premier l'honneur de capturer deux Allemands. Le lieutenant Lafebvre prit le commandement des bombardiers régimentaires.

Les Allemands devenaient méfiants et féroces. Le secteur s'activait. Un soir, les boches tentèrent un coup de sonde sur notre première ligne. C'était prévu depuis longtemps. Sans se déconcerter, nos soldats leur infligèrent une cruelle leçon. Le général sir R. Turner vint en personne nous féliciter.

Avec le printemps, une offensive était possible. Les Allemands avaient tâté tous les fronts durant le mois de février. Les 16 et 22 février, ils avaient attaqué les Anglais dans le saillant d'Ypres; les 20 et 21, nouvelle attaque sur la côté 140, près de Givenchy, où les Français perdirent leur première ligne; le 20, c'est encore à Steenstraete dans le nord et à Lihons dans le sud; le 22, c'est en Alsace. Voici Verdun et l'admirable défense des forts immortalisés de Douaumont et de Vaux, la sublime résistance des troupes françaises, l'échec allemand, le prestige militaire du kronprinz compromis, la disgrâce du vieux maréchal von Haesler, entraînant celle de von Falthenhayn, chef d'état-major général de l'armée allemande.

Qu'est-ce que l'ennemi tentera d'entreprendre pour réparer ces désastres? Ypres, le nord de la France, la route de Calais, la destruction de la "méprisable armée anglaise" voilà les rêves de l'Allemand.

A cette heure, nous sentons quelque chose dans les airs. Les gaz suffocants font leur réapparition. Partout règne la grande animation, le même enthousiasme, la même volonté.

Mais voici avril. Les champs sont recouverts de blés nouveaux; les buissons sont en fleurs, tout pleins d'oiseaux aux plumages héraldiques et aux chants joyeux. Tout renaît à la vie. Les parfums des lilas nous grisent. Nous nous arrêtons pour rêver... des rêves d'enfant aux ailes chimériques, des rêves d'illusion où nous entrevoyons dans les buissons quelque douce et lointaine image aimée... et nous nous sentons heureux, doublement heureux, puisque nous partons pour un mois en repos, en arrière, loin en France. La France et le printemps!... Quel rêve divin après le cauchemar de l'hiver des tranchées!

Et en effet, sous un soleil d'or splendide, nous passons la frontière un samedi soir. Tout le monde chante. Le dimanche matin c'est la messe en plein champ, l'action de grâces des cœurs recueillis, puis, après la messe, c'est la vaccination générale, purificatrice des souillures hivernales. Le lundi matin, alerte sur tout le front.

O rêves tristement envolés! A pied, fiévreux, les bras gonflés, nous retournâmes près d'Ypres. L'heure des grands événements était sonnée: le 22ième allait livrer son nom au communiqué du jour.

### III

## YPRES

Les Canadiens firent connaissance de l'ennemi à Langemarck, Saint-Julien et Festubert ; à Saint-Eloi, ils l'étonnèrent. A cette époque, Saint-Eloi était réputé comme le plus mauvais secteur après le saillant des Hauts de Meuse. En mai 1916, la ligne de feu passait dans les cratères. Il y en avait six, gouffres béants, forteresses redoutables, dont deux étaient dans nos lignes. C'étaient ces cratères que l'ennemi voulait et qui furent cause de tant de morts.

A chaque heure, soit de jour, soit de nuit, les Allemands ouvraient un feu meurtrier contre nous; les Belges, qui nous protégeaient avec leur artillerie, répliquaient furieusement. Le tintamarre durait des heures entières, s'arrêtait, reprenait plus intense. Depuis la rencontre de Woormezele, où le lieutenant Browne, avec une poignée d'hommes, tint tête à l'ennemi, le front était agité depuis Wierstraat jusqu'à Hogg, une distance de 15 milles que l'on appelait le saillant d'Ypres. C'était une coïncidence particulière que cette rencontre d'un officier du 22ième avec les premiers détachements ennemis; cela nous fit comprendre que notre bataillon allait être mêlé aux événements futurs prévus depuis longtemps.

A Saint Eloi, la tenacité des troupes canadiennes de la 1ère et de la 2ième divisions sauva Ypres d'un encerclement. Chaque semaine nos pertes se chiffraient à 60 tués ou blessés, parmi lesquels nous perdîmes le capitaine Beaubien, officier d'un rare mérite, tué à son poste.

Le 3 juin, l'offensive allemande commença aux environs de la côte 60. La première division canadienne reçut le choc sans faiblir. Non contente du choc, elle provoqua l'ennemi, attaqua et s'empara de

sa première ligne. Ce fut un prestige nouveau qui fit échouer l'offensive. Les bataillons canadiens passèrent à l'ordre du jour. Dans les communiqués, leurs exploits parurent en caractères spéciaux. Des peintres immortalisèrent la défense d'Ypres. Notre réputation grandit. Chaque bataillon eut son écrivain. Sans nuire au bataillon voisin qui avait été à l'honneur, les narrateurs expliquèrent leur propre part de gloire. Les livres nouveaux parurent. De tels exploits dans une telle cité déjà célèbre ne pouvaient passer sous silence.

La deuxième division alla relever la première. Le 22ième en fit partie et releva le 8ième bataillon, à gauche de la côte 60 et un peu au-dessus de l'historique bois du sanctuaire. Nous avancâmes d'abord sur la voie ferrée Ypres-Roulers-Gand, jusqu'à la station de Zillebecke détruite, incendiée, tordue parmi les rails coupés et les wagons crevés. Nous suivîmes ensuite le chemin qui conduisait au village, si on peut appeler chemin un dédale d'ornières sur lequel des profondes crevasses étaient réparées avec les mobiliers détruits de la population de Zillebecke. Des bois de lits, des matelas, des sommiers, des voitures d'enfant, avec des loques qui avaient été des draps, des couvertures, des édretons, le tout sacrifié, piétiné, bouche-trou des voitures du ravitaillement. En sortant de ce trou béant, dont les murs affaissés, pantelants, laissaient voir mille traces d'obus, et qui avait été un charmant et paisible village, nous nous enfonçâmes dans la nuit noire. Nous ne voyions pas à deux pas devant nous dans ces sentiers balayés par les mitrailleuses. A chaque pas, nous heurtions des cadavres, les uns figés, face à terre, méconnaissables, les autres rigides, sanglants, les yeux grands ouverts comme s'ils regardaient les cieux dans leur muette et douloureuse attitude. Une odeur cadavérique nous soulevait le coeur. Effarés de ces morts horribles, épouvantés à la pensée que, demain, nous serions peut-être dans une de ces poses tragiques, oubliés à notre tour dans cette boue repoussante, sans croix, sans cimetière, nous allions, le coeur serré et tordu de craintes, vers ce triste bois du sanctuaire.



LE MAJOR G.-E.-A. DUPUIS,

Commandant Temporaire du 22ième du 28 août au 25 septembre 1918, 2 fois  
blessé, Croix Militaire avec "bar".

La nuit se passa à la relève et à la reconnaissance des postes. La première ligne et notre ligne de support étaient dans un désordre atroce. Dans chaque baie, des blessés du Sième bataillon gémissaient, nous suppliaient de les sortir, de ne pas les laisser mourir là. Des volontaires, harassés cependant, s'offrirent. Nous n'avions qu'un brancard par compagnie. Au moyen des toiles cirées et des capotes, nos plus courageux firent des civières de fortune. Tous les blessés furent transportés à l'hôpital d'évacuation. Quelques-uns embrassaient les mains de leurs sauveurs. Comme les Allemands étaient comme nous, occupés à sortir leurs blessés, la nuit fut d'un calme surprenant. Nous n'eûmes aucune perte à regretter, ce qui était surprenant, car généralement ceux qui se dévouent à sauver leurs camarades paient presque toujours leur courage par une blessure même par la mort: les boches n'ont jamais élevé leurs scrupules jusqu'à respecter un convoi de blessés.

Mais quand l'aube parut, avec le soleil de juin, dans un ciel si bleu, si pur, quand les rayons frappèrent ce champ de morts et cette terre sanglante, nos yeux fatigués, s'agrandirent d'épouvante. De ce qui avait été notre ancienne première ligne et de ce qui restait de la première ligne allemande, le mot n'existait pas pour le définir: c'était quelque chose d'inimmable. Dans nul secteur, même à Douaumont, pareille calamité ne pouvait exister. Aucune tranchée ne restait tracée. Le sol, en avant et en arrière de nous, sur nos flancs, était retourné, révilé, couvert d'éboulements noirs, calcinés, brûlés. On eût cru que l'ennemi avait voulu en extirper les racines. Des fusils brisés, des mitrailleuses en lambeaux, des caisses de munitions défoncées, des rouleaux incalculables de fils barbelés, des pics, des pelles, des pieux, des baïonnettes et des lambeaux de chair gisant lamentablement parmi des entrailles ouvertes, des bras déchiquetés, des jambes arrachées, des crânes défoncés, — chairs glorieuses et funèbres, éparses et remuées par les vers.

Le bois du Sanctuaire dormait de sa mort de martyr. Les troncs se tordaient dans un enchevêtrement tragique. Les racines, soulevées par

les explosions, n'offraient plus qu'un désolant aspect d'horreur et de sacrilège, car on y apercevait des morceaux de chair humaine et des haillons de soldats. Les abris avaient été complètement rasés. Sous les branches brisées et sous les troncs arrachés, 400 cadavres allemands et canadiens, aux mains glacées, crispaient des fusils, des baïonnettes, des poignards, des bâtons. Vision tragique: ils dormaient, quelques-uns enlacés, comme si la mort eût voulu les réconcilier. Des traces de sang, d'un sang noir, repoussant, s'égouttaient dans l'empreinte des pas sur cette terre fraîchement remuée et gonflée de cercueils.

Au fond d'un ravin, qui avait été un boyau communiquant à la première ligne, une vingtaine de Canadiens écossais avaient été surpris, annihilés, déshabillés. Ces martyrs étaient nus, outrageusement nus, couchés dans le sang. Le soleil de juin éclairait ce tableau lugubre.

Contre une clai'e renversée sur un restant de parapet, deux soldats, un Canadien et un Allemand, la baïonnette dans le ventre tous les deux, étaient penchés l'un près de l'autre. Les fusils meurtriers formaient un X. L'Allemand, la tête rejetée en arrière sur un sac de terre, les jambes légèrement fléchies, avait été touché au coeur; le Canadien, lui, avait le bras gauche cassé, la baïonnette ennemie l'avait traversé de part en part, au-dessus du coeur; la pointe dépassait en arrière de l'épaule gauche. Sa main droite était crispée sur l'épaulette de son adversaire, et il s'était éteint là, sur ce bras droit, la tête penchée, à vingt ans tous les deux.

La ligne de feu étant complètement démolie, il fallut la reconstruire... Des corvées s'organisèrent. D'abord, il s'agissait de se creuser un trou de cinq pieds environ. Le trou creusé, nous devions allonger vers notre voisin, placer des tôles, des madriers pour maintenir notre parapet, et cela en silence, avec d'infinies précautions. Trois ballons observateurs ennemis étaient devant nous.

La journée était d'une chaleur torride, mais tranquille. Les Allemands tiraient à peine. C'était le grand silence des préparatifs, précur-

seur des grands orages. Nous ne l'ignorions pas ; les boches n'avaient plus de secrets à nous apprendre.

A toute éventualité, nos soldats se reposèrent ; quelques-uns ronflaient dans leurs trous ; d'autres jouaient aux cartes tout en fumant ; les plus hardis se risquaient à ramper afin de visiter les "cagnias" effondrées. Dans ces parages, le désordre était le même que sur la ligne de feu ! On voyait à terre un bras dont les galons de major étaient très distincts. Le corps devait être enterré. Un capitaine, étendu sur son lit de campement, la gorge ouverte, dormait de sa belle mort près d'un panier de pigeons. Les pauvres bêtes battaient de l'aile péniblement, affaiblies par quatre jours d'abandon. Dans une "cagnia" effondrée, un blessé, la jambe brisée, fut retrouvé entre deux de ses camarades morts. Depuis trois jours il était là, pansé une fois avec son mouchoir, fou de douleurs, mourant de soif. Le soldat qui l'aperçut lui tendit son bidon de rhum, car du rhum il y en avait à l'abandon un peu partout. Le blessé esquissa un geste de refus :

— Donne-moi plutôt une cigarette, dit-il d'une voix éteinte, et laisse-moi mourir.

Deux braves le sortirent en plein jour et lui sauvèrent la vie.

Sur la pente, en avant du bois du sanctuaire, où le barrage paraissait avoir été plus fort qu'ailleurs, les trous d'obus étaient si serrés que la terre en était toute noire.

Comme partout ailleurs les morts étaient nombreux. Les rares visiteurs qui passaient dans cet endroit durent mettre leur masque de protection tellement l'odeur était intolérable. Malgré les ordres formels de ne pas se montrer en dehors des trous creusés à la hâte, les soldats se glissaient rapidement vers le bois du sanctuaire en quête de testaments funèbres.

Tous revenaient, chargés de papiers, de lettres, de cartes postales, de photographies, de souvenirs, pris sur les boches avant de les enterrer. Sur ce funèbre plateau baigné de sang, devant un diorama des plus pénibles, les rires et les sarcasmes pénétrèrent avec les objets recueillis.

—Le portrait du Kronprinz . . . c'est lui qui commande ici . . . son père, les moustaches relevées, l'a fichu . . . dehors de Verdun . . . Je le connais . . . j'ai joué Tartuffe avec lui . . . à Postdam.

—Qui veut acheter une montre boche . . . 18 rubis, made in France, volée sur quelque poilu ? . . .

—Hé ! regardez donc ce portrait . . . une demoiselle de la "Kultur" . . . pas trop mal, la Fräulein . . .

—Qui veut une boîte de conserves . . . de la choucroûte au jambon de Mayence . . . extra . . . pour 6 sous . . .

—Des cartes postales de Cologne, Mannheim, Francfort, Berlin, notre itinéraire, quoi ! . . . Pour se reconnaître . . .

Un jeune homme, très renommé par sa bravoure, ses punitions et ses aventures extraordinaires, s'avança :

—J'achète tout ! . . . la moitié pour ma marraine de guerre, une parisienne spirituelle, éprise d'idéal et de kaki ; le restant, une chevelure rousse de saxon compris, je l'enverrai à ma belle-mère. Du coup, elle fait dire une messe pour que je me fasse tuer . . .

Dans les autres baïes, d'autres soldats échangeaient des poignards, des revolvers, des ceinturons, des pipes, des cigarettes. Les discussions ne finissaient plus.

Le soir arrivait. Les Allemands étaient calmes, d'un calme inquiétant, tragique.

Un officier passa le rhum. Il y eut des sourires.

Soudainement, dans le silence, une gerbe de feu partit des lignes ennemies. C'était le signal. Cent batteries ouvrirent un feu violent, nourri, serré.

—"Stand to ! . . . Stand to ! . . . crièrent nos officiers, courant aux avants-postes, revolver au poing.

D'un mouvement rapide, les soldats abandonnèrent tout pour sauter sur leur fusil. En deux minutes, chacun fut à son poste. Il n'y eut ni surprise ni consternation. Les hommes étaient calmes, ressaisis brus-

quement de ce beau moral qui fit toujours leur force. Distancés les uns des autres de trois pas environ, baïonnette au canon, fusils chargés, ils attendaient, flegmatiques, décidés, implacables.

Une pluie de feu, de fer, une pluie d'acier, sinistre et meurtrière s'abattit sur notre première ligne, sur notre support et sur notre réserve. Le ciel était rouge, d'un rouge écarlate, illuminé par les feux des canons qui tiraient avec une violence inouïe. La terre tremblait, volait, s'abattait en blocs hachés, desquels s'échappaient des odeurs lacrymogènes. Des nuées nauséabondes descendaient en évaporation le long des baies, cherchant des fissures pour s'y glisser. Les tôles, les planches, les rails, les madriers, les rouleaux de fils barbelés s'élevaient dans les terres, retombaient en sifflant parmi les rapides sillages des obus qui hurlaient, frappaient, défonçaient les abris de protection.

— Ils vont venir . . . recevons-les . . . entendait-on.

— Ça chauffe . . . comme à Verdun . . .

— Pas besoin de lire Dante pour s'imaginer les enfers : nous y sommes.

Les phrases articulées, mordantes et ironiques passaient comme un mot d'ordre. Un soldat, frappé par un éclat de shrapnel, déchirait sa chemise en hurlant :

— Les bâtards ! . . . les écoeurants ! . . . ils prennent ma peau pour un dépôt d'explosifs . . .

Un autre, le bras en écharpe, collé contre le parapet, disait gaiement :

— Jusqu'à présent, j'ai un beau "blighty", s'ils prennent pas ma peau pour en faire une "descente de lit", ça ira ben.

Les blessés, quelques-uns nerveux et affolés, passaient dans la tranchée ; les uns étaient atrocement mutilés, le visage en sang ; les autres boitant ou un bras arraché. Les morts, nous n'avions pas le temps de nous en occuper. On entendait les plaintes des agonisants, leurs derniers appels, tristes lamentations du dernier soupir de l'âme prête à s'envoler.

L'intensité du bombardement s'accroît vers neuf heures du soir. Les Allemands, par leurs procédés habituels, mirent tout leur disponible en action : canons de tout calibre, mortiers de tranchées, mineswerfers. C'était à en devenir fou. Un vrai déluge d'explosifs, plus concentré encore s'abattit dans un roulement de tonnerre. Les zigzags des éclairs provoqués par les décharges meurtrières nous faisaient croire à un ciel en courroux tellement la phosphorescence était lourde et l'électricité rapide. Ce n'était que craquements sordides, fracas ténébreux et hurlements de douleur.

Parmi ce désarroi, nous contemplions l'audace de nos mitrailleurs, à plat ventre devant nous. L'œil fixe, fouillant les fils barbelés, ils attendaient les premiers le choc. Ce déferlement d'obus tenait du prodige. Et comme nous nous demandions pourquoi nous n'étions pas encore tués, et combien il fallait de milliers d'obus pour nous englober, un homme passa debout sur le restant du parapet, un fusil chargé à la main : c'était le lieutenant-colonel Tremblay. Toujours calme, de ce calme impossible à définir, il nous donna ses ordres.

— Ne tirez pas avant que les Allemands soient rendus dans nos fils barbelés, nous dit-il. Surtout ne tirez pas dans l'énervement. Ils ne sont pas meilleurs que nous... Chaque balle doit porter. Ils ne réussiront pas... Qu'ils viennent !...

Il grinçait un peu des dents. De son regard scrutateur, ils sondait l'horizon.

Un soldat lui cria :

— Prenez garde, colonel ! Les 77 passent assez bas qu'ils nous en frisent... les cheveux. Si, par hasard, ils avaient votre nom... vous êtes f...

Le colonel descendit, parcourut ce qui avait été une ligne de feu. Apercevant l'assistant-adjutant, le capitaine Le Moyne de Martigny, il lui donna ses ordres ; puis confiant la partie de ce secteur au major Dubuc, il s'éloigna, seul, sur notre droite, dans la direction des autres compagnies.

A onze heures, le bombardement cessa. Les sergents-majors rassemblèrent les hommes désignés pour aller au ravitaillement. Lentement, en maugréant, les soldats disparaissaient vers les réserves où les fourriers les attendaient. Les chefs de peloton s'occupaient des blessés. Plusieurs avaient déjà gagné l'hôpital d'évacuation ; trente environ attendaient des brancards. Quoique durcis, nous détournions la tête. Leurs plaintes nous fendaient l'âme. Les morts aussi étaient nombreux. Provisoirement, ils furent placés en arrière de notre ligne, car, dans le 22ième, on sortait nos morts, coûte que coûte, c'était notre Loi, le suprême Hommage envers nos frères d'infortune.

A onze heures vingt, au moment que les corvées étaient en route, que les blessés sortaient ou étaient sortis par leurs camarades, le bombardement reprit. Il n'y avait pas à s'y méprendre : c'était une préparation d'attaque précédée d'un tir violent de destruction et de démoralisation. Le feu roulant était précis. Un triple barrage s'ensuivit. L'heure devenait critique. Premièrement, le triple barrage interdisait l'arrivée des renforts ; secondement, nos pertes étaient sensibles ; un quart de nos soldats valides étaient partis au ravitaillement ; troisièmement, nous n'avions plus de communications. La section des éclaireurs et patrouilleurs, installée aux avants-postes, sous les ordres de l'intrépide et brave lieutenant Laviolette, était presque annihilée. Les agents de liaison étaient tous tués ou blessés ; il n'en restait qu'un, le soldat Labourdette qui, sous le bombardement, n'avait pas hésité à porter une dépêche à la brigade.

Les rapports des autres compagnies nous apportaient de pénibles nouvelles. Le commandant de la compagnie D, le capitaine Chassé, était blessé, les morts étaient nombreux. Un soldat de la compagnie B passa, affolé.

—Le lieutenant Brosseau est gravement blessé ! cria-t-il. Les boches attaquent de notre côté. . .

Un troisième, suivi presque aussitôt :

—Le major LaFlèche est tué, frappé par un 210, dit-il.

Le lieutenant Lefebvre courut, suivi de deux hommes. Le major LaFlèche n'était pas mort. Un oeil arraché, le bras fracassé, le corps convulsé, le glorieux officier gisait à terre près d'un soldat coupé en deux par le même obus. Le lieutenant Lefebvre le pansa lui-même, cependant que quatre soldats s'offraient de le sortir immédiatement, ce qui fut fait du reste. Les quatre soldats furent décorés.

Quant au lieutenant Jacques Brosseau, l'enfant chéri du bataillon, l'officier le plus aimé des hommes, sa blessure était grave. Dans une de ces minutes inexplicables pendant lesquelles le sacrifice ne compte plus, que l'honneur seul domine tout, la folle bravoure d'une jeunesse enthousiaste fait taire tous les commentaires. Le jeune officier était dans ce cas. Voyant sa compagnie en danger, et ne voyant surtout que son devoir, il s'élança revolver au poing, entraînant ses hommes d'une fougue vraiment juvénile. Il tomba frappé par un éclat d'obus, noble et touchante victime du devoir militaire. En l'apercevant, ses hommes se précipitèrent, l'enlevèrent et, sous les rafales d'acier, le conduisirent à Ypres. Une amputation fut jugée urgente. L'effort surhumain qu'il avait accompli, la perte de sang, les insomnies précédentes furent fatales. D'une voix presque éteinte, il demanda un aumônier et mourut quelques instants après en fervent chrétien, regretté de ses chefs et pleuré de ses hommes.

Après d'infructueuses tentatives, les Allemands hésitaient et leurs hésitations étaient le propre aveu d'une faiblesse. Ils étaient découragés de notre tenacité. Malgré la profonde consternation qui régnait de notre côté, à la vue de nos morts, la pensée de les venger nous rendait implacables.

Le jour arriva, et avec le jour, la lumière et le soleil. Les sinistres oiseaux nocturnes, rejets de l'aigle germanique, rentrèrent silencieusement à l'abri. Le soleil n'était pas salubre pour eux. La vie, la lumière, la guerre loyale leur paraissaient des énigmes.

Pour nous, tout était à refaire, puisque nos travaux de la veille

étaient démolis. L'heure de nous reposer n'était pas encore sonnée. Nous avions 130 tués et blessés à sortir. En prévision d'une nouvelle ruée sur nos lignes, nous devions rétablir nos retranchements et nos communications avec l'arrière, nous fortifier sur nos postes avancés, sur notre première ligne et assurer, avec le peu d'hommes disponibles, la sécurité du secteur qui nous était confié. Les 24ième, 25ième et 26ième bataillons qui, avec le 22ième, formaient la 5ième brigade canadienne, étaient plus éprouvés que nous.

Avec ces forces restreintes et diminuées presque d'un tiers, pendant cinq jours et cinq nuits, nous sûmes être à la hauteur de cette tâche formidable. Et si l'on calcule la puissance de l'artillerie ennemie en comparaison de la nôtre, à cette époque, le jugement que Demain nous réserve sera favorable à notre cause. Une avance de quelques milles a eu une répercussion mondiale, tandis que tenir une ligne de feu, offrir ses poitrines, barrer le chemin à une armée empoisonnée, stabiliser un front, sans perdre un pouce, est une oeuvre dont on ne parle presque pas.

Le sixième jour au soir, les avant-gardes britanniques vinrent nous relever. Les hommes qui s'étaient distingués reçurent chacun 100 francs des mains du lieutenant-colonel Tremblay. C'était une promesse encourageante pour l'avenir.

Trois jours plus tard, le bataillon rentrait de nouveau à Saint-Eloi, dans les fameux cratères. Des renforts étaient arrivés. Le 41ième bataillon canadien-français s'épuisait. On fit appel au 57ième, puis au 69ième. La 23ième réserve, cantonnée à West Sandling, dans le comté de Kent, Angleterre, fut chargée d'entraîner les hommes et de nous fournir l'élite qui parlait le français. Elle était commandée par le lieutenant-colonel Tardieu de Lanaudière, un ancien officier du 22ième, récemment arrivé du front.

Au mois d'août, la 3ième division canadienne arriva dans le saillant d'Ypres. C'était pendant l'offensive de la Somme. Relevé par le 75ième Bataillon, le 22ième quitta les Flandres le 27 août. A l'offensive, il allait passer à l'immortalité.

## CHAPITRE IV

### COURCELETTE, SEPTEMBRE 1916.

L'offensive franco-britannique avait commencé le 1er juillet. Lentement, mais sûrement, elle donnait les meilleurs résultats. Inquiet, l'état-major allemand avait abandonné Verdun et Ypres. Toutes les forces concentrées dans ces secteurs avaient été expédiées sur la Somme, en Galicie et en Bukovine. Du côté anglais, l'effort se portait sur un front de près de 18 milles, de Gommécourt, au nord de l'Ancre, jusqu'à Fricourt, près d'Albert. Les premiers succès s'affirmèrent vers Albert. Les villages de Mometz et de Montauban furent enlevés le 1er juillet; le 2, Fricourt et la Boiselle tombèrent. Après une accalmie, créée par la nécessité des expériences acquises, les Anglais attaquèrent le 7, au sud de Thiepval et prirent d'assaut la redoute fortifiée de Leipzig. Contalmaison fut enlevé le même jour, puis reperdu par suite d'une forte contre-attaque. Le 10, Contalmaison était enlevé de nouveau, ainsi que le bois de Mametz. Le 14 juillet, jour de la fête nationale française, les troupes anglaises, écossaises et australiennes s'emparèrent de Bazentin-le-petit, Bazentin-le-grand, Longueval et le bois des Trônes. Pozières, défendu par plus de 200 mitrailleuses, fut enlevé par les Australiens le 25, après 11 jours d'attaque. Le même jour, les bois des Fourneaux et Delville étaient dépassés par les Sud-Africains. Les premiers jours d'août furent employés à la consolidation du terrain conquis. Mais les tirs de barrage, les violentes contre-attaques, les défenses accumulées retardèrent l'avance et causèrent des pertes terribles. Pour gagner 600 verges de terrain au nord de Pozières, les Australiens luttèrent du 4 au 7 août; le 9, nouvelle avance australienne de 200 verges seulement. Le 12, sous les yeux



LE LIEUTENANT-COLONEL H. DESROSIERS,  
Commandant du 22ième du 25 septembre 1918 au 20 mai 1919.

du roi George V, disent les communiqués, avance de 400 verges au nord-ouest de Pozières. Les 17 et 18 août, les hauteurs dominant Thiepval, tout le plateau de Pozières et la gare de Guillemont furent brillamment enlevés.

La résistance était plus opiniâtre du côté britannique que du côté français. De là les pertes qui occasionnaient l'arrivée des nombreux renforts.

Les Canadiens furent appelés en toute hâte. A marches forcées, les divisions gagnaient Albert. Nous, nous y arrivâmes le 11 septembre, jour des victoires de Ginchy et de Guillemont. Les nouvelles du front oriental étaient plus que satisfaisantes. Du côté des Français, au sud de la Somme, les villages étaient enlevés les uns après les autres. De notre côté, c'était plus longuement redoutable cette terrible résistance ennemie formée par 36 divisions. De plus, une ligne qui englobait 5 milles de tranchées protégée par un millier de canons, était presque inabordable. Les Allemands nous attendaient d'un pied ferme. Le 14 au soir, notre brigade se dirige vers Pozières, tandis que la 4<sup>ème</sup> se prépare à l'assaut pour le lendemain. Le 15 septembre au matin,—c'est notre anniversaire : il y a juste une année que nous sommes en France—c'est une attaque sur un front de 8 milles, entre le bois de Leuze et Pozières. La première ligne allemande fut entamée. A 10 heures, le village de Flers est enlevé ; les troupes s'approchent de Martinpuick.

Un ordre arrive à la 5<sup>ème</sup> brigade. Les 22<sup>ème</sup>, 24<sup>ème</sup>, 25<sup>ème</sup> et 26<sup>èmes</sup> bataillons se mettent en route à 11 heures du matin.

A 2 heures de l'après-midi, un conseil de guerre eut lieu aux quartiers généraux de la division. Le lieutenant-colonel Tremblay réclame l'honneur de conduire son bataillon à Courcellette. Il obtient satisfaction.

Dans cette grande fiévreuse attente qui s'appelle la veille d'une attaque, une effervescence extraordinaire régnait partout.

A trois heures, le lieutenant-colonel, cartes en main, rassemble ses officiers sur un terrain isolé. D'une voix brève, il explique l'attaque, ce qu'il attend d'eux,

Un officier se lève :

— Si je rencontre de la résistance à telle ou telle place, que dois-je faire ? questionne-t-il.

— Passer ! s'écrie le colonel, seraient-ils dix mille, il faut passer quand même !

Les derniers conseils donnés, avant de se retirer, il veut réconcilier deux officiers brouillés entre eux. Ils se serrent la main, émus, oubliant tout à cette heure suprême.

A 4 heures, départ des 22<sup>ième</sup> et 25<sup>ième</sup> bataillons. Dans les airs, 40 ballons observateurs et 100 avions nous regardent partir. Sur terre, les tanks, les premiers tanks, s'avancent en avant de nos éclaireurs.

Mais voici que les deux bataillons, déployés en tirailleurs, sont aperçus par les observateurs ennemis.

Un barrage intense commença; les batteries allemandes, les batteries de gros calibre surtout, crachèrent la mort dans nos rangs. Les batteries anglaises ripostaient furieusement. Le bruit assourdissant des détonations et des explosions, l'odeur de la poudre, l'entraîn, le moral, enivrèrent nos hommes. Jamais il n'y eut tant de cris, tant de blessés, tant de blasphèmes, tant de morts ! Les blessés, retournant en arrière, formaient une procession. Tout cela était noté, contrôlé et transmis aux artilleurs allemands qui nous suivaient en rétrécissant chaque minute leur double barrage.

Les ordres étaient durs, mais nécessaires ; ne pas s'occuper des blessés ; le blessé fut-il votre frère, passer outre.

C'était cruel et inévitable.

Sur le haut d'un plateau, le major Gingras, enlevé par un 210, était projeté sur le sol ; un peu plus loin, le major Renaud et le lieutenant Lavoie étaient horriblement massacrés. Des sergents, des caporaux, des soldats se relevaient, se pensaient eux-mêmes, les plus résolus reprenaient leur marche en avant. Sous ce choc formidable, des corps humains se transformaient en bouillie. Le sang coulait dans les ornières.

Le colonel Tremblay, le premier en avant de la colonne, électrisait ses hommes. Par son impulsion énergique, ce vaillant entraîneur d'hom-

mes guidait deux bataillons qui, les yeux dardés sur lui, suivaient avec admiration son port de tête et la sérénité de son visage dans une heure si pleine de périls. Les hommes les plus repus ne pouvaient s'empêcher de le suivre. Quelques-uns lui crièrent :

—Ne va pas si vite, maréchal Ney ; tu n'es pas sur la Moskowa ici...

—Si Napoléon Ier te voyait, il te jetterait sa croix d'honneur.

—Il court, le gars !... on voit qu'il a diné avec du lièvre...

Insouciant des murmures ou des admirations, le colonel avançait impassiblement, les yeux rivés sur Courcelette.

A 5 heures et demi, le 22ième bataillon escalada la première ligne occupée par le 18ième bataillon de Toronto. Les soldats du 18ième furent stupéfaits d'une telle audace. Eux qui ne s'attendaient même pas à être relevés, voilà que des démons déchainés sautaient par dessus eux, colonel en tête.

—Où allez-vous ? demanda un officier.

—Souper au mess des officiers boghes de Courcelette, répondit un gaillard.

—Pas de tours inutiles, ces Canadiens ! Ils vont droit au but... ronchonna un officier.

Effectivement ils allaient droit au but. La baïonnette pointée en avant, ils ne marchaient plus, ils couraient, trop vite même. A 6 heures moins dix, ils prirent haleine derrière les haies saccagées des jardins de Courcelette.

Courcelette avait été, avant la guerre, un charmant village de l'ancienne Picardie, paisiblement assis sur les flancs d'un coteau boisé. Par sa position stratégique, les Allemands en avaient fait une redoutable forteresse. Chaque jardin était entouré de fils barbelés, hérissé de pieux aigus, garni de meurtrières invisibles. Les fils barbelés, reliés entre eux offraient un curieux tableau de sinuosités dissimulées par des touffes d'herbes couleurs de terre et de gazon ; des contours variants masquaient des postes-abris pour mitrailleurs. Dans les caves de chaque maison, le génie de la "Kultur" s'était révélé dans toute son ampleur. Les poutres consolidées, les entrées bétonnées, les ouvertures agrandies,

les caves creusées jusqu'à trente pieds sous terre formaient des salles spacieuses, cloisées, avec des sorties secrètes, représentaient un labeur minutieux, organisé. On y sentait une odeur de travaux forcés. Au travers des fissures des jointures, des fils téléphoniques suspects, placés avec attention, étaient reliés à des détonateurs chargés de dynamite. Des objets tentants, tels que casque à pic, montre, plume-réservoir, poignard, photographie, étaient également reliés ou maintenus à des fils invisibles. Il suffisait à un imprudent que d'y toucher qu'aussitôt une formidable explosion soulevait une masse immense de toutes sortes de matériaux mis en évidence aux alentours ; de là, tant de pertes regrettables. Tout le génie du crime était en vigueur. Les morts n'étaient même pas respectés. Un bavaois tué était couché à l'entrée d'un souterrain ; un fil attaché à sa bretelle communiquait avec un détonateur invisible ; et, pour pénétrer dans le souterrain, il fallait absolument toucher au cadavre. Donc, en touchant le cadavre on frôlait la mort et le mort.

Les Allemands ne se faisaient plus aucune illusion sur le sort de Courcellette. Ils résolurent de le défendre avec la dernière des énergies. Depuis quatre heures et demi, ils suivaient nos mouvements ; ils n'ignoraient rien de nos pertes : ils connaissaient le nombre des troupes lancées à l'assaut. De ce fait même ils amenèrent de puissants renforts.

Nos mitrailleurs se trouvaient réduits de moitié ; les leurs augmentaient du double.

A six heures, notre artillerie ouvrit le barrage.

—A l'assaut ! à l'assaut ! criait-on.

Une puissante clameur plus forte que la voix des canons se perdit dans la plaine. Aux cris violents, aux fureurs exaspérées, à ces tonnerres de voix farouches, aux bouches écumant de rage, aux visages noircis de poudre, rudes, grisés, inhumains, succéda un mouvement furibond, vertigineux, magique. Les baïonnettes jetèrent un dernier rayon de flamme aux dernières clartés du jour. Les hommes, dans la plus haute conception de la folie, semblaient braver le Destin. Les maisons atteintes s'effondraient dans un nuage de poussière moite. Les platras, les tailles, les poutres, les blocs de pierre, les charnues, les herses, les roues de voiture,

les  
sol  
qu  
Co

sur  
cor  
ren  
cai

arr

jeté  
croi  
mai

cha  
en l  
mie  
ei.

Ils t  
viol

tout  
ma

preu  
leux

Quel  
nier.

sonn  
exig

rien

les portes volaient en fracas, brisant les haies, les clôtures, frappaient les soldats qui, furieux, se ruaient dans les fils barbelés, derrière un tank qui avait pénétré dans le village. Les premiers qui pénétrèrent dans Courcellette jetèrent des cris délirants.

L'assaut fut tragique et grandiose.

La résistance ennemie fut désespérée ; la ténacité des nôtres fut sublime. Le 22ième peut dire qu'il lutta un contre douze. Les combats corps à corps, à la baïonnette, au poignard, à coups de rotin, s'amplifièrent. Le sang coulait dans les rues. Nos soldats s'interpellaient en français, se battaient à la française, c'est-à-dire d'un mordant irrésistible.

Une rumeur courut dans les rangs ennemis.

—Ce sont des Français habillés en Anglais. . . Leurs renforts sont arrivés. . . . Sauve qui peut !

Alors, dans cette mêlée tragique et sans nom, on vit des Allemands jeter leur fusil et se rendre. Les mains en l'air, ou à genoux, les bras croisés, ils montraient le portrait de leur femme, de leurs enfants, demandant grâce pour eux, implorant miséricorde.

Quatre soldats, la croix rouge sur le bras, portaient une civière chargée et recouverte d'une couverture. Tous les quatre levaient une main en l'air en signe de reddition. Nos soldats les laissèrent passer. Au premier coin de rues ils déposèrent leur fardeau, soulevèrent la couverture et, en place d'un soldat blessé, retirèrent deux puissantes mitrailleuses. Ils furent passés par les armes. Cet abus d'un ordre sacré entre tous, cette violation de la convention de Genève, ce crime inqualifiable ôta dès lors tout sentiment de pitié dans le cœur des nôtres. Après un tel arrosage de "marmites" qu'ils venaient d'essuyer, une telle infamie était, certes, une preuve de l'hypocrisie allemande. Comment avoir foi en de si peu scrupuleux adversaires ? Ils étaient quatre mille, nous étions quatre cents. Quelles garanties pouvions-nous obtenir envers des centaines de prisonniers qui se rendaient sans armes, après les avoir enterrés ? Et ces prisonniers nombreux combien nécessitaient-ils d'escortes ? Ah ! la guerre exige parfois de cruels sacrifices. Les nôtres en firent la triste expérience.

Les soldats canadiens résolurent de se battre. A un moment donné un groupe ennemi composé de cinq soldats se rendit, les mains en l'air. Un jeune soldat s'avança, la lèvre dédaigneuse, le regard méprisant.

—Ramassez vos armes et battez-vous. . . . somma-t-il.

—Nous nous rendons ! fit une voix mielleuse.

—Je n'ai pas le temps de discuter ni le temps d'accepter votre reddition, hurla le Canadien. Vous êtes ici pour vous battre et non pour vous rendre comme des mercenaires. Allons ! en garde ! . . .

Les cinq Allemands refusèrent. Blêmes de terreur ou de sourde colère, ils reculaient contre un pan de mur démoli. Exaspéré, le Canadien fonça, la baïonnette en avant. Mais avant qu'il eût le temps d'en piquer un, deux poignées de poivre lancées ensemble l'aveuglèrent, et un coup de poignard entre les deux épaules l'étendit dans une mare de sang.

Les cinq lâches expièrent durement leur crime.

La bataille dans les souterrains fut la plus féroce. Il y eut des hurlements à fendre l'âme. Les combats étaient corps à corps ou à la grenade. Dans les rues du village, au travers de toutes les issues imaginaires, les mitrailleuses balayaient sans arrêt. Le nettoyage ne fut pas facile. Courant dans ces enceintes glacées, échauffés de leur farouche randonnée, nos hommes frissonnaient ; l'ombre obstruait leur vue ; ils marchaient à tâtons, méfians, retenant leur souffle, les tempes battues. Quelques-uns s'essuyaient le visage avec des mouchoirs sales et déchirés ; d'autres, superstitieux, hésitaient, l'oreille tendue dans ces gouffres amoncelés de matériaux et de cadavres.

En arrière de l'église, en débris maintenant, trois jeunes filles de la croix rouge allemande, surprises par la soudaineté de notre attaque, ont lamentablement péri parmi une trentaine de soldats, dont les cadavres forment un pénible charnier.

Les balayeurs d'abris et de "dug-outs" continuaient leur pénible tâche parmi la lacération de mille fragments aux rejets, coupés d'arêtes pointues. Triste besogne ! . . .

Ont-ils conscience seulement de cette besogne qu'ils accomplissent, les uns de rage, les autres de propre volonté ?

Ce sont de simples âmes silencieuses et grondantes, simplifiées encore par la tempête des événements. Elles vont là parce que l'ordre est d'aller là ; elles tuent ici parce qu'elles doivent tuer ici ; ailleurs, elles ne sont plus tant en sûreté. Ces superstitions innées les guident d'instinct comme des animaux, car, dans ces heures, est-ce bien leur âme qui guide ces hommes à travers ces tournants suintés d'humidité, tapissés de cervelles humaines ?

Non ! il n'y a plus d'humanité. Ce n'est plus l'homme qui, comme au temps des chevaliers et des croisades, aux époques lointaines que l'histoire appelle siècles de barbarie, attendait que son adversaire fût prêt ; c'est un fauve qui rampe, mesurant ses pas, retenant son haleine et, sous l'égide pompeux du siècle du progrès, abat son poignard dans le cœur d'un humain.

Tout à l'heure, ces mêmes hommes pénétreront dans un mess d'officiers allemands. Illusion féérique et pénible !

A la lueur d'une bougie qui jette une sinistre clarté sur une nappe d'un blanc douteux chargée de victuailles, les soldats se précipitent. Ivres de carnage, ivres de gloire, ils vont maintenant devenir ivres de joie. Parmi les loques éparses, ils trouvent une valise, une caisse de bouteilles de liqueurs alcooliques, de la viande froide et des conserves. Altérés et harassés, ils ne mesurent pas leur force : ils boivent.

Songent-ils seulement à leur position ?

Non, point du tout. Un intellectuel, légèrement gris, parle :

— On dirait que des méduses pointées de feu ont laissé trace de leur passage ici... Et cette saleté à terre?... Ouf ! pire que les écuries d'Augias!... Comme nous sommes loin des Vestales!...

Comme il était loin des Vestales et... de Courcelette, le pauvre insouciant ! Car à l'un de ses camarades qui, le visage noir et rouge de poudre, de poussière et de sang, histoire de sentir l'odeur moins âcre que celle des phosphorescents, se versait de l'eau de Cologne sur ses cheveux ébouriffés et souriait dans une glace, il dit :

— Ne fausse pas cette glace... je vais me raser tout à l'heure...

Un cri aigu cria d'en haut :

—La contre-attaque! la contre-attaque!

C'était en effet la contre-attaque, sinistre vérité qui rappelait à l'ordre toutes les chimères et les illusions.

Les Allemands, rassemblés en haut du village, hurlaient vengeance. Leur artillerie incendiait le village. Les mitrailleuses déchiraient les poutres dans un tonitruant miaulement. Dans une odeur de soufre, la rafale passait sifflante, aiguë comme ces voix métalliques qui passent dans l'avant-arrêt d'un train.

La nuit était venue, une de ces nuits du front, tour à tour noire et incendiée. Au plus profond noir ténébreux, des lueurs opaques, tantôt rouges, tantôt grisâtres, se multipliaient à la transparence des fusées lumineuses. Courcelette ressemblait tout d'un coup à un immense brasier et soudainement à une ténèbre hurlante, pleine de rauques et sourdes clameurs.

Les soldats se perdaient en conjectures. Ils avaient beau être habitués à ces bruits démoniaques, à ces vapeurs soufrées, à ces vibrations écrasantes, ils n'en étaient pas moins interdits. Les plus stoïques étaient d'une placidité déconcertante, mais par orgueil. Dans ces rugissements aux échos prolongés, parmi le bruit des torpilles, la détonation des shrapnells, le fracas de mille coupes d'acier, l'éventail des projectiles, les gerbes des ricochets, tout homme est ankylosé, abruti, tourmenté. S'il se regardait dans un miroir, ou seulement s'il regardait son voisin, il deviendrait son propre juge et il se dirait :

“Comment ! je n'ai pas peur . . . alors pourquoi ai-je ces yeux liquéfiés, cette figure retrécie? pourquoi mes tempes battent-elles plus fort? et malgré moi je tremble et les sueurs coulent de mon visage.” Mais de cette fatigue matérielle et morale jaillit souvent le frisson qui fait relever les coeurs. Le sang-froid d'un chef, la perte d'un être cher, l'honneur du bataillon, la force d'un adversaire sont des cas qui fustigent et occasionnent des retours subits. Ils deviennent élastiques, prompts, féroces et méprisants. Ils savent que leurs poitrines vont servir de rempart, que la folie d'un monstre les a désignés d'avance, qu'importe! Aveuglés de

cc  
héde  
ép  
d'  
atda  
rel  
les  
ble  
lie  
solsan  
trojnos  
Ave  
luei  
stri  
s'at  
qui

ces

men

en f.

colère, ils font bon marché de leur vie. Ce sont des héros à leur façon, héros sublimes que la mort jalouse et que la terre attire à elle.

Dans les stridents fracas et les souffles de la mort, les vainqueurs de Courcelette, intimidés momentanément par la première contre-attaque, éprouvèrent une violente réaction d'énergie. Entraînés par des officiers d'un mordant irrésistible, ils foncèrent, tête baissée, frappant les ennemis atterrés et suffoqués.

De bons officiers venaient de tomber. Les deux héroïques commandants des compagnies B et C, les capitaines Beauset et Lefebvre, moururent à la charge après s'être battus comme des lions; le major Filiatrault, les lieutenants Légaré et Greffard venaient d'être évacués, gravement blessés. D'autres officiers, le major Chaballe, le capitaine Fontaine, les lieutenants Baillargé, G.-E.-A. Dupuis, et tant d'autres, sous-officiers et soldats, firent des prouesses étonnantes.

La première contre-attaque échoua.

Désespérés d'une telle résistance, les Allemands retraitèrent, mais sans modifier leurs plans. L'échec était trop grand, la répercussion trop frappante.

Leur réaction soudaine se fit sentir. Un immense brasier entourait nos hommes,—rideau d'explosifs qui s'agite dans un flot de fumées. Averses retentissantes, longs hululements stridents, laves cinglantes, lueurs magiques aussitôt apparues, aussitôt éteintes, aussitôt renouvelées, stridences d'éclats, horribles nuées voilant les fusants lumineux, tout s'abat en furie sur les monticules, sur les brèches dans des déchirures qui font hurler la terre de douleur.

L'exaspération atteint son paroxysme.

Les visages se sont enflammés. Il n'y a plus rien d'inhumain sur ces traits exaltés, balayés de terre et de poussière.

Du côté de la sucrerie, les mitrailleuses font rage. C'est un martèlement confus. Des voix parviennent jusque dans le village.

—On les tient!... Plus de cent prisonniers... Qu'est-ce qu'on va en faire?...

—Ils connaissent tous les théories de Bernhardt... Si on essayait la pratique.

Au milieu de ce frissonnement hétéroclite de squelettes, un tonnerre roulait sans cesse. Les coups fantastiques de chaque canon grinçaient au milieu d'un terrain battu. Un agent de liaison passa parmi la poussière jaune.

—Le colonel Tremblay est disparu, dit-il.

De tous les maux de la guerre, ce dernier fut le plus frappant. Les hommes se regardèrent, effarés, blêmes, quelques-uns les larmes aux yeux.

“Était-ce possible?” “Un tel homme!” “Le Ciel n'est pas juste!” répétait-on.

Ce n'était qu'une erreur, heureusement, une erreur qui se propagea rapidement et gagna même les quartiers généraux de la brigade, car le major A. Dubuc, second en commandement monta rapidement prendre charge du bataillon. Le colonel, lancé avec sa fougue habituelle, avait gagné les postes les plus résistants, capturé un major boche—un baron s'il vous plaît!—Ce major nous fut précieux. Comme il était un bon docteur en médecine poli, aimable et serviable, il pansa nos blessés, avec dévouement, conscient de son acte humanitaire. Il n'en était que temps. Le sergent de la croix-rouge Casgrain n'en pouvait plus, ayant perdu presque tous ses brancardiers.

L'arrivée du colonel au milieu de ces hommes produisit un effet inattendu. Les officiers circulent plus aisément. Chacun se regarde, et, d'un adversaire de la veille, croit à un ami; tout semble renaître. Le bombardement n'impose plus: le colonel seul impose. Quel prestige! Et de qui le tient-il?

Tout de suite il donne ses ordres. Le front se consolide; les postes s'établissent dans la déclivité du terrain. Le forcené barrage ne l'émeut pas. Il passe à côté des balles qui écorchent la terre sous ses pieds.

Soudain une nouvelle contre-attaque se déclanche.

—Comment! ils osent!...

qu  
ci  
qu  
qu  
ve  
ti  
en  
ve  
De  
pr

ph  
n'  
fu  
Bo  
so  
ne  
n'  
br  
de  
rép  
qu  
qu

me

les  
rel

ma  
les

Oui, ils osent... A l'aube qui se dessina vers les collines violacées, qui déchirent lentement le voile de la nuit, des panaches rouges s'entrecroisent dans une diabolique majesté. A notre droite, ce sont les nôtres qui attaquent au sud de Les Boeufs; à notre gauche ce sont les Britanniques qui progressent vers Thiepval; en face de nous, un ennemi stupide voudrait nous faire perdre le fruit de notre journée. Les hommes piétinent sur place. Le long de ce terrain taillé en lames brûlées, des morts, en formes raidies, griffant encore le sol, semblent nous décider à les venger.

Treize fois, oui treize fois, treize contre-attaques infructueuses. Damnation! malédiction! le boche semblait être damné et maudit par ses propres oeuvres.

Le premier jour, 750 prisonniers étaient restés entre nos mains et plus de 1200 cadavres nous infectaient dans Courcelette! Cette leçon n'était pas suffisante aux observateurs de notre artillerie; des ordres furent donnés. Les nôtres ouvraient un feu plus violent que celui des Boches. Plus rien ne retient cette vague humaine. Le vent des folies a soufflé sur cette jeunesse terrifiante. C'est la course, la course vertigineuse, angoissante, le chaos, l'aiguillon, les déchirures mortelles. L'ardeur n'a plus de limites. Les hommes s'étourdissent dans ces flocons délétères brusquement transformés en flammes rampantes. Les cadavres forment des chapelets. Les rugissements s'élèvent en anathèmes lointains et répercutants à la vue de ceux qui saignent et qui pleurent. La vie! c'est quelque chose d'éloigné, quelque chose qui a été, que nous avons heurté quelque part et qu'on fuit pour la sainte Délivrance de tant d'horreurs.

Tout est foudroyé. L'action s'éteint. Tout à l'heure, elle recommencera. Pourquoi ce ralentissement?

Et les aubes ont succédé aux crépuscules quatre fois déjà. Baissés, les yeux rougis, vieilliss, couverts de glèbe, les hommes attendaient la relève du soir.

Elle vint. D'autres hommes prirent nos places. Tranquillement, mais émus, les hommes du 22ième et du 25ième, les premiers, français, les seconds, anglais, tous Canadiens, ne voulaient plus se séparer.

Dévalant le long des pentes abruptes de la route de Bapaume à Albert, ils ressemblaient aux fantômes des légendes bretonnes.

Le colonel Tremblay passa le dernier. Il n'avait plus rien d'un être humain : harassé, crotté jusqu'au cou, vieilli de dix ans, la barbe longue, les traits tirés, il ressemblait, dans cette nuit étoilée, à quelque revenant d'outre-tombe. Mais cette horrible guerre n'est pas finie. En partant nous allons, pendant quelques jours de repos,—oh ! 7 jours seulement—comprendre encore plus notre détresse.

Le 20 septembre, à 10 heures du matin, les camions vinrent nous chercher près d'Albert. A 4 heures de l'après-midi nous descendions à Rubempré.

Le 21, repos complet et bien mérité. Avec le repos complet, une paie est obligatoire. Les simples soldats reçoivent 15 francs.

Rubempré est un petit village suffisant pour nous. Les grandes villes et les centres importants sont réservés aux Anglais. La vie est comme celle de l'arrière, vie normale.

On y rencontre des commerçants, beaucoup d'estaminets, des jeunes gens bien plantés, embusqués de l'administration, qui nous regardent et bâillent.

Notre occupation fut attirée par d'autres événements plus sérieux. Le colonel Tremblay, tombé subitement malade, était évacué en Angleterre.

Sur le front de la Somme, Thiépval, Morval, Les Boeufs étaient enlevés par les Anglais, le 25, au matin ; le 26, les troupes françaises à l'est et les troupes britanniques à l'ouest de Combles s'emparèrent en liaison de cette cité, réputée imprenable, après un combat acharné de deux jours.

Nous partîmes le 27, sous les ordres du major Dubuc, et le capitaine Le Moyne de Martigny comme adjudant.

Le major Dubuc installa son quartier général dans le village de Courcellette, le colonel du 26<sup>ème</sup> bataillon fit de même. La ligne de feu passait à un mille en avant de Courcellette.

L'artillerie allemande était déjà de l'autre côté de la rivière Ancre.

A  
ta  
n  
si  
le  
s'sc  
na  
dé  
de  
vr  
vr  
so  
dr  
m  
tave  
tu  
me  
tèr  
s'e  
uncret  
vai

cev

Tous les efforts britanniques se tendaient à une ruée sur Bapaume. Après Combles et Thiepval qui semblaient être les deux pivots de la résistance il restait aux Allemands de redoutables retranchements: Baumont-Hamel et Miraumont, deux points importants situés sur l'Ancre et sur la voie ferrée Arras-Albert. De plus, les lignes de défense, tels que les fameux ouvrages Swaben, la Tranchée Hesse, qui changea de nom et s'appela Régina, étaient presque inabordables.

Au premier abord nous devions garder la ligne de feu seulement.

Nous venions de recevoir les premiers renforts du 69ième bataillon, soldats jeunes et enthousiastes, forgés à l'enclume des marches entraînantes anglaises, mais peu rompus aux élans d'une guerre moderne. Le début de ces malheureux fut pénible. Affolés de la mort de quelques-uns de leurs camarades, surpris par un barrage, terrorisés par des récits invraisemblables, semés à larges mains par des gens de l'arrière, ils furent vraiment à plaindre. Le 1er octobre, l'ordre d'attaquer à 4 heures du soir arriva vers midi. Le major Dubuc se dirigea vers la ligne de feu prendre les dernières mesures. Il revint avec le commandant Sylvestre, commandant la ligne. L'objectif était la tranchée Régina. A 4 heures, l'attaque se déclancha rapide et foudroyante.

Nos soldats fondirent sous un feu de mitraille. Le capitaine Sylvestre tomba blessé à mort ; les lieutenants Morency et Weiss furent tués ; le lieutenant Laviolette gravement blessé. En une heure nous eûmes 300 pertes ou hors de combat. Presque sans chefs, nos soldats sautèrent dans la tranchée Régina en un nombre si restreint que l'ennemi s'en aperçut. Rappelant ses réserves qui, déjà reculaient, l'ennemi, par une puissante contre-attaque nous enleva le bénéfice de notre gain.

La victoire n'était pas complète, assurément. Nous dûmes, à regret, retourner à nos positions de départ. Les hommes étaient furieux. On pouvait l'être à moins.

Dans la nuit, nous fûmes relevés par d'autres Canadiens qui, s'apercevant de notre faible contingent d'hommes, s'écrièrent :

— "Comment avez-vous fait pour attaquer avec si peu de monde ?"  
Nous l'ignorions nous-mêmes.

## CHAPITRE V

### LES SECTEURS ANGRES-VIMY—

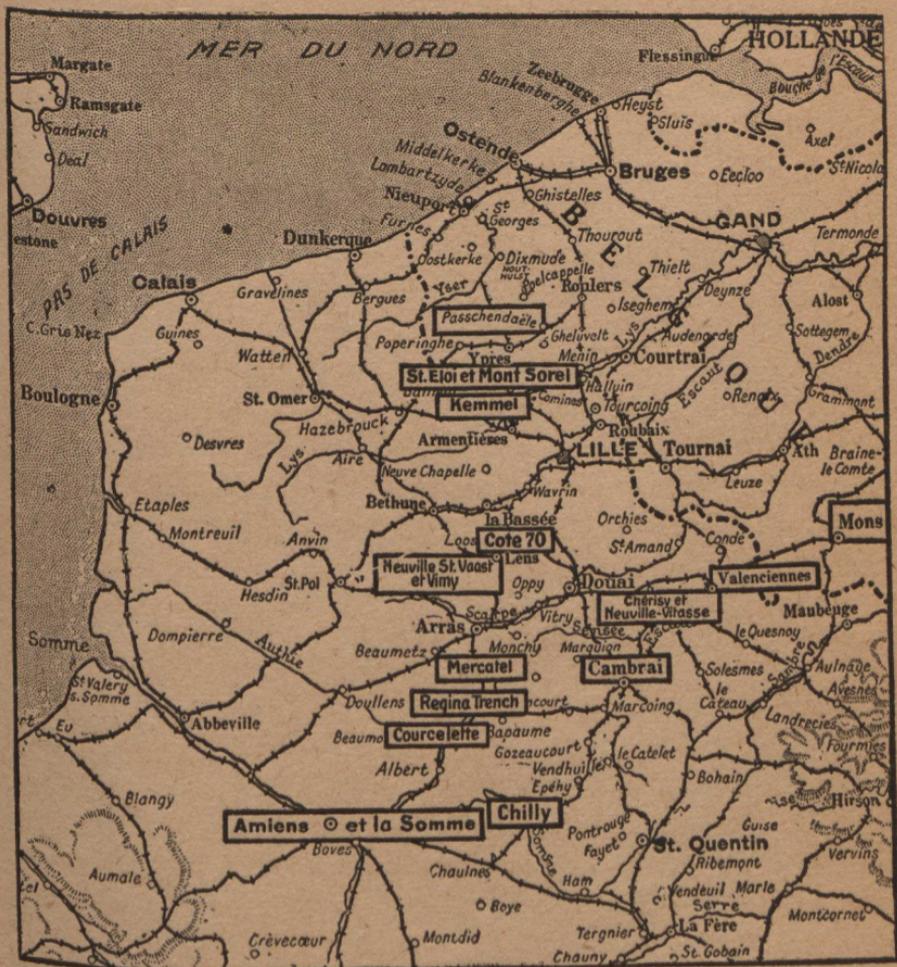
OCTOBRE 1916—MAI 1917.

La saison des pluies arriva.

Après nos deux attaques de la Somme, 300 soldats du 69<sup>ème</sup> étaient venus en renforcement. Le 22<sup>ème</sup> se redressait peu à peu; les originaux diminuaient. Parmi les officiers anciens, il restait le nouveau lieutenant-colonel A. Dubuc, commandant du 22<sup>ème</sup>, le major H. Chassé, second en commandement, le capitaine H. de Martigny, adjudant, le major Archambault de la Cie D, le major G. Vanier de la compagnie A, le major Routhier des quartiers généraux, le lieutenant Deslauriers des signaleurs et le capitaine Patenaude du ravitaillement: tout le reste des premiers volontaires gémissait dans les hôpitaux ou avait sombré dans la tempête.

Nous fûmes dirigés vers les pays miniers dans un secteur qui pouvait passer pour le plus calme de la mer du Nord à l'Hartmanvillerkopf. La 5<sup>ème</sup> Brigade Canadienne occupait le secteur de Calonne, dont les tranchées passaient près de la mine. Deux bataillons étaient en ligne, un troisième en support dans le paisible village de Bully-Grenay, et le quatrième en réserve à Sains-en-Gohelle, plus connu sous le nom de la fosse 10. Les relèves se faisaient en plein jour, tous les six jours. Nous passions six jours aux tranchées, six jours à la fosse 10, six jours aux tranchées, six jours à Bully-Grenay.

Nos tranchées, construites par les Français, portaient les noms Alger, Maroc, Méquinez, mais les Anglais les avaient débaptisées Alger, Morocco, Bovril, etc.



Carte de la région des Flandres, de l'Artois et de la Somme, où s'est illustré le 22e bataillon canadien-français, en particulier à Kimmel, à Saint-Eloi, au Mont Sorel, à Régina Trench, à Courceleffe, à Neuville Saint-Voast et à Vimy, à la Côte 70, à Lens, à Passchendaele, à Neuville-Vitasse, à Amiens et sur la Somme, à Chilly, à Chérisy et Fontaine les Croisilles, à Cambrai, et à Valenciennes et Mons, dernières étapes.

Dans ces pays miniers les mœurs étaient d'une grande liberté. Il y eut d'étranges romans; non pas des romans comme ceux que nous lisons, qui commencent toujours par des coups de revolver et finissent inévitablement par des mariages, mais des romans tout naturels, très simples, émouvants et qui furent funestes pour quelques-uns.

Les Canadiens-français eurent une grande renommée. Les femmes se les disputèrent; nos cousins britanniques invoquèrent toutes les foudres bibliques contre eux. Malheureusement, il y eut des excès et des scènes regrettables.

Cependant, en examinant le cas de nos soldats, un sentiment d'indulgence effaçait bien des folies. Les soldats Français et Anglais recevaient des lettres encourageantes, chaudes d'amour et parfumées de tendresse, tous les jours. Tous les quatre mois ils avaient une permission de 10 jours. Ces 10 jours passés près de leur mère, de leur femme, de leurs enfants, de leur fiancée, étaient un réconfort précieux. Qu'avaient les nôtres?

Une permission de 10 jours par année, soit à Paris, soit à Londres, à leur choix. Qui les recevait? Des associations protestantes, comme le Y.M.C.A., la Salvation Army, le Maple Leaf Club, la Church Army, qui possédaient des hôtels très bien organisés, des salles vastes et spacieuses, salles de lecture, d'amusement, guides pour la ville. Mais ces associations étaient anglaises. On n'y parlait que l'anglais; on chantait en anglais; on jouait en anglais. Les conférenciers étaient des pasteurs anglais, luthériens, anglicans, presbytériens, anabaptistes, etc. Qu'eût été faire un de nos soldats dans ces associations? Son caractère, son sentiment, sa race, sa religion même lui interdisaient l'entrée; et même s'il eut osé braver le destin, avec quel haussement d'épaules et de pitié ce "French Canadian" était servi!

Alors, il prenait la ville, ses hôtels, ses alcools. Les lettres du Canada arrivaient avec des retards incompréhensibles. Des lettres pieuses et touchantes, des lettres d'amour naïf et sincère, des lettres simples et douces.

Une oeuvre louable, l'oeuvre des marraines-de guerre, nous offrit son précieux concours. En février 1916, plus de 400 marraines de guerre, Françaises en grande partie, écrivirent à nos soldats, leur envoyèrent des douceurs, des revues, des livres choisis ; un mois à peine s'était écoulé que plus des deux tiers des marraines avaient cessé d'écrire. . .

Pendant les permissions, les marraines invitèrent leur filleul.

A Calonne, nous restâmes deux mois sans entendre l'artillerie allemande. Les mortiers de tranchées et les mitrailleuses jouaient un des meilleurs rôles. Nos pertes furent insignifiantes jusqu'en janvier. Un seul officier, le lieutenant Hudon, y perdit la vie.

Le 21ième bataillon fit un raid célèbre qui lui valut plus de 100 prisonniers.

Les Allemands devenus méfiants nous criblèrent journellement. Leur artillerie arriva. Les duels recommencèrent. Mais des nouvelles étranges circulaient, nouvelles curieuses, pleines de promesses ; nous devions attaquer une des plus solides positions du front, la fameuse crête de Vimy.

En mars, nous quittâmes Calonne pour Neuville Saint-Waast. Neuville Saint-Waast ! Le nom était seul resté. Pas un pan de mur seulement. La dévastation y était si complète qu'elle nous fit croire à quelque cyclone passager ravageant tout sur son passage.

Neuville Saint-Waast avait été, en mai 1914, le témoin des plus sanglants combats. On y voyait la trace des luttes homériques, qui s'étaient succédé par les ébauches pourries qui jonchaient le sol. Des crânes noircis, des os rouillés, des filaments de larves, des loques rouges, soufflées, à côté des vagues objets d'équipements.

Lamentable abandon d'os humains ! L'horreur de ces lieux immortalisés et que les navrants oublis ont rejoints, nous fit saigner le cœur.

Avec les pluies, les tranchées devenaient insupportables. Le front s'agitait. Un mouvement inaccoutumé régnait sur les routes. Des files ininterrompues de camions chargés d'obus défilaient continuellement.

Le 28 mars, le bombardement systématique commença. Les

canons britanniques tirèrent sans arrêt pendant douze jours et douze nuits, défonçant les abris ennemis, détruisant ses fortifications. Les dépôts de munitions atteints soulevaient des détonations stridentes, ébranlaient les tranchées et jetaient des lueurs tragiques illuminantes dans un rayon de vingt milles. La guerre sous terre commençait aussi par des phases diverses. Les sapeurs travaillaient en dessous des lignes ennemies dans les endroits qui paraissaient inaccessibles. Chaque nuit, une sape chargée éclatait dans des proportions grandioses. Des tonnes de terre s'élevaient comme si elles étaient soulevées par l'éruption d'un gigantesque volcan. Malgré le temps pluvieux et les rafales d'un vent aigu qui durèrent plusieurs jours, les avions sortaient, en nombre incalculable. Après la guerre sur terre et sous terre, les duels de l'air nous jetèrent parfois dans des transes émouvantes. Les péripéties des drames aériens attirent toujours les regards des soldats. Les Anglais semblaient avoir la supériorité en nombre. Quant à la supériorité du combat et de la vitesse, malgré l'audace de leurs aviateurs, elle était douteuse encore à cette époque.

L'escadrille peint en rouge du fameux aviateur Allemand, le baron von Richtoffen, se montra audacieuse, hardie et redoutable.

Le 8 avril, jour de Pâques, le bombardement redoubla de six heures du matin à cinq heures du soir. La violence était si forte que les souterrains en tremblaient. Des rotins se détachaient des abris parmi l'éboulement des blocs humides tombant en boules massives.

Le lundi de Pâques, 9 avril, dès trois heures du matin les hommes se placèrent dans la tranchée. Une bourrasque de neige et un vent violent jetèrent la stupeur parmi nos soldats. Ils sont las, très las, depuis six jours qu'ils végètent dans cette boue liquifiée. Quelques-uns sont assis sur les banquettes humides, la toile cirée sur le dos, grelottants; ils ont la sensation frissonnante du froid mortel. Orientés ailleurs, ils pensent, baissant la tête, résignés: "Sera-ce pour aujourd'hui?" La neige fondue qui tombe pique dans des tourbillons qu'ils s'efforcent d'éviter.

D'autres vont et viennent dans le plus grand désordre de l'insouciance. Dans cette alvéole de glèbe leurs pieds enfoncent, ils rient, ils s'interpellent :

—Ça doit être sec là-haut sur la crête.

—Pourvu que ça ne soit pas assez sec pour nous y faire sécher...

Des clameurs s'entendent de la baie voisine. Sur le talus des ombres circulent pour éviter les ornières et le chaotique méli-mélo de la tranchée. Deux ombres se penchent sur le sol gluant; le bord glisse dans un éboulement vaseux qui renvoie le giclement d'eau violacée.

—Le rhum!...

Tous les cœurs ont battu. Les plus fatigués se cramponnent au rebord du talus; les geignements se sont tus; les figures émaciées deviennent tendues.

Le rhum, quoique dosé, est toujours le bienvenu. Ce matin-là la ration est doublée. L'officier passe à chacun un verre double mais les plus dégourdis se glissent en rampant sur le talus et vont un peu plus loin, s'emmitoufflent, font semblant de dormir. L'officier les réveille : "Allons ! vous n'en voulez pas ?" Et nos gars, s'étirant comme s'ils venaient de se réveiller, bâillent : "Ah ! le rhum ! c'est juste le temps !"

Voici cinq heures du matin. Les préparatifs se font en silence; les derniers ordres circulent. Le rhum a réveillé et enflammé nos soldats. Il fait noir dans cet abîme de ténèbres, mais dans les coupures déchirées, collés contre l'étayement des sacs, les hommes se reconnaissent à la lueur des cigarettes et des pipes visible qu'à l'intérieur.

L'aube se levait à peine sur cet océan de boue quand un feu infernal roula dans un cycle incendiaire. Près de trois mille obus s'abattaient sur les lignes ennemies à chaque minute. Le fracas, dans ses résonances métalliques, submergeait le sol qu'il ouvrait en trous béants. Des langues de feu livides, couleur de sang, de chair et de plomb, illuminaient tragiquement les couches de pierres blanches arrachées du sol brûlé. Les feux de la mort, en vigueur furibonde, se noyaient dans l'épaisseur des

brumes. Et les rafales d'acier, les rafales de neige, l'ouragan terrestre, l'ouragan céleste, toute la folie du genre humain, toute la colère des cieux, tous les gémissements de cette terre paisible et nourricière qui doit passer à l'immortalité, tous les hurlements d'un vent impétueux aux cris sifflants comme des battements d'ailes d'archanges révoltés et précipités des cieux, toutes les lueurs sinistres éclairant ce champ de morts et de douleurs et toutes les nuées sombres qui voilent l'empyrée passent devant les yeux effarés de nos soldats prostrés, songeurs, figés dans une sombre inconscience.

Pleins de santé et de force, le sang aux joues, la bouche serrée, ils sont groupés là, presque fous de craintes, sublimes de silence. Ah ! ce silence !

—En avant ! crie un chef.

Et un torrent d'hommes se rue, escalade, culbute. La fièvre gagne les plus peureux. L'enthousiasme déborde, électrise les moins convaincus. Une tempête de voix hurle dans les tempêtes de feu et de neige :

—Vive le Canada !

L'assaut commença. Les premières vagues bondirent comme des tigres jusqu'à la première ligne allemande. L'intensité avait été si violente que nos soldats virent des soldats allemands étendus sans vie et sans blessure, morts de peur. D'autres, puis d'autres encore, méconnaissables, le tronc arraché, les faces noircies ou brûlées, les jambes déchirées se confondaient aux psalmodies des blessés qui exhibaient leur corps mutilé.

Les soldats ne voient rien. Aveuglés, ils continuaient leur procession funèbre dans ce labyrinthe où, à chaque pas, ils heurtaient une forme écrasée qui avait été enfantée par une mère.

La première ligne, terriblement fortifiée, ne formait plus qu'un vaste rayon d'entenoirs blancs, noirs et sanglants. Dans les souterrains défoncés, ils entendaient des voix désespérés qui hurlaient d'épouvante ; privées d'air par les entrées défoncées, ces voix se faisaient sourdes dans l'angoissante attente d'une délivrance miraculeuse ou d'une mort implacable.

Les premières tranchées étaient dépassées quand le grand jour parut. Derrière nos soldats, des files rapetissées, serrées, en colonnes déployées, formant des réseaux de huit à dix vagues d'assaut, distancées de plusieurs centaines de verges, apparurent dans les lacs miroitants.

Déjà les premières vagues atteignaient la route Arras-Lens, en haut sur le plateau. Sur la gauche, le château de la Folie, les ruines du château plutôt, était enlevé. Ce château de la Folie avait été ainsi baptisé en raison du luxe et des richesses inouïs qu'il contenait. Il était rasé complètement.

A une heure de l'après-midi, nos objectifs sont atteints.

Les hommes s'arrêtèrent épuisés. Les uns cherchaient un trou pour se reposer, les autres suivaient les nouvelles vagues engagées. Les uns et les autres étaient inondés, traversés, transis.

Les Allemands, renforcés subitement, contre-attaquaient avec violence. Accrochés aux pentes des dernières crêtes, ils se défendaient avec rage.

La lutte devint féroce et sanglante les jours suivants. Tandis que les bataillons anglais s'emparaient des lignes ferrées Arras-Douai, Arras-Lens et Neuville-Vitasse, à tour de rôle, se succédant par vagues et par bataillons, les Canadiens des deux langues, dans une étroite fraternité d'armes, enlevaient Thélus et Farbus, le bois de Thélus. Sur les seize milles de front d'attaque, l'avance atteignait, le deuxième jour, cinq milles de profondeur.

Le 12 avril, l'ennemi était chassé des pentes nord de la crête de Vimy et du bois des Forbes. L'avance était retardée par le mauvais temps. Enlisés dans les marécages et sur les plateaux labourés, nos artilleurs ne pouvaient plus avancer leurs canons. Les chevaux s'enfonçaient, tiraient par bonds précipités, redoublant leurs infructueux efforts. On vit quarante soldats aux roues et aux arrières des culasses d'une pièce d'artillerie attelée de quatre chevaux vigoureux, être dans l'impossibilité d'avancer.

Le 14 avril, la jolie et industrielle cité de Liévin tombait entre nos mains en même temps que les pentes situées à l'est de Vimy. Le village

de Vimy, Petit-Vimy, le moulin Bouquet furent évacués par l'ennemi qui, talonné par les Canadiens, s'enfuyait en désordre.

14,000 prisonniers et 130 canons étaient le prix de cette victoire qui a coûté, en plus des milliers de vies humaines, 5 millions d'obus à l'armée britannique.

Mais notre avance de plusieurs milles et la perte de la fameuse et désormais historique crête de Vimy inquiétaient terriblement Hindenburg. Cette puissante forteresse que les Allemands surnommaient "l'imprenable" dominait les plaines de Lens, de Douai et de Cambrai. La perte était d'autant plus regrettable pour les Boches que nos observateurs pouvaient dès lors exercer leur contrôle sur une longueur incommensurable.

Attaques et contre-attaques échouèrent pitoyablement, sans empêcher toutefois nos pertes qui furent sensibles.

Le major Archambault, blessé pendant l'attaque, obtint le D.S.O. ; le brave major Routier décrocha la croix militaire ; neuf décorations furent remises aux soldats ; et, dans une étroite collaboration, le gouvernement français, ne pouvant décorer tous les braves de Vimy, remit au colonel Tremblay la rosette d'officier de la Légion d'Honneur et aux majors Dubuc, Vanier et LaFlèche, la croix de chevalier.



Après six semaines d'effort passées sur les crêtes et les environs de Vimy, du 9 avril, jour de l'attaque, jusqu'au 28 mai, fin des contre-attaques, le 22<sup>ème</sup> partit pour Petit Servins, village en arrière des lignes Lens-Arras.

Nous passâmes le mois de juin en repos,—si on peut appeler repos ces exercices fatigants que nous répétions depuis trois ans. Dès sept heures du matin jusqu'à midi et de une heure et demie jusqu'à quatre heures du soir, les indéfinissables, multiples et variés commandements résonnaient dans le silence des champs.

Des événements imprévus nous rappelèrent dans le secteur Angres. Au-dessus de Liévin, les Anglais venaient de se faire hacher. Nous partimes.

A Liévin, les Anglais nous apportèrent de terribles nouvelles.

D'après leurs dires "les Allemands étaient dix fois en nombre... chaque nuit s'engageaient des combats à la baïonnette... c'était à en frémir d'épouvante... Les pertes britanniques étaient immenses... Aucune ligne de feu... On se battait dans la tranchée de communication..."

Nous rentrâmes aux tranchées le 5 juillet dans la nuit.

Effectivement, les positions étaient défectueuses. La ligne de feu n'existait plus, par conséquent aucune liaison n'était possible. Les majors Chassé et Routhier furent chargés de rétablir la ligne et de se rallier par une communication et de prendre contact en liaison avec les bataillons de droite et de gauche. Les deux compagnies A et C arrivèrent à la fin de la tranchée de communication qui se terminait à cent verges des maisons des faubourgs de Lens.

Pendant un voyage que je fis dans le sud-ouest de la France, étant en permission légale, je fus invité chez une personne qui logeait deux officiers américains de la fameuse escadrille Lafayette. Ces deux Américains me dirent à table: "Les Anglais ont fait toutes les folies pour perdre la guerre, nous ne comprenons pas pourquoi ils n'ont pas encore réussi!..."

Ces paroles me rappelèrent la situation britannique à Liévin. Devant nous, à cent verges, une dizaine de maisons, inhabitées par la population civile, mais nids de francs-tireurs boches, étaient presque intactes. Dans ces maisons, vrais observatoires clandestins, les briques se déplaçaient mystérieusement. Du premier étage, même de l'entresol, les Allemands pouvaient nous compter, nous voir dormir, causer ou fumer, surveiller nos postes, les réparer. Chaque tête imprudente qui se montrait était une tête traversée par une balle.

Cinquante à soixante obus eussent suffi, en deux minutes, à mettre un terme à tant d'audace. Les Anglais ne le firent pas ; ils ne le savaient pas, bien que ces maisons fussent sur une ligne de feu toujours occupée par des troupes. Il était préférable pour eux de bombarder Lens où la population civile souffrait tant et dont les victimes furent nombreuses.

En arrivant relever les Anglais, ces derniers devaient nous donner les renseignements principaux et nous transmettre les consignes qu'ils avaient reçues. Dans un poste d'écoute, sur seize soldats, il n'en restait que trois, le sergent compris. Nos hommes désignés pour la première garde se rapportèrent au sergent anglais.

—Mettez vos baïonnettes au fixe, leur dit-il.

—Comment ! s'écria un de nos soldats, les baïonnettes au fixe par un temps clair !... êtes-vous fou ? Je ne suis pas étonné si vous vous faites zigouiller comme des "habillés de soie".

Ils partirent. Le sentier qui conduisait au poste d'écoute était assez battu que l'oeil le moins exercé ne s'y serait pas trompé. Les soldats s'installèrent. C'était un entonnoir qui servait de poste. Ils étaient trois.

—Je ne reste pas ici, moi, dit le premier. On ne voit rien primo.

—Secundo, reprit le deuxième, c'est répéré. Ce n'est pas un poste d'écoute. Nous sommes en face des maisons, il n'y a aucun obstacle pour nous dissimuler ; de plus, nous sommes en avant de nos mitrailleuses et si les Allemands font une sortie nous serons balayés comme du linge sale par les nôtres.

—Ça, fit le troisième, un poste d'écoute!... Mais où est le fil qui communique avec la tranchée ?

—Les Anglais n'en usent pas de ces fils communicants, répondit le premier.

—Alors ! comment font-ils s'il y a une alerte, s'il y a un blessé ? comment font-ils pour signaler les patrouilles, pour demander du renfort, pour... ?

Le troisième lui coupa la parole.

—Restez tous les deux sur le poste, fit-il ; moi je vais chercher le sergent-major et nous chercherons un autre poste.

Un quart d'heure plus tard, installés tous les trois dans un nouveau poste camouflé, nos trois soldats virent leur ancien poste assailli par vingt mortiers de tranchées.

Dans ce triste secteur tout était à refaire. Les soldats morts étaient étendus dans le fond de la tranchée, décomposés déjà. Des maisons, les feux de salve partaient de chaque trou. On demanda l'artillerie. Le silence fut vite rétabli. Les Canadiens montrèrent une activité qui désarma les Boches. En quatre jours, la ligne fut reconstruite, la liaison rétablie, le front fortifié. Un soldat qui avait travaillé huit heures sans souffler dit à un officier qui le félicitait :

—Pour une piastre et dix cents par jour c'est quelque chose d'avoir encore l'honneur d'être un "bouche-trou" de l'armée britannique.

Et nos pertes. Dans une section de seize hommes, les Anglais étaient sortis trois ; dans une compagnie de cent-vingt-cinq hommes nous n'avions qu'un tué et deux blessés.



LE MAJOR A.-V. ROY,  
Tué à Kemmel (Belgique), le 6 octobre 1915.

## CHAPITRE VI

### LA BATAILLE DE LENS — AOUT 1917.

Toute la résistance que nous opposait l'ennemi tenait à son unité de commandement et à son unité d'action. L'état-major britannique, malgré la supériorité de son artillerie, le nombre de ses divisions, son effort considérable ; l'armée française, malgré le mordant de ses admirables soldats ; l'armée italienne, malgré ses positions invincibles ; toutes les armées, roumaines, russes, serbes, monténégrines, toutes subirent ces chocs différents et connurent les détresses de l'invasion.

Nos offensives nous coûtaient terriblement plus cher que celles de l'ennemi, à part son offensive de Verdun. Combien de vies a coûtées à la France son offensive d'Artois et Picardie, en mai 1915 ? Plus de 100,000 morts, rien que sur le plateau de Notre-Dame de Lorette. Et l'offensive de Champagne en septembre 1915 ?

Et nos offensives, à nous ? en Belgique, sur la Somme, en Artois, combien de milliers et de milliers de cadavres y avons-nous laissés ? Et cela sans pouvoir rompre une seule fois le front boche qui, ayons le courage de le reconnaître, rompit tous les fronts.

L'unité de commandement et l'unité d'action fut, dans cette guerre, le premier facteur de la Victoire. La fierté anglaise et l'amour-propre italien s'y opposaient énergiquement.

Si, en 1917, nous n'eussions eu, comme en 1918, qu'un chef, des milliers de vies auraient été épargnées et nos victoires auraient été des victoires complètes.

En examinant de près l'attaque de Lens, on y trouve des erreurs et des fautes compromettantes. Cette attaque, qui a été comme objectif

principal la côte 70 et l'encerclement de la ville, fut conduite sottement, sans stratégie, car, au moment même où nous tenions les canons ennemis, où l'ennemi en retraite ne nous offrait qu'un simulacre de résistance, on nous fit arrêter à la portée des canons, on nous dit : "Voilà votre objectif !"

Nous les tenions, nous les avions, et l'on nous empêcha de tenir et d'avoir ;—et l'on favorisa l'ennemi qui, s'apercevant de la faute, braqua tous les canons contre nous et nous fit cruellement souffrir.

Pour une avance de 1500 verges, tout le corps canadien subit pendant quinze jours un entraînement spécial.

Dans une vaste plaine, le plan de l'attaque avait été dessiné au moyen de rubans blancs, rouges et jaunes. Ces rubans représentaient les tranchées occupées par l'ennemi, ses maisons bétonnées, les routes, la voie ferrée. Chaque peloton, chaque compagnie, chaque bataillon, chaque brigade avaient leur place, leur distance; et quand arriva le jour de l'attaque, après quinze jours d'entraînement, on nous l'avait tellement expliqué que nous ne nous le rappelions plus, que nous ne nous reconnaissons plus, et que toute la 5<sup>ème</sup> Brigade était ensemble, pêle-mêle, cherchant les positions qu'elle devait occuper.

On se demande aujourd'hui, en comparant les discutables stratégies britanniques ou françaises, quelle influence pouvait exercer la meilleure sur l'importance d'une attaque, ses résultats, ses pertes et son expansion ? Et surtout on se demande, s'il faut un entraînement spécial de quinze jours à un corps d'armée pour obtenir un résultat de 1500 verges de profondeur, en quelle année nos petits-fils eussent-ils franchi le Rhin ?

Le 22<sup>ème</sup> Bataillon se trouvait à Marqueffles, une mine isolée et incendiée de la Compagnie des mines de Béthune. Ce n'était ni un village ni un hameau: une simple rangée de maisons de mineurs occupées par trois compagnies, et une ferme qui abritait la quatrième et nos sections de détail. Les officiers étaient logés sous les tentes.

Dès la fin de juillet, nous étions installés; ce fut, je crois, le meilleur de nos repos. L'après-midi, nous étions libres. Isolés dans un charmant paysage et favorisés par une belle température d'été, nous ne demandions pas autre chose.

La ferme Marqueffles gardait la trace des horreurs de la guerre d'une façon frappante, mais le gai panorama qui s'étendait jusqu'à ses murs martyrs adoucissait sa triste monotonie.

Une splendide forêt qui semblait prendre racine dans un oasis de verdure s'étendait majestueusement sur les flancs d'une haute colline reliée à une série d'autres collines touffues et resplendissantes d'or, de pourpre et de bleu. L'air pur, qui se dégageait de l'averse de lumière blonde, nous apportait l'odorat des foin coupés, et le matin dans ses fraîcheurs nous enivrait de ses effluves et de ses chants d'oiseaux. Les pâturages unis, ou en pentes très douces, arrosés par des ruisseaux aux eaux limpides, se confondaient dans un curieux barême aux terres dorées, frissonnantes sous l'ondulement des épis déjà mûrs.

Un peu plus loin, dans la direction du front, les traces martyres des grands combats de 1915 semblaient revivre et s'effacer à la fois. Leur terrifiante beauté dans leur sublime déchéance s'unissait en poèmes invisibles et touchants que la muette poésie guerrière conservait jalousement, avec la voix des morts recueillie dans les printemps tragiques.

Nous étions heureux, trop heureux, loin de la guerre, loin de la mort, tout à la vie.

Nos soldats avaient des connaissances dans les environs. La fameuse fosse 10 n'était qu'à un mille et demi; Bully-Grenay, dont nous apercevions les maisons, n'était guère plus loin; tout près de nos cantonnements, Bouvigny et Boyeffles, deux petits villages, nous attiraient.

Comme la gaieté et l'esprit ne faisaient jamais défaut à nos soldats, on éprouvait un plaisir à les voir s'esquiver en "douce", comme ils disaient. Bien que la fosse 10 et le village de Bully-Grenay fussent interdits au 22ième; bien que le colonel Tremblay eût dit en pleine parade

qu'il n'aimait pas la fosse 10, que s'il en pinçait un à la fosse 10, il en paierait le prix, la fosse 10 était un aimant irrésistible ; et nos soldats se risquaient, se moquaient, bravaient tout pour la fosse 10. Oh ! cette fosse 10 ! . . .

Ce fut ainsi, entre le devoir, la rêverie, les gâités, les tendresses et l'indiscipline, qu'arriva le 14 août.

Le colonel Tremblay rassembla tout le bataillon ce même jour.

D'une voix brève il nous donna ses instructions et nous souhaita bonne chance.

Les préparatifs se firent rapidement.

Nos soldats étaient gais. Ils discutaient entre eux les derniers communiqués. Habités même au patois du pays et déjà familiers avec l'argot parisien, ils s'interpellaient dans une toute autre langue que la langue chantée par Racine ou Corneille.

Le matin même, un de nos enfants les plus terribles ne s'était-il pas présenté devant le docteur avec ces phrases :

—Y aurait-il moyen, avant l'attaque, de faire réparer une des "chaises" de ma "salle à manger ?"

Une chaise pour lui c'était une dent et sa "salle à manger" c'était tout simplement sa bouche.

D'autres parlaient d'attaque.

—Tu vas voir s'il ne pleut pas ! . . . disait l'un . . . A chaque attaque, c'est réglé comme un papier du père Ladébauche. Le Bon Dieu devient boche . . .

—Ça non ! répliquait vivement un autre d'un accent fort britannique. Le Bon Dieu n'aime pas les Boches.

—Par qui le sais-tu ? demandait le premier.

—Je le sais . . . je le sais . . . de personne . . . Mais chaque fois que je lui demande quelque chose . . . en anglais . . . il me l'accorde pas ; il faut toujours lui parler . . . en français pour être exaucé . . .

Vers les sept heures du soir, comme nous étions tous rassemblés,

prêts à partir, un formidable orage, suivi de pluies torrentielles, s'abattit dans la région. Bon gré, mal gré, nous dûmes partir. Nous étions littéralement trempés. Un certain malaise se dessina et une pointe de mauvaise humeur se gagna comme un souffle contagieux. En passant dans le village de Bully-Grenay, la pluie cessa. Nous restâmes une bonne heure près de la gare. Les compagnies, distancées chacune de trois cents verges, s'engagèrent sur la voie ferrée de Lens. Alors, difficilement, à cause d'une nuit profonde et d'un noir d'enfer, nous avançâmes à tâtons, et pour comble de malheur, les Allemands nous envoyaient des obus à gaz.

Nous fûmes donc obligés de mettre nos cagoules de protection, ce qui rendit nos hommes de plus en plus grognards. En heurtant les rails brisés, les madriers fendus ou les boulons pointus, ils se promettaient une terrible revanche pour le lendemain.

A trois heures du matin, nous arrivâmes dans les tranchées de la cité Saint-Pierre. Une cohue tumultueuse était arrêtée. Toutes les troupes d'assaut passaient en colonne, clapotant dans la boue. La 6ième brigade n'avancait plus, étant bloquée par les eaux.

Dans la tranchée de communication, nous avions de l'eau jusqu'aux genoux. Le retard devenait compromettant, et les boches tiraient toujours des obus lacrymogènes.

Les attaques précédentes nous avaient enseigné de cruelles leçons, comme par exemple celle-ci : au moment où notre barrage s'ouvrait devant les vagues d'assaut, les Allemands ouvraient immédiatement un contre-barrage sur notre première ligne qui semait la terreur et la mort dans nos rangs. Pour obvier à cette tactique déconcertante, nos chefs risquèrent un coup d'audace. Il y avait 600 verges entre notre première ligne et la première ligne allemande. Ces 600 verges formaient ce que les Anglais et nous appelions le "No man's land." Des patrouilles désignées d'avance et nos sections de Scouts partirent en avant, et placèrent en plein "No man's land" un ruban blanc que nous devions gagner une heure avant l'attaque. Placés ainsi à 300 verges en avant de notre ligne,

nous étions à l'abri ; toutefois, en songeant à la possibilité d'être recon- nus par une patrouille ennemie, il est encore très difficile aujourd'hui de retenir un frisson d'épouvante. L'ennemi, par ses puissants et rapides moyens d'action, n'aurait eu qu'à lancer un S.O.S., ou cri de détresse, deux fusées qui nous eurent signalés, nous étions irrévocablement perdus.

Heureusement, tout se passa bien. Les soldats glissèrent comme des ombres fuyantes ; silencieusement, ils se placèrent à côté du ruban, à plat ventre ou derrière des obstacles, et attendirent dans le plus grand calme.

Le 15, à quatre heures et vingt-cinq, une voix grondante d'un canon à longue portée donna le signal. Aussitôt le ciel devint un brasier immense. Toute notre artillerie s'en mêlait, formant un triple barrage. Des obus spéciaux prenaient feu dans les airs et retombaient en gerbes étincelantes ou grésillantes comme de l'huile qui prend feu. Les spirales dorées, éparpillées en couleur de l'arc-en-ciel, dans un dédale curieux et à la fois saisissant, zigzaguaient en longues files échevelées semblables à des comètes, ou à des monstres ailés des mystères apocalyptiques.

Les bataillons s'avancèrent derrière le barrage. Presque tous les soldats avaient allumé leur pipe ou une cigarette. Le mélange était unique : 22ième, 24ième, 25ième et 26ième bataillons étaient ensemble, et cependant ils ne devaient pas l'être. L'objectif du 22ième était fixé un peu en avant de la route Lens-La Bassée, celui du 26ième à la fosse 14 de la cité Saint-Auguste ; il y avait des 22 rendus à la fosse 14 et des 26 dans nos lignes.

Les Allemands n'opposèrent pas une grande résistance ; d'ailleurs, ils étaient presque tous tués par notre triple barrage. Les rares privilégiés qui avaient passé à travers cet orage se rendaient facilement. Nous en aperçûmes un tout nu, caché au fond d'une cave. Il se rendit dans cette tenue, et déshabilla un mort pour se revêtir de son uniforme. Comme nous lui demandions pourquoi il était dans cette nudité, il nous avoua "qu'il venait du front oriental pour mauvaise conduite ; qu'en arrivant à



LE CAPITAINE L.-A. BEAUBIEN,  
Tué à Saint-Eloi (Belgique), le 18 mai 1916.

Lens les sous-officiers l'avaient pris en grippe ; que, ce même jour, vers deux heures du matin un felwebel voulait l'envoyer en patrouille après avoir travaillé six heures dans les tranchées et qu'il avait refusé. Comme son lieutenant rédigeait les rapports, il avait ordonné, en attendant le jour, de le déshabiller à nu, de l'attacher et de préparer le fouet." Notre soudaine attaque lui avait épargné cette humiliation.

Les Allemands avaient déjà attelé les chevaux à leurs batteries quand ils s'aperçurent que nous avions un objectif limité. Aussitôt, par une volte-face rapide, et des signaux qui rayonnèrent dans l'aube grise, toute leur artillerie fut mise en action. De Méricourt et d'Achiet le Petit, les canons nous prenaient en enfilade sur notre droite, de la Bassée, en enfilade sur notre gauche, et de Lens ils nous écrasaient de front.

Trois contre-attaques eurent lieu simultanément sans aucune modification de terrain. Nous avions des centaines de mitrailleuses en arrière et ces mitrailleuses faisaient un redoutable barrage.

Pendant que la deuxième division résistait désespérément aux contre-attaques, la première division qui venait d'enlever la côte 70, s'accrochait aux pentes et soutenait un terrible combat.

Cette brillante attaque qui aurait dû être une brillante victoire canadienne fut fertile et émouvante. Les hommes étaient superbes d'entrain et beaux d'héroïsme. On a rappelé des faits curieux, des anecdotes piquantes et des actions d'éclats qui tiennent du prodige. Le soldat Roussin, seul, descendit dans une cave ; surpris par cinq Allemands masqués dans l'obscurité, il se dégage, réussit à saisir sa baïonnette, les tue tous les cinq et se fait blesser en sortant. Le soldat Régent, égaré dans une tranchée, aperçoit un poste de mitrailleurs allemands, tombe dessus à l'improviste, les réduit, les envoie ad patres et regagne nos lignes la mitrailleuse sur son dos. Le soldat Tougas, de la section des Scouts, un des plus grands coeurs du 22ième, tombe en pleine gloire après avoir accompli une mission des plus périlleuses. Les sergents-majors Tanguay et Brusselmans, en tête de leur compagnie, se font le premier, tuer, le second horriblement

massacrer; les sergents Laflamme et Poirier, le premier sept jours et sept nuits sur les postes avec ses mitrailleuses, soutenu par le second avec un peloton composé d'une poignée de braves, tiennent l'ennemi en échec. De jeunes et nouveaux officiers se distinguèrent noblement. Le lieutenant de Varennes, tué en tête de son peloton; le lieutenant Guay s'empare de deux Allemands et d'une mitrailleuse, après en avoir tué quatre; il n'en parle même pas; le major Chassé, les capitaines Morgan et Côté se couvrent de gloire. Et combien d'autres encore ont donné leurs preuves de courage, d'audace et d'abnégation! La liste serait trop longue à énumérer. Mais ces faits d'armes, méconnus ou oubliés, resteront toujours chez les témoins et les auteurs des faits réels et vivants, évocateurs et glorifiants.

Les forçats myrmidons de la vieille Germanie virent avec effroi que les hommes qui appartenaient à la "méprisable petite armée" ne frottaient pas le talon de leurs chaussures pour les montrer à l'ennemi.

Quant au colonel Tremblay, le héros de toutes les prédilections, il est inutile de refaire son panégyrique: il était là, dans l'orage, toujours calme, élevant le flambeau pur de l'Héroïsme dont la chaleur grisait l'âme de nos soldats de visions réconfortantes et symboliques.

Sous l'impression néfaste d'une nouvelle avance, et recevant l'ordre de prendre coûte que coûte la Côte 70, les cités Ste Auguste et Ste Emélie, les Allemands, par les ingénieux procédés de la "Kultur", nous criblèrent de liquides, de gaz délétères, lacrymogènes, intoxicants, poisons violents, féroces et douloureux. Criant avec germanique: l'arrivée de la garde prussienne en trains spéciaux.

Ces troupes d'élite se ruèrent sauvagement à l'assaut, on poussa l'hypocrite cri des Hohenzollern: "Gott mit uns". Gorgées de raffinements, abreuvées d'impudiques lâchetés, baignées dans le sang des crimes révoltants, ces troupes s'élancèrent, protégées par un barrage inouï. Le 25ième bataillon, à Lens, voua une amitié éternelle au 22ième. Attaqué, cerné, luttant un contre vingt, séparé du monde, le glorieux bataillon de la Nouvelle-Ecosse épuisait ses dernières munitions parmi le feu, l'acier

et le gaz. Désespérés, mais en proie aux plus violentes décisions, refusant de parlementer et de se rendre, les valeureux soldats du 25ième se battaient à coups de crosse, à coups de couteau, à coups de hache, quand la nouvelle arriva dans les lignes occupées par le 22ième qu'ils étaient perdus, anéantis s'ils ne recevaient pas du secours immédiatement.

Dans le 22ième, les hommes affluent à cette nouvelle. Effort pour effort, mort pour mort, il faut secourir le 25ième; traverser l'immonde pluie des crimes, porter des munitions. Les plus anciens parlent de l'Yser, ressuscitent Courcelette, glorifient Vimy, les regards s'illuminent, les voix s'élèvent:

—Pour le Canada!... et nos frères Canadiens-Anglais!... Et ils passent, et ils arrivent! Quelques-uns ont tombé en route, humbles victimes de leur courage. Ce sont des jeunes pour la plupart. Etendus dans un trou de terre bleue calcinée de gaz et sillée de rayures blanches, ils dorment dans leur sang;—et, sans la pâleur moite du visage, on croirait qu'ils sommeillent sur leur drapeau.

Sept jours, sept nuits, ils tiennent, ils résistent, ils désarment l'implacable et sanguinaire garde de l'Aigle noir. Le fléau de la destruction passe en ouragan, renverse, brûle, saccage et ensevelit nos morts.

Ce duel va durer un mois. Un mois, les Canadiens du Nouveau-Brunswick et de l'Ontario, de la Nouvelle-Ecosse et de l'Alberta, de la Colombie-Anglaise et de Québec, un mois durant, dans les crises furibondes, dans les assauts combinés, dans les sacrifices sanglants, les proies hideuses, blêmes de terreur, incapables de briser ce socle de jeunesse entendant la répétition solennelle d'un serment sacré:

—“Ce que les Canadiens ont, ils le gardent!”

Et dans cette atmosphère saturée de phosphorescence louche, peu à peu, le silence se rétablira. Vaincu, le boche cachera son dépit par d'autres diversions sur les âmes faibles. La Russie déjà lui sourit. Cent divisions nouvelles vont venir de l'Orient à l'Occident.

Mais des bords du St Laurent aux sommets des Montagnes rocheuses, des voix ont traversé l'océan et leur souffle, si faible soit-il, a été entendu: "Le pays a les yeux sur vous et vous admire."

## CHAPITRE VII

### PASSCHENDAELE. — NOVEMBRE 1917.

Après l'attaque de Lens, le 22ième bataillon fut dirigé à Camblineul, petit village de l'arrondissement de St Pol, situé à trois kilomètres de la gare régulatrice d'Aubigny.

Notre deuxième anniversaire du front coïncidant avec l'anniversaire de Courcelette, un congé fut accordé et chacun eut sa part de joie.

De nouvelles rumeurs circulaient. Nous devions encore attaquer. Mais où? Personne ne le savait. Les soldats ne demandaient pas mieux, à condition qu'on leur accordât le privilège que les autres puissances accordaient aux troupes d'assaut, c'est-à-dire plus de tranchées. Troupes d'assaut ou troupes de choc, cela convenait bien à leur tempérament belliqueux. Depuis deux ans qu'ils vagabondaient de l'Yser à la Somme et de la Somme en Artois, de secteur en secteur, les tranchées ne leur souriaient plus. La tranchée avait beaucoup d'honneur, mais peu de mérite; l'attaque nouait bien des pérépéties, par contre elle assurait la gloire, l'immortalité et la prospérité. La gloire et vaincre, deux auréoles! Vaincre, oui, car plusieurs des soldats, et en maintes circonstances, jurèrent qu'ils ne mettraient jamais plus les pieds au Canada s'ils étaient vaincus.

Ils devenaient de plus en plus mordants, satiriques, indomptables. Les exemples sont frappants et en font foi dans toutes les contrées où les Canadiens ont passé et où ils ont laissé une belle réputation.

A Camblain-Labbé, petit village caché dans un vallon, derrière les ruines de l'ancien monastère de St Eloi, un soir, vers les dix heures, quelques soldats, en rupture de discipline, frappèrent à la porte d'une auberge dans laquelle deux soldats français venaient de pénétrer.

—Je ne puis absolument pas vous permettre de rentrer... vous savez... les Anglais... passé neuf heures..., déclara sérieusement la maîtresse de céans, sans achever sa phrase.

—Pardon, madame, dit un soldat, nous ne sommes pas Anglais: nous sommes Canadiens.

—Canadiens ou Anglais, vous êtes en kaki, reprit la dame.

—En kaki, soit ! mais avec une âme française aussi bleue que le drap horizon de vos poilus, ajouta l'irascible soldat. Ce mot d'esprit charma la dame qui était très spirituelle.

—Entrez, âme bleue, dit-elle en souriant.

Dans l'intérieur du café, il y avait plusieurs civils qui discutaient avec les deux soldats français. Les nôtres se blottirent dans un coin, demandèrent à souper, du vin, et écoutèrent.

Le cas devenait épineux. Le soldat français, qui venait de se lever, traita les civils de "chauvins". Emporté, il déclara qu'il en avait assez de cette guerre... qu'une paix, n'importe laquelle, et à n'importe quelles conditions, s'imposait au nom de l'humanité.

Un de nos soldats se leva dignement.

—Monsieur, dit-il, s'adressant au poilu, je n'ai pas l'honneur de porter votre uniforme, mais j'aime assez la France pour vous interdire d'insulter ses morts.

Un grand silence suivit ces phrases. Quel exemple ! Naturellement, toute la France n'en était pas à ces opinions. L'admirable élan des poilus, les fières victoires françaises et l'héroïsme de cette grande nation le démentent.

Si nos soldats possédaient ce beau moral qui leur valut de belles et secrètes admirations, ils possédaient aussi tous les défauts qui font un soldat gai, bruyant, batailleur et pillard.

Les tenanciers de restaurants, d'hôtels et d'estaminets préféraient généralement les Canadiens turbulents aux Anglais placides. Mais dans les auberges tranquilles, tenues par des femmes et des jeunes filles, les Anglais étaient préférés.

Un soir, une jeune dame, dans une minute d'effervescence, s'écria :

— Oh ! ces Canadiens, ils sont insupportables !... Un seul d'entre eux me donne plus de misère que vingt Anglais...

— Tiens !... c'est encore drôle... les Boches nous en disent autant, répliqua un soldat.

— Je vais me convertir rien que pour vos beaux yeux... ajouta un deuxième.

Quand notre repos fut fini et que nous eûmes rejoint notre ancien secteur de Vimy, jamais le bataillon ne s'éleva plus haut en hardiesse, en audace et en témérité.

La grande question de l'attaque devint la conversation générale. Les plans étaient élaborés. On savait déjà que nous devions attaquer entre Vimy et Arras, quand l'offensive des Flandres arrêta tout.

Le haut commandement britannique demanda la collaboration canadienne.

Le 25 octobre, nous fûmes relevés par les Anglais. Nous quittâmes Vimy à pied. En deux jours, nous gagnâmes un petit village des environs de St Pol. Comme nous allions changer d'armée, le général Horne, commandant la première armée anglaise, vint nous faire ses adieux et passa en revue toute la division.

Nous parlâmes le 30 octobre de Thinks, près de St Pol et, en chemin de fer, nous gagnâmes Borre, un faubourg d'Hazebrouck. Une semaine passa, triste et paisible, sous le ciel brumeux des Flandres. On pratiquait l'attaque dans les champs visqueux, inondés et submergés. Les heures étaient longues, mortellement longues. Les ordres se contredisaient. La pluie qui nous harassait nous rendait mauvais, égoïstes, tracassiers.

Nous gagnâmes Ypres, la martyre des Flandres, puis Poitidje, village rasé, tout près de la fameuse côte 60 et du célèbre bois du Sanctuaire, de triste mémoire.

Le 22ième ne prit pas part à l'attaque directement : les ordres venus

en dernier lieu nous obligèrent à en exploiter le bénéfice. L'opération était encore plus délicate, car elle consistait à tenir la ligne de feu, sans abri, sans tranchée, sans défense, et devant un ennemi qui n'abandonnait le terrain que pas à pas, sous la pression d'un déluge d'obus. Accroché aux dernières hauteurs des sommets des Flandres, l'ennemi, se voyant repoussé dans les marais, se défendait avec la plus rare des énergies. Il ne lui restait qu'un salut : Paschendaële. Les Canadiens le lui enlevèrent.

Alors tout ce que l'on peut imaginer : féroçités, rages, gaz, huile bouillante, liquide enflammé, les Boches le mirent en usage.

Comme ailleurs, Paschendaële resta entre les mains des Canadiens, jusqu'au jour où les Anglais le perdirent.

Nous partîmes le 7 novembre, à cinq heures du soir, le lendemain de la prise de Paschendaële et de Mooselmarkt.

A environ un mille au nord de Potidje, le terrain n'était plus solide. Une double ligne de trottoirs de tranchée, en bois, était posée simplement sur le sol contournant les trous d'obus débordés d'eau. Pendant six milles, nous suivîmes ces trottoirs fatigants, repérés par les 77, 105, 150 et 210 allemands.

Ce terrain conquis jour par jour, bombardement par bombardement, était dans un état sans pareil, paralysé et hors de vie. C'était un effacement fantasique de toute trace de végétation. On n'apercevait que des postes en béton armé, solidement assis sur cette boue liquifiée, à peine mutilés par notre artillerie, et des tanks embourbés dont on ne distinguait que le dos de leur énorme carapace.

Plus nous avançons dans ces gouffres étranglés, plus nous sentions une muette terreur nous envahir. Les fatigues et les tristes appréhensions nous gagnent, nous enveloppent d'un manteau de fange d'une odeur nauséabonde. Des cadavres flottent dans l'immersion de l'océan d'épouvante. Sont-ils Anglais, Australiens, Canadiens, Allemands? On ne le saura jamais. Ce sont des masses informes emmaillottées de boue, gonflées de cottes plâtreuses. Ils sont morts, roulés dans le croisement des déver-

se  
en

un  
lib.  
me

piè  
gal  
not  
sa  
sar

Noi  
c'e

me  
ver  
veli  
pon  
disj  
à la  
vre  
niè

Nou  
dan  
dér  
toir

était  
 abri,  
 it le  
 aux  
 us-  
 lui  
  
 uile  
  
 ns,  
  
 ain  
  
 de.  
 le-  
 six  
 15,  
  
 le-  
 un  
 ue  
 à  
 10  
  
 18  
 18  
 1-  
 1-  
 e  
 s  
 -

sements fétides,—pauvres chairs piétinées, décomposées, livides plus encore qu'horribles.

Sur ces trottoirs, des files ininterrompues passent, repassent, les unes silencieuses, les autres agitées. On se place de côté pour laisser libre la voie étroite au passage des blessés. Ils sont nombreux. Le hurlement, le geignement, la douleur sèment la panique.

Nous continuons. L'orage éclate des deux côtés adverses. Les pièces crachent des langues de feu qui nous aveuglent. Nous frissonnons, galvanisés d'épouvante. Les hommes halètent. L'hésitation et la crainte nous dominent. Un 210 a frappé en plein sur le trottoir, soulevant dans sa force prestigieuse des mortiers de boue, des flaques d'eau et dispersant quarante verges de trottoirs. Nous restons consternés.

—Avancez ! avancez ! le barrage se rétrécit, crie une voie affolée. Nous ne pouvons plus avancer. Les trottoirs ont sauté. Si nous avançons, c'est la mort horrible de l'enlèvement.

Déjà nous entendons les cris de détresse. Le 210 a fait des victimes. Quelques-unes horriblement broyées flottent les yeux grands ouverts. Le sang se mélange au cours visqueux sur lequel nagent des cervelles et des bras déchirés. Les blessés appellent au secours. Ils se cramponnent à l'appui tragique de la boue, ils se débattent, ils s'enfoncent et disparaissent. Un d'eux, la jambe emportée, s'accroche désespérément à la selle d'un mulet noyé. L'odeur du cadavre soulève le coeur, et le pauvre martyr ne sait plus, ne voit plus. . . Sa main gauche arrache la crinière gluante de la bête dont le corps disparaît dans l'eau.

Nous sommes à bout de paroles, à bout de volonté.

Un homme se décide. Il a donné son fusil à un camarade.

Lentement, avec de multiples précautions, il cherche un passage. Nous le suivons des yeux, nous le dévorons du regard. Il avance en sondant, avec un long bâton, les trous d'eau, la tourbe, le liquide. Le sol se dérober sous lui, il glisse, se relève, sans rien brusquer. Quelques trottoirs sont happés au passage : ils nous les jettent.

Des soldats qui reviennent de la ligne s'impatientent de l'autre côté. Plusieurs sondent le sol qu'ils marquent avec des fusils et des débris de trottoir. Ils sont couverts de boue. Ce sont des Canadiens.

—C'est encore pire là-haut, nous jette tristement l'un d'eux.

A peine la ligne est-elle rétablie qu'un 105 éclate parmi une section qu'il anéantit : huit morts et un blessé d'un seul coup. Des soldats s'enfuient en avant. Nouvelle décharge qui les arrête, les fige sur place. Deux blessés s'entraînent dans le courant, se maintiennent empoignés, illuminés par les sillons de mille flammes, étouffés par les décharges, par les tronçons de terre qui les immobilisent et nous laissent dans la navrante impossibilité de les secourir.

Nous courons sur ces trottoirs, sourds aux plaintes, aux appels, aux supplications. Les oreilles nous bourdonnent ; devant nous, il pleut des nêtes. La sueur nous lave le visage. Les plus résolus fléchissent. Effarés, ridés, meurtris, nous cherchons un terrain, soit à droite, soit à gauche, un terrain moins gluant, un terrain que l'on s'imagine avec dix-huit pouces de boue seulement. Et l'impitoyable terrain ne se présente pas, et l'impitoyable artillerie boche nous répère, nous écrase, nous rend fous.

A bout de force, nous arrivons sur les hauteurs d'Abraham Heights. Le terrain nivelé est d'un aspect d'horreur. Sur la nuit qui tombe, un vent froid se lève et nous apporte l'odeur des charniers, l'odeur des pourritures. Nous ne voyons plus, nous ne sentons plus à notre tour. Le terrain élevé est presque sec ; nous tombons, nous n'en pouvons plus. . . Quelques-uns, la tête sur un cadavre glacé, s'étendent, le coeur battant à rompre ; d'autres où ils sont tombés, où ils ont tombé avec leur croix, murmurent d'une indicible voix de souffrance :

—Zillebecke, Courcelette, Vimy, Lens étaient des villégiatures auprès d'ici.

—Et dire que nous sommes à peine à moitié de notre calvaire et que nous n'avons pas de Cyrénéen pour nous aider.

Puis un silence passe sur ce troupeau d'hommes tassés, échauffés et qu'un vent glacial refroidit.



LE LIEUTENANT T.-J. BROSSÉAU,

Promu capitaine, blessé gravement au Mont-Sorel, le 16 juin 1916, mort le même jour à Ypres (Belgique).

—En route, les boys ! . . . crie un officier.

Nous nous levons, paralysés, suppliciés.

La lugubre procession recommence.

Des fantômes passent près de nous, enduits de boue ; des blessés nous demandent le poste de secours ; des perdus, des fuyards, des traînards nous assomment de questions équivoques.

Nous traversons une ancienne route. C'est la fin des trottoirs : nous sommes à un mille de Paschendaëlle.

—Le gaz ! Le gaz ! crie une voix stridente.

Les hommes s'arrêtent dans une tumultueuse clameur :

—Nous sommes perdus ! . . . Pas un ne sortira . . . C'est fini . . . fi . . . ni . . . Le désarroi est indescriptible. On s'arrête : nous sommes entre la vie et la mort, sur un précipice géant sur lequel le pont des dernières angoisses vacille d'un tremblement continu.

—Sachons au moins mourir en Canadiens, hurle une voix . . . Mourir pour mourir, il faut mourir debout . . . Une vibration nous croise, nous détend. Nous nous sentons réconfortés par ces mâles et énergiques paroles. C'est le coup de fouet donné à une bête étriquée qui tire un fardeau trop lourd. Nous avançons encore, toujours, lentement, parcourant cent verges toutes les dix minutes.

Le major Routhier et le lieutenant Coulain, les deux seuls officiers survivants de ma compagnie, s'engagent les premiers dans la terrible zone criblée d'entonnoirs.

À trois heures du matin, nous sommes au carrefour de l'entrée de Paschendaëlle. Il n'y a plus de village : des amas de pierres et de poutres, tout le restant du dernier rempart de la redoutable forteresse. Mais nous sommes sur les hauteurs. La boue s'éloigne ; de molles ruines éparpillées nous donnent l'impression d'un deuil tragique. Nous ne sentons même pas les cailloux pointus accrochés à la boue de nos chaussures. Non ! nous savons qu'il n'y a plus de boue, que le canon s'est tu, qu'un silence règne dans ces ruines encombrantes et mystérieuses : le silence

des grandes préparations, le silence de la mort qui passe dans le battement de l'aile des hiboux et l'odeur, l'odeur infecte qui nous chavire l'âme.



La relève terminée, les hommes s'étaient comptés. Dans mon peloton, sur trente-six hommes, nous restions neuf, sans aucun mitrailleur, sans une mitrailleuse.

Sur le plateau élevé, oubliant les fatigues et les horreurs vécues durant les huit heures précédentes, nous creusâmes une tranchée étroite, de cinq pieds de profondeur, de vingt pieds de longueur et se terminant par un abri de fortune dans une excavation de terrain sur lequel des troncs déchiquetés camoulaient notre retraite éphémère.

Comme nous achevions nos travaux, et que l'un d'entre nous préparait les vivres froids que nous avions apportés, un avion boche parut dans l'aube d'un gris sale. Collés contre le parapet, nous suivions ses évolutions, quand, brusquement, il descendit presque au ras du sol et nous effraya avec sa mitrailleuse.

Cet oiseau matinal ne nous présagea rien de bon : nous étions répérés.

Cinq autres suivirent, puis sept, puis quatre, si bas que, outre la croix noire dessinée en dessous des ailes, nous apercevions les aviateurs penchés avec leurs jumelles, ou leurs appareils photographiques.

Un de nos soldats cria :

—Téléphonez donc aux aviateurs anglais que les "Fritz" prennent déjà la "fraîche".

—Le téléphone est contrôlé par la censure dans cette paroisse, lui répondit un autre.

Une vingtaine d'avions britanniques descendirent des nuées. Le duel aérien devint passionnant. Nous oubliâmes fatigues, tranchées, déjeuner. Les émouvantes péripéties du combat nous attirèrent magnétiquement hors de nos trous.

Les avions tournaient dans un large cercle, descendaient, remontaient, en spirales, en loopings, en renversements sur l'aile, cherchant une position de combat. Les adversaires semblaient se tâter ; les moteurs ronflaient dans le tourbillon volant qui ressemblait à un essaim d'énormes guêpes en révolte. Fantastiques, par des vrilles de virtuose et d'une présence d'esprit extraordinaire, ils s'évitaient par des ripostes foudroyantes. A un moment, un avion allié—britannique ou français—glissa entre quatre ennemis : deux biplans à double fuselage, un Fokker et un Albatros. En moins de vingt secondes, un biplan et l'Albatros descendirent en flammes. D'une courbe savante, le terrible aviateur reglissa en renversant l'aile et rejoignit les autres qui continuaient à tirer de la mitraille, mais à distance, car les Allemands semblaient les attirer dans leurs lignes.

Cette bataille aérienne, dont nous suivions, palpitants, d'un intérêt croissant, les résultats, nous fit oublier notre situation. Un bombardement rapide nous ramena à la réalité.

Ce nouveau déluge nous surprit et nous épouvanta. C'était un tir de destruction et de démoralisation, préface de la contre-attaque. Commencé à six heures trois quarts du matin, il ne cessa que vers les sept heures du soir. Un tir continu, régulier, dont les plus petits obus étaient du calibre 210.

En examinant notre position, nous ne pûmes dissimuler qu'elle était dans la phase la plus critique qu'ait connue le 22ième. Un soldat compta mille trois cent neuf obus tombés dans un rayon de trois cents verges et fut tué par le mille trois cent dixième. Calculons ensemble. Dans ma compagnie, il restait huit hommes dans le peloton 10 ; nous ne restions plus que sept dans mon peloton. Les deux pelotons réunis formaient le chiffre de 15 malheureux suppliciés, éreintés, nerveux et terriblement ébranlés. Nous n'avions pas une mitrailleuse : les mitrailleuses étaient détruites. Les autres compagnies étaient également éprouvées, alors, qu'eussions-nous fait si, selon leur habitude, les Allemands étaient venus en colonnes serrées ?

Tragique ou terrible, la réponse est cruelle, mais les nécessités d'un présent trouvent parfois un palliatif décisif qui transfigurent les événements en les ployant par des clameurs folles, par des moyens innés qui changent l'homme en démon.

L'intensité de l'érosion nous obligea à chercher un refuge, car, dans les nuées opaques, aux formes imprécises, des éclats de gigantesques shrapnels tombaient en grêle mortelle. Un brouillard, brouillard délétère aux contours émoussés et puant le gaz, dit gaz à moutarde, effaçait les oeuvres profanes aux yeux des appétits germaniques. Nous ne vîmes plus rien que les proches actions corrosives et la destruction exercée contre nous. Les survivants juraient et parlaient d'écorcher vif le premier boche qui leur tomberait sous la main.

Etrange destinée des hommes et incompréhensibilité du coeur humain ! Où les grandes vertus se cachent-elles parfois ?

Et qui dira que les nobles traditions transmises de générations en générations ne conservent pas un germe d'hérédité ?

Des vieux héritages chevaleresques légués depuis le Moyen-Age à notre race, chez des âmes simples, j'ai subi tout le charme et goûté délicieusement toute la saveur durant une heure inoubliable.

Je ne me souviens plus à quel propos un de nos soldats s'était éclipsé en arrière de nos emplacements désignés. Mais je sais que, quelques minutes plus tard, il arriva à nous, effaré, les yeux presque sortis de l'orbite.

—Je ne suis pas surpris qu'ils nous bombardent, dit-il haletant, il y a trois boches dans un trou d'obus, en arrière, et, de ce côté, pas un obus n'a encore éclaté.

Nous prîmes une rapide décision. Trois d'entre nous, deux avec leur fusil chargé et baïonnette au canon et le troisième, armé de grenades dont, une à la main, toute prête, s'élançèrent hors du trou en rampant et tombèrent à l'improviste dans un entonnoir où, effectivement, deux Allemands étaient assis. Ces derniers frémirent d'épouvante.

Nous fûmes encore plus épouvantés en voyant ces malheureux, sanglants, sérieusement mutilés et sans pansement. Tous deux étaient jeunes, ridés et boursoufflés de douleur. L'un avait la jambe gauche brisée, une jambe en loques effilées, dont l'hémorragie avait été arrêtée par un lacet de souliers.

De la plaie noire et profonde, des taches gangreneuses très visibles offraient une odeur repoussante. L'autre avait les entrailles ouvertes qu'il tenait d'une main pour les empêcher de tomber. Stoïques, ils ne se plaignaient pas. Leurs yeux malades et entourés d'un profond cercle violacé nous disaient très bien leurs souffrances. Mes deux camarades qui, un instant auparavant, parlaient d'écorcher le premier Boche qui leur tomberait sous la main, se disputèrent pour les soigner, se privèrent de leur eau si précieuse, de leurs articles de pansement, de leurs vivres et risquèrent trois fois leur vie pour les transporter dans un semblant d'abri. Les blessures furent lavées, imbibées d'iode, enfermées dans de chauds et propres linges, et les deux malheureux furent sauvés.

Restait le troisième ? Le bombardement rapproché subitement nous interdit provisoirement de le chercher. . . Mais quand nous l'eûmes trouvé, il était atrocement broyé.

Le plus noble exemple fut donné après la relève quand, de la place où nous étions, il fut question d'organiser une équipe spéciale pour aller, à travers les boues traîtresses, chercher nos blessés restés dans le village. Pas une plainte ne s'éleva, pas un murmure ne se fit entendre ; ces hommes harassés retournèrent au-delà de la vie disputer à la mort ceux qui avaient été leurs compagnons de misère.

Un incident comique termina cette terrible campagne d'hiver et de boue.

L'emplacement que nous occupions en réserve était sur un plateau élevé. En raison de l'inondation, il n'y avait plus de tranchées. Sous la pluie battante, nos hommes travaillaient à se faire des abris provisoires. Nous étions en pleine vue des observateurs ennemis. Nos soldats, trem-

pés d'eau dégoulinante et crottés jusqu'aux cheveux, avaient ramassé de vieux casques boches, casques d'acier rabattus sur les oreilles, et plus pratiques que les nôtres en temps de pluie.

L'ennemi, en observant ce va et vient, ces travaux en plein jour, ne douta pas un seul instant que nous étions des compatriotes prisonniers des Anglais, car il bombardait nos réserves voisines qui, pourtant, ne se montraient pas.

Dans la soirée, il nous envoya jeter des proclamations par un aéroplane rapide et dont l'entête seulement était en anglais avec ces mots : "Prisoner of War", "ayez du courage, la victoire est à nous. L'Italie n'en peut plus, la Russie agonise, la France n'a plus d'hommes et l'Angleterre est affamée." C'était bien du Boche, inconscience ou utopie !



Pauvre petit village perdu dans un paisible coin familial avec la grande nature. Il neige et il fait froid. De long en large, des ombres passent, dans la cour des fermes, sur la terre glacée. Ce sont nos soldats qui battent la semelle pour se réchauffer. Tous sont d'une propreté irréprochable. Dans la nuit noire, les boutons des tuniques brillent, les boucles des ceinturons jettent des étincelles. Bien rasés, les mains propres, ils vont et viennent, se frôlent, s'interpellent et chuchotent.

—Rassemblement !

Une lanterne portée par un sous-officier projette une lueur claire sur tous ces visages contents. Un sergent-major parcourt rapidement les rangs, compte, s'arrête, gronde :

—"Votre baïonnette, vous ?" "Où est un tel ?" "Toujours absent". "Vite ! placez-vous ! . . . nous sommes en retard."

Mais voici les officiers en grande tenue, lieutenants, capitaines, majors, et colonel en tête.

Un commandement bref retentit dans la nuit. Tout le bataillon défile en silence. Des femmes, des jeunes filles, des vieillards et des en-

fants trottinent dans la rue recouverte de neige. Les cloches sonnent,— ô bien tristes cloches de France qui laissent percevoir dans la sublimité de leur son les tristes lambeaux des plaintes guerrières.

Attristés, nos soldats écoutent la grande voix et pénètrent dans l'intérieur d'une modeste église.

Sont-ce nos soldats ces formes agenouillées, muettes, recueillies ? Sont-ce les mêmes hommes que j'ai vus hier, terribles, hardis et tapageurs ? Est-ce ça, une partie de ces troupes de l'ouragan ?

Il faut cependant que je conclue par oui, car, au même moment que je réfléchis, mille voix entonnent :

Minuit, chrétiens . . .

Oui, ce sont eux. Loin de leur pays, ils ont conservé la foi de leurs aïeux et les pieuses traditions chrétiennes de leur province. L'émotion est intense. Des pleurs secouent les pauvres vieilles en deuil qui, elles aussi, ont appris à prier à leurs enfants que la mort a épousés.

Que de souvenirs lointains ces chants d'amour et de paix n'évoquent-ils pas ? . . . Où vont leurs pensées pendant l'éloquent plaidoyer du curé qui leur parle de l'Homme-Dieu, du foyer, du sacrifice, de la Patrie ?

Hélas ! Ils pensent avec douleur, avec résignation, sans regret. La vision des cloches lointaines et des joyeux carillons, les doux réveillons, les tièdes sourires, les baisers ineffables, la vie, l'amour, la joie d'ici-bas, tout a rejoint le néant du passé.

Ils pensent qu'ils sont là dans une froide église, se reposant l'esprit à la voix indulgente d'un vieillard ému qui leur fait entrevoir d'autres délices éternelles dans une éternité de bonheur. Ils pensent que, tout à l'heure, plus pauvres que le Jésus qui vient de naître, ils iront, le ventre creux, dans quelque étable ouverte à tous les vents, chercher l'oubli sur une paille sordide, remuante de vermine et un peu de fumier comme oreiller. Ils pensent : "Paix aux hommes de bonne volonté." Et, cette

nuit, peut-être, ils pensent qu'ils peuvent être appelés là-bas où gronde la voix des canons. Là-bas où des hommes nés pour s'entendre se déchirent entre eux ; là-bas où les aciers, qui devaient ennoblir l'humanité, déshonorent la religion, arrachent le cœur des mères, transforment l'homme en cendre et la terre en sang.

Ils pensent à "Demain".

Et comme ils ont bon cœur, ils comprennent qu'ils ne sont pas les plus malheureux parmi les alliés.

Ils songent aux bas de laine et aux multiples cadeaux que leurs parents et les grands âmes dévouées ont envoyés. Ce "Demain" ce sera un jour de joie. Les bas, les tricots, les serviettes, les mouchoirs, les bonnets, les savons, les pipes, le tabac, les cigarettes et les douceurs variées leur apporteront un parfum de la terre natale. Ils remercieront mentalement ces généreux comités, ces gardiennes vigilantes qui les suivent de cœur et de pensée à travers l'incommensurable distance.

A ce "Demain", pendant le banquet, pendant que tous ces grands enfants exposeront devant eux les piles charitables, ils pensent à leur chef qui viendra leur souhaiter "joyeux Noël", qui viendra leur donner l'espérance et leur apporter la joie. A l'épanchement insouciant de la jeunesse, un pli grave succédera. Le chef leur rappellera les services rendus, la fierté qu'il éprouve de les commander. Il évoquera les jours sublimes des triomphes, des grands élans où les Canadiens-français se sont montrés plus grands que leurs pères. Et il terminera par un coup de foudre qui fera bondir leur cœur dans leurs poitrines : "—Je vous ai demandé beaucoup ; vous ne m'avez jamais rien refusé ; mais pour l'honneur de notre race, "Demain", je vous en demanderai encore plus."

Et quand la nuit sera venue, et quant, transis par le froid qui les flagellera, les bougies blâfardes s'éteindront, ils penseront :

"Qu'est-ce ce "Demain", je vous en demanderai encore plus ?" . . .

## CHAPITRE VIII

### LES JOURS TRAGIQUES. — MARS-MAI 1918.

Depuis longtemps nous attendions une offensive allemande ; elle était même annoncée à grands cris par les pangermanistes. La défection russe, le traité de Brest-Litvosk, le retrait des troupes allemandes sur le front oriental et les symptômes inquiétants des Bolchevistes, alliés, ou tout au moins amis des empires centraux, ne nous laissaient aucun doute sur les intentions du fameux Hindenburg et du trop célèbre Ludendorf.

Les services de l'arrière, l'état-major et les pionniers multipliaient les défenses. Des réseaux de fils barbelés s'étendaient jusqu'à 10 milles et plus en arrière des premières lignes.

Nous attendions les événements sans inquiétude.

Le grand coup tant attendu éclata le 21 mars,—jour du printemps. Véritablement, la surprise fut grande.

Le 22ième bataillon se trouvait en repos dans la petite ville de Auchel.

Les premiers messages annoncèrent qu'une puissante offensive allemande s'était déclanchée sur un front de près de 70 milles, de Saint-Quentin à la rivière La Sensée ; que partout, les 3ème et 5ème armées britanniques résistaient, malgré la forte pression ennemie ; que la 2ème division canadienne devait se tenir prête à toute éventualité dans un délai d'une heure.

Le message laconique ne présageait rien de bon.

Le 21, au soir, l'alerte fut donnée dans tous les bataillons de la 2ième division ; le 22, toute la journée, même ordre, même effervescence, même stabilisation ; le 23, graves nouvelles.

La 5ième armée britannique (général Gough) battait en retraite, entraînant le recul de la 3ième armée (général Byng).

Canadiens-anglais et Canadiens-français montrèrent un profond mécontentement.

—Qu'est-ce qu'ils valent leurs 2 millions de soldats, disaient les Canadiens-anglais, entraînés à frotter leurs boutons trois fois par jour, à se raser tous les matins, à se nettoyer les dents à chaque repas. Est-ce avec ce business qu'on va gagner la guerre ? Les Canadiens-français répondaient :

Ils prétendent avoir sauvé la France avec leur morgue insolente, et ce sont tous les Dominions qui la sauvent. Avez-vous vu une attaque sans les Canadiens ou les Australiens, sans les Néo-Zélandais ou les Sud-Africains ?

—Oui, à Cambrai, le 19 novembre dernier.

—Et qu'ont-ils fait ?

—Ils sont revenus à leurs places primitives, après s'être essuyé les yeux... Quelle armée !...

—Et que font-ils dans cette offensive ?

—Leurs actes mêmes vous le prouvent, disaient les Canadiens-Anglais. Ils se sauvent sans tirer un coup de fusil. Les Allemands ne peuvent pas les suivre. En deux jours, ils se sont laissé prendre 600 canons, 30,000 prisonniers et un matériel considérable. La 5ième armée ne bat plus en retraite, elle se sauve en déroute. Si les Français n'arrivent pas à temps....

—Les Français ont trois fois plus d'étendue de front en France que les Anglais. S'il leur faut déranger à chaque instant leurs troupes pour secourir les Anglais en détresse, il leur serait plus économique de prendre tout le front. D'abord, les Anglais ne voudront pas obéir aux officiers français. Il y aura contradiction, comme il y en a toujours eu. Les grands discours des hommes d'Etat parlant de l'Entente et "exposant les bienfaits ne sont pas compris des masses populaires."



LE LIEUTENANT T. R. LEFEBVRE,  
Promu Capitaine, tué à Courcellette (France), le 15 septembre 1916.

—Passe encore pour les abus. Mais s'ils donnaient une fois une preuve, rien qu'une preuve de leur science militaire, de leur stratégie, de leur force, une victoire éclatante, avec de bons résultats, nous et les populations françaises pourrions croire à leurs fables. Lisez le bilan de la guerre : Ypres : Français, Belges, Canadiens ; Somme : Français, Australiens, Canadiens, Sud-Africains ; Vimy : Canadiens ; Lens : Canadiens ; Paschendaële : Canadiens, Australiens. Il y a, il est vrai, que les Anglais ont été partout dans ces victoires, mais combien étaient-ils ? Où sont leurs 7 millions de soldats ?

Dans cette mémorable journée du 23, les réunions canadiennes se montrèrent révoltées ouvertement contre la tactique anglaise. Les officiers ne cachaient pas leur dépit. Le mécontentement devint de la rage quand les camions automobiles vinrent chercher toute la 2<sup>ième</sup> Division.

—Un commandement unique, un chef capable. . . entendait-on.

—Aller se faire casser la g. . . pour des gens qui ne veulent pas se battre. . . pour un pays qui fait des grèves monstres et dont les gains passent avant la patrie. . .

—Nous ne sommes pas 7 millions de soldats, nous ; nous sommes à peine 7 millions d'âmes au Canada ; notre nom est fait ; nous nous battons. Et s'il faut se battre encore, nous prouverons aux Anglais ce que peut une armée qui veut.

Les autos roulent dans la poussière des routes, car la température est sèche. Nous traversons de riants paysages vallonneux et de vilains villages encombrés d'automobiles, de caissons, de canons, de voitures, de transports. Sur les routes entrecroisées grouillent de vieilles femmes, des vieillards, des enfants en loques sordides. Ils nous regardent passer, la terreur dans les yeux, inquiets.

La nouvelle fatale est parvenue dans toutes les maisons : le front est rompu ; les Anglais sont en déroute.

Plusieurs sont des évacués ; leur maison et leurs champs sont dévastés ; ils ont fui une fois. Vont-ils être obligés de fuir encore plus loin...

Vers l'inconnu? Ici, ils n'ont que leurs loques et une cambuse; ils vivent tranquillement. Ce ne sont pas eux qui profitent de la guerre, qui s'enrichissent. Non. Le soldat a toujours une bonne tasse de café bien chaud quand le hasard le conduit chez ces malheureux qui ont adopté cette devise :

“Donnez par la porte, Dieu vous le rendra par la fenêtre.”

Mais voilà que notre camion stoppe au carrefour d'un village.

L'arrêt entraîne l'arrêt des voitures suivantes.

Un gosse, pieds nus et nu-tête, les mains dans les poches d'un affreux pantalon déchiré, s'avance vers nous. Les soldats lui jettent des sous, du pain, du fromage et du bully beef.

Le gosse, étonné, ramasse tout, ouvre sa chemise. Le poids de deux pains, le fromage et le “singe” vont se ranger entre la peau bronzée et la chemise crasseuse. Il nous arrache un sourire de pitié avec cette bosse subite qui le fait ressembler à un bouffon. Les sous, il les tient dans sa main, ses poches étant percées.

—Canadiens ? interroge-t-il.

—Oui, mon petit gars, répond un camarade.

—Ça se voit tout de suite. C'est pas les jam pots (anglais) ni les pork beans (Portugais) qui en feraient autant. Y sont rien que bons pour jouer du foot-ball. . . . la preuve c'est qu'ils détalent fort en ce moment...

Le camion repart. L'interminable file de voitures laisse derrière elle un nuage gris.

À 6 heures du soir, nous prenons nos cantonnements à Ecoivres, au pied du mont Saint-Eloi.

Une fièvre latente nous envahit tous. Les mauvaises nouvelles affluent. Péronne, Bapaume sont tombés. On se regarde, on commente. Demain, c'est Amiens. Puis, qu'est-ce qu'on fait ici, puisqu'il faut y aller.

Nous vivons dans une alerte continuelle. Cinq fois, hier, rassemblement, 5 fois : "On part." Et nous ne partons toujours pas. Enfin ! enfin ! le 26, départ. Le colonel Tremblay nous l'annonce. C'est une grande marche de nuit. Demain matin, nous devons être en contact avec les boches. On nous lit un ordre qui se termine ainsi : "Soyez à la hauteur de cette nouvelle tâche... Souvenez-vous de vos succès. Pour l'honneur du Canada, sachez encore vaincre. Le terrain qui vous sera confié, gardez-le ! Coûte que coûte, il faut tenir, tenir, tenir !"

Vers dix heures du soir, les Canadiens quittaient Ecoivres. Toute la nuit, et bien après l'aube, les colonnes se détachaient dans le blanc-gris des routes françaises.

Sur cette étendue confuse, c'est un va et vient de chevaux, de fourgons, de canons, d'officiers galopants, de cyclistes, d'automobiles, d'hommes suivis de convois.

Les hommes, sac au dos, chargés de vivres et de cartouches, juraient à chacun des nombreux arrêts forcés.

—A droite ! passez sur la droite !

—Halte ! Tel bataillon n'avance plus.

—Laissez passer cette batterie... .

Les hommes s'arrêtaient, épongeaient leurs sueurs, donnaient un mouvement machinal pour ramener le sac sur le dos ; quelques-uns, plus fatigués, se débarrassaient de sac et équipement qu'ils jetaient à terre avec un "Ouf !" de soulagement ; puis la voix d'un officier : "Allons, en route !" jetait le désarroi parmi ces harassés.

—Quand tout ça finira-t-il donc ? dit une voix à bout de souffle.

—A la prochaine guerre je poserai mes conditions, râle un autre.

—Les officiers, ils s'en sacrent ! eux, ils sont à cheval... .

—Pourquoi que tu n'es pas resté chez toi, s'écrie un soldat énérvé, au lieu de venir ici décourager toute la section. On n'entend que toi tout le temps. Plaintes, bavassements, toujours quelque chose à critiquer.

—Ferme ta c... de g... toué, j'te parle pas.

La voix mâle d'un sergent fait cesser cette discussion qui prend des proportions inquiétantes.

Mais voici que nous gravissons une côte. Des canons anglais sont placés, prêts à tirer : c'est la réserve d'artillerie. Nous arrivons au sommet, et une plaine, recouverte de jeunes blés, apparaît dans un gracieux décor féérique. La route est droite, longue, toute blanche.

Des réfugiés s'en reviennent de là-bas . . . Des vieux tout courbés, tout blancs, résignés tristement ; des jeunes filles vêtues en noir, sans chapeau, un paquet de hardes à la main ; des enfants, quelques-uns bien propres, jouent et courent, insoucians de la criante infortune. Triste cortège ! Une jolie jeune fille, en grand deuil, conduit un cheval attelé à un grossier tombereau. On aperçoit du foin et des bottes de paille tassées, dans le fond et une femme âgée étendue qui pleure. C'est tout ce qui reste de leur fortune.

Nous continuons. Il est 8 heures du matin.

Au lointain, nous apercevons un village ; les ballons observateurs sont déjà derrière nous ; la canonnade—et elle fait rage—se perd en échos saccadés.

—Si je peux mettre mon sac à terre une fois, ils ne sont pas prêts de me le faire reprendre, sacre un gars.

—C'est comme leurs kilomètres, ils sont en élastique dans ce pays-ci ; suffit de tirer dessus pour qu'ils rallongent. Si ce n'est pas honteux de faire marcher les hommes dans de telles conditions. Depuis hier au soir ; mais quand est-ce qu'on arrive ? . . . ronchonne un autre.

—Le cheval de l'adjudant s'est esclaffé tout à l'heure, comment voulez-vous que les hommes ne tombent pas.

—Et mes poux qui ont chaud et qui font le trapèze dans le dos . . .

—Prenez courage ! nous arrivons. Une petite chanson, ça entraîne..

Les discussions s'éteignent ; les plaintes et les murmures cessent.

Tout ce monde fatigué chante, chante :

Auprès de ma blonde qu'il fait bon  
Fait bon.  
Auprès de ma blonde . . .

Le refrain gagne deux sections, le peloton, la compagnie.

Nous arrivons vers neuf heures à Bienvillers-au-Bois.

C'est la fin de l'étape.

Les ordres arrivent. Les Anglais reculent toujours ; les Français vont à leurs secours. Tout va mal sur le front.

Quant à nous, c'est le repos, mais il est défendu de dormir sans l'équipement près de soi ; être prêts en cinq minutes.

Après quatre alertes, nouvel ordre de départ dans une direction inconnue, sous la pluie battante. Il est neuf heures du soir. A quatre heures du matin, nous arrivons à Ficheux au sud d'Arras.

Nous voici dans les régions dévastées. L'offensive y bat son plein. Les obus arrivent jusqu'à nous ; déjà deux blessés.

Toute la division se place dans des trous visqueux ou dans les tranchées inondées.

Le 22ième entra en ligne ce 28 mars. Les Impériaux—la garde royale, ne l'oubliez pas !—étaient plus nombreux que nous. Ils venaient de reculer sur huit milles de profondeur.

La relève fut pénible. Dès que les Anglais nous aperçurent, ils se retirèrent, sans nous expliquer les postes, emplacements, quantité de munitions de réserve, positions avantageuses de l'ennemi, observatoires et postes d'écoute.

La ligne de feu passait et coupait la route Arras-Bapaume à la jonction des 22ème et 24ème bataillons. Derrière nous, la voie ferrée Arras-Albert que nous devions défendre jusqu'au dernier homme.

La ligne de feu ! . . . Ce n'était pas une ligne de feu. Un simple tracé de deux pieds à peine de profondeur, sans aucune garantie, sans

protection. Les Anglais pouvaient bien tous se faire tuer dans un dédale pareil. Tandis que, à deux cents verges en arrière, tous les matériaux imaginaires étaient à leurs disposition ; pics, pelles, scies, madriers, barraques effondrées, mais remplies de tôles, de planches, de fils barbelés, de piquets, de pieux, de treillages.

Nos soldats se regardèrent. La liaison établie, les postes installés, ils résolurent entre eux, sans ordre, de se retrancher. Ces hommes affaiblis par deux longues nuits de marches forcées, dont une sous la pluie battante, passèrent leur troisième nuit à se creuser une tranchée solide, résistante, abritable. Tandis que les uns jouaient avec un pic ou caresaient une pelle, les autres charriaient des tôles, des piquets, des fils barbelés. En moins de six heures, la tranchée était transformée.

Les officiers en étaient éblouis.

La journée du 29 passa en observation. Bien cachés derrière nos parapets, nous cherchâmes à reconnaître les lignes ennemies. Nous en aperçûmes plusieurs de ces fantômes gris-cendre qui couraient isolément, cherchant comme nous à deviner, et qui restèrent cloués sur le sol.

A quatre heures et demie, les Allemands ouvrirent un feu de destruction sur nos réseaux. Leur tir était juste ; chaque obus ne dépassait pas de trente verges nos fils qui, cassés, s'enroulaient métalliquement.

Nous n'en souffrîmes pas beaucoup. L'attaque que nous prévoyions pour le lendemain, la pluie qui nous pesait sur les épaules et les fatigues des nuits précédentes nous donnaient une autre inquiétude. Le ruissellement nous courbait en deux. Nous errions, pataugeant dans cette glèbe, le front vide, abrutis de fatigue. La mauvaise humeur des hommes épuisés s'ajoutait à l'odieux enlèvement.

—Détaillez 50 hommes par compagnie, cria un officier à un subordonné ; 35 pour la réparation des fils déchirés par les obus, 15 pour patrouiller en avant et protéger les travailleurs.

C'est le comble de l'exaspération.

—Passez-lui la mitrailleuse à cette figure d'égout ! . . .

—Ils vont nous rendre assez mules que le poil va nous pousser jusqu'aux oreilles. . .

—En patrouille ! ils sont fous. . . nous ne connaissons pas le secteur. Un pensionnaire de la Longue-Pointe dicterait des ordres plus sages que ceux-là. . .

Ils grognaient tous, scandalisés. Pas un ne voulait, oh ! pas pour un boulet de canon ! Mais tous y allèrent.

Les réseaux se réparaient. Les ténèbres étaient si épaisses que le ciel et la terre semblaient confondus dans un chaotique dôme de mugissements. La pluie suppliciale, à torrents, formait des lacs de boue dans lesquels les patrouilles s'éclaboussaient, se ruiaient en jurant, bousculés les unes sur les autres. Sur ce terrain inconnu, ils arpentaient à genoux, à "quatre pattes" un rayon sombre. Egarés, agglutinés, enduits de boue, ils se guidaient à l'imperceptible bruit des travailleurs dont ils assumaient la responsabilité.

A bout de souffle, ils tressaillaient de la nuque au talon. Des fondrières se creusaient. Le cou tendu, ruisselants et grelottants, ils ne sont plus que des choses grossières, effacées, plongées. La pluie a pénétré dans les étoffes, elle cingle leurs figures, glisse dans leurs chaussures, s'accroche aux pans des capotes qui s'appesantissent.

—Quelle heure est-il ? demanda un homme.

—Onze heures, mon vieux !

—Encore trois heures sous ce déluge. . .

Puis une jeune voix enrôlée, qui, deux fois déjà, s'est étouffée afin de ne pas trahir l'emplacement des patrouilles, murmure tristement :

—Onze heures ! . . . c'est l'heure où tout le monde s'amuse là-bas, à Montréal. Au Théâtre Français, les toilettes claires et parfumées froufroutent et s'agitent. Tout le monde est heureux, content, égoïste. Les gorges se déploient, rient. Pense-t-on à nous dans ces heures de plaisir ? A Paris, à Londres, c'est le même sentiment. Dans une heure, toutes ces mines réjouies s'en iront, bien protégées du froid, achever paisiblement

leur nuit dans un bon lit moëlleux, bien chauffé, derrière des rideaux de mousseline. Et nous... nous, pendant ce temps-là...

Il n'acheva pas. Un immense soupir s'échappa de sa poitrine. Un de ses plus proches voisins lui dit à l'oreille :

—S'il est onze heures ici, il n'est que cinq heures à Montréal, mon petit. C'est l'heure où ta pauvre mère prie pour toi. Laissons-les, les ingrats, rire, s'amuser : le genre humain ne changera jamais. Nous, nous avons un devoir à remplir : la guerre, la guerre jusqu'au bout, jusqu'au dernier boche, afin que nos enfants n'apprennent jamais à souffrir comme leurs pères.

Une rafale de pluie mêlée de grêlons redouble de furie. Les malheureux se pliaient en deux ; leurs mains, leur figure, leur poitrine étaient enduites de boue liquide.

—C'est le déluge ! fit une voix.

—Avançons... cela nous réchauffera... dit un autre.

Les ombres fuyantes glissaient dans les ténèbres.

A quelques pas d'eux, deux morts, raidis, les traits convulsés, étendus en face du ciel, s'enlizaient dans un linceul de boue. Les patrouilles les touchèrent.

—Deux Allemands, fit l'un d'eux.

Ils passèrent. Un léger coup de sifflet les rappela vers les réseaux.

—Rentrons, dit simplement l'officier.

La pluie diminuait. Pas un obus, pas une fusée.

Dans le lointain on distinguait nettement les ronflements des moteurs allemands ; les charriots grinçaient sur les pavés ; des voix agrestes se confondaient au bruit des fers des chevaux.

Ce devait être les transports qui amenaient les munitions et les autres les iroupes d'assaut.

A trois heures, la pluie cessa complètement. Un vent du nord, frais à cette saison, nous glaça. Les soldats battaient la semelle dans six pouces de boue. La lune, une fin de lune parut entre deux nuages mena-

cal  
sat  
dit

hor  
Les  
dan  
pas

met  
On l

va t

quière

barre  
envoy  
port :  
judan  
pleine  
était  
sur un  
un in  
mais l

Frang

çants. Un sergent-major, suivi d'une dizaine de soldats chargés de vivres, sauta dans la tranchée. Ses hommes et lui étaient ruisselants. On eût dit qu'ils seraient d'une rivière.

—Allons, mes vieux, un coup de collier, dit le sergent-major. Deux hommes de bonne volonté pour aller chercher les sergents de peloton. Les autres, aidez-moi. Dans cinq minutes les rations seront distribuées; dans dix minutes je vous ferai passer du rhum... Et puis... ce n'est pas tout... j'ai une bonne nouvelle...

Les hommes s'étaient rapprochés, instinctivement. Nouvelles, rumeurs, canards, tout s'avale dans les tranchées. C'est un passe-temps. On les commente, on les discute, on les résoud.

—La nouvelle?... la bonne nouvelle?... crièrent plusieurs voix.

—Un général français est nommé au commandement suprême. Ça va tout changer : c'est le général Foch.

—Bravo ! Bravo !

—Et l'amour propre britannique y consent ? demanda une voix inquiète déjà.

Il faut bien... les Anglais ne sont plus capables.

—J'en sais bien plus long, moué, dit un soldat de la corvée, se débarrassant de quatre sacs de vivres. Tout à l'heure le sergent-major m'a envoyé à "l'orderly room" du 24ième bataillon, prévenir que leur transport s'était trompé et que leurs rations étaient à côté des nôtres. L'adjudant du 24ième, qui m'a l'air d'être un boy à la mode, m'a payé une pleine tasse de rhum. "—Chauffez-vous une minute", m'a-t-il dit, car il était dans un "deep dug-out" bien creux et bien chauffé. Je me suis assis sur une caisse et j'ai entendu leur conversation. Le colonel, l'adjudant et un interprète français parlaient de Foch. Il est nommé, plus de doute, mais le Tigre a insisté.

—Qui ça, le Tigre ? questionna un soldat.

—C'est Clemenceau. l'homme à poigne, le premier ministre des Français.

—Avec qui a-t-il insisté ? demanda le sergent-major, subitement intéressé.

—L'interprète français a dit comme ça : "Je tiens de bonne source que le Tigre a quitté Paris subitement dans le plus strict incognito et qu'il est allé trouver Lloyd George, à Londres. La conférence entre les deux hommes d'Etat a été courtoise, mais froide. Le Tigre a demandé immédiatement un chef unique pour conduire les opérations, insistant pour un général français, ou alors la paix séparée. . ."

—C'est tout juste, puisque tout ce que les Français bâtissent, les Anglais le démolissent, fit observer un gars.

—L'Entente Cordiale ! Je vous le disais, l'autre jour, que ce n'est rien que pour les gros, s'écria joyeusement un ancien acteur.

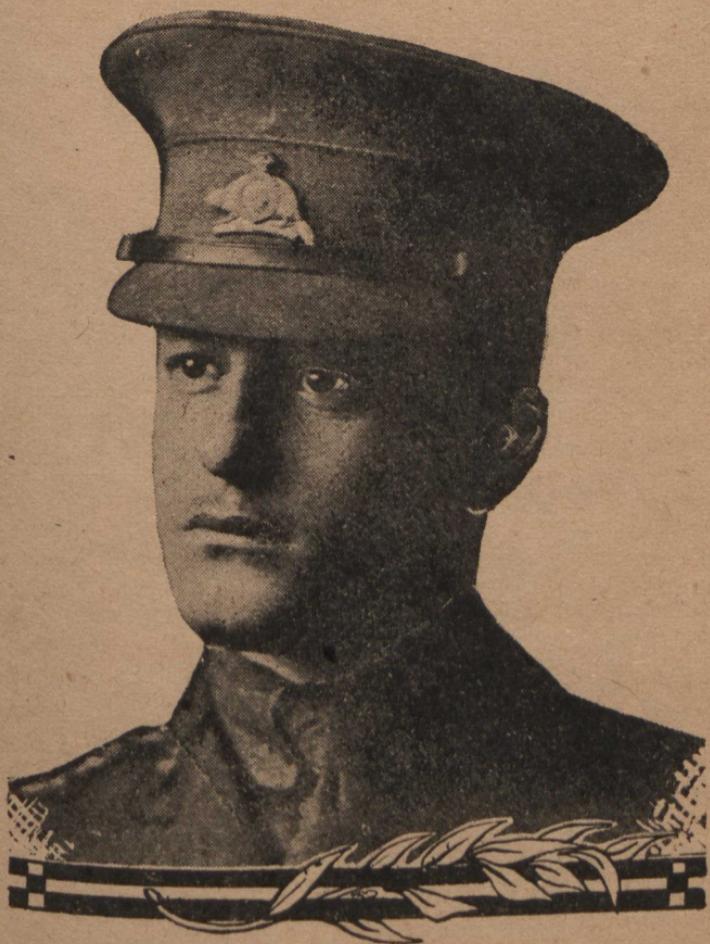
—Si Lloyd-George avait refusé, Clemenceau aurait tout simplement f. . . u le contrat dans le panier à papier tout comme un "chiffon" de Bethman-Holweg, et toute la France aurait applaudi.

Les commentaires cessèrent brusquement. Un obus, dans un craquement formidable, passa au-dessus de leurs têtes. Les hommes se précipitèrent dans leur trou. Une lueur suivit un sillage étincelant. Détonations sur détonations éclatèrent en arrière de la première ligne.

—La préparation d'attaque, cria un officier. Collez-vous contre le parapet. . . chargez vos fusils. . . baïonnette au canon. . . Vos masques de protection contre les gaz sur vos poitrines. . . prêts.

A notre droite, à notre gauche, à perte de vue, le ciel était incendié d'une monstrueuse beauté. En arrière de nous, des remparts de braise bavaient sur la terre hachurée, tragique dans sa rébellion. Des nimbes de feux irisés, aux jeux pathétiques, sombres d'aquarelle, semblaient monter jusqu'aux constellations. L'étreinte des feux était si serrée qu dans la fétidité de la boue l'on voyait s'enfouir des monstres écumant d'étincelles.

Un barrage inouï, dense, terrifiant, secondé par les nuées couleur d'absinthe déliée d'orgeat, évaporée des intoxicants, affolait les flots tempétueux d'une terre grondante en ses vagues meurtries.



LE LIEUTENANT M. BEAUSER,  
Promu capitaine, tué à Courcelette (France), le 16 septembre 1916.

Un officier passa, courbé en deux.

— Ils vont nous attaquer au jour naissant, dit-il. Vous connaissez les ordres ? . . . Pas de recul possible . . . Toutes nos précautions sont prises. Nos mitrailleurs sont à leur poste.

“Dernière nous, les mitrailleurs de brigade n’attendent qu’un signal. Plus en arrière encore, sur les plateaux, 100 mitrailleuses de division sont également prêtes. Reste notre artillerie : elle est sur le “stand to” depuis deux heures du matin. Attendez seulement l’ouverture des vagues d’assaut ennemies avant de lancer le S.O.S., notre dernier appel de détresse.

— Oui, lieutenant, dit un soldat. S’ils viennent, les c . . . , y vont s’apercevoir qu’il y a du Canayen dans la paroisse . . .

Stoïques, nos mitrailleurs s’apercevant que le barrage n’atteignait que la ligne de support, franchirent le parapet de la première ligne de feu et s’installèrent devant nos réseaux de fils barbelés.

— Qu’ils viennent maintenant ! clama une voix sourde de colère.

Les premières clartés dessinent leurs ombres diffuses. Les lourds nuages semblent paralysés. Des nuages épais montent de la terre aux nuages, car le ciel est caché. Le bombardement diminue d’intensité.

Dans ce cycle haletant, on voit des cadavres, des amis de la veille, alignés sur des amas de terre. Pauvres amis ! . . . Vos mères, vos femmes, vos enfants contemplant peut-être en ce moment votre sourire sur la chère photographie . . . Tandis que nous . . . nous regardons . . . le bras détaché, les entrailles ouvertes, le sang, le sang qui circule et s’arrête près d’autres cadavres immobilisés . . . Les blessés, ces pauvres vaincus, s’éloignent lentement de la tragédie. Les uns sont pansés, avec des cordes pour réfréner l’hémorragie, furieux, en d’incohérentes lamentations ; d’autres, d’une voix étranglée, soutenant des restants d’intestins, murmurant : “Ça y est ! . . . c’est pas la peine . . . autant mourir ici . . .” Un cri retentit, strident, lugubre, cri de rage, de désespoir :

— Les voilà ! . . . ils avancent . . .

—Envoyez les S.O.S. ! . . .

Une fusée monta en l'air, comme un feu d'artifice, mais d'un rouge vif, semé de paillettes roses vives, et retomba en forme d'éventail.

Notre artillerie ouvrit alors le feu, un de ces feux écrasants dans lesquels aucun humain n'échappe. Le sol en entier se souleva foudroyé. Les flaques de boue, les rochers ; la terre nuancée se révolta, tressaillit, hurlante. Mille âmes de bronze, d'acier et d'airain se confondaient au crépitement des mitrailleuses. La tempête cracha des maléfices au milieu d'un tonnerre indescriptible.

Interdits, déjà annihilés, les premier pelotons ennemis étaient retournés en arrière.

Mille clameurs, mille voix sorties des lignes canadiennes saluèrent cette retraite.

Le duel continua pendant un mois.

Tour à tour à Bourains, à Neuville-Vitasse, à Mercatel, en face de Boileux-Saint-Marc, les soldats du 22<sup>ème</sup> engagèrent de terribles combats locaux. Si l'armée anglaise recula plus de 50 milles en profondeur dans l'espace de 10 jours, les Canadiens ne cédèrent pas une verge de terrain.

Le 4 avril, l'ennemi jette une partie de ses forces entre Nesles et Albert ; le 9, l'autre partie rentre en scène entre la Bassée et Armentières. Tandis que par le sud il aborde Amiens, sur le Nord il s'empare d'Armentières. Le 15, il prend Merville, Neuve-Eglise, Bailleul, Wulverghem, Wytscheate. Sur tout le secteur d'Ypres, les Anglais retraitent. Les troupes françaises sont envoyées dans le nord. Après avoir arrêté l'invasion allemande qui menaçait de couper les armées de l'Empire de celles de la République, les Français arrivent à Locre, culbutent les Allemands au delà de la Clythe.

Sur notre front, la pression diminue. Les vaines tentatives de l'ennemi pour nous rejeter en dehors de la ligne Albert-Arras ont piteusement échoué.

Le but de l'état-major sautait aux yeux d'un illettré. L'offensive du 21 mars n'avait pas Paris comme objectif. La Trouée de Saint-Quentin lui ouvrait le chemin d'Amiens et l'accès à l'embouchure de la Somme. Le plan était grandiose. Séparée de l'armée française, l'armée britannique nous donnait le spectacle d'un désastre irréparable. Solidement installés dans les Flandres, les Allemands ne craignaient même pas le risque d'un enveloppement puisqu'ils attaquaient sur un front de 15 milles en même temps qu'ils envahissaient la Picardie. Au milieu de ce gigantesque effort, il restait un point capital, non le moins important : Vimy et ses hautes falaises pris entre deux feux.

Vimy était inattaquable de front. La ligne que nous occupions interdisait la chute d'Arras ; et pour avoir Vimy par les flancs, il fallait Arras.

Notre secteur fut donc sur un perpétuel qui-vive. Pendant des jours et des nuits, les soldats sont accourus remplacer ces épaves humaines qui affluaient du champ de bataille. Lutttes fratricides si l'on veut, mais toujours lutttes glorieuses, tenaces dans lesquelles nous jouons tous les rôles, dont les deux principaux : bourreaux et victimes.

A Neuville-Vitasse notamment, les Allemands tentèrent plusieurs fois l'abordage de nos lignes. Désireux de se venger d'un échec trop cruel, ils tentèrent un raid sur nos lignes. Après un bombardement de cinq heures, durant lequel nous nous demandions si c'était le ciel qui éclairait au-dessus de nos têtes, ou si l'enfer, transformé en volcan, ne craquait pas sous nos pieds, ils avancèrent vers nos lignes.

Les soldats étaient plus furieux de leur audace que du bombardement.

—“Les sales faces !” “les excommuniés” ! et d'autres noms qui n'appartiennent à aucune langue humaine les saluèrent en même temps que les mitrailleuses.

L'avalanche fulgurante, pulvérisant la terre, jouait avec les cadavres. Il y avait des cris qui n'avaient plus rien d'humain.

Un soldat, un jeune, récemment arrivé d'Angleterre, pleurait et priait à la fois. Son chapelet entre les doigts, un genou en terre, collé contre les sacs de terre, il monologuait en claquant des dents, les yeux pleins d'eau, effaré, l'air bestial.

Son voisin lui cria :

—Viens par ici, figure d'apothéose ! j'ai une job pour toué. C'est pas le moment de demander des aumônes au ciel. Quand y sont dehors, y sacrent, et aussitôt qu'un "wiz-bang" les érafle, ça prie.

—Je n'en peux plus . . . je ne suis pas fait pour endurer ça . . . c'est trop ! trop ! clamait le malheureux.

Dans les boyaux de communication ce n'étaient que gémissements, plaintes entrecoupées, émergement de mains tendues, suppliantes, bottes maculées de sang, éboulements gluants, loques éparses. Un malheureux était mort le long d'un talus comblé d'épaves, crispant dans sa main droite son bras gauche arraché. Son masque de protection traversé par un éclat d'obus laissait percevoir au travers de l'effilochement une lettre.

Un de ses camarades la prit. Elle était de sa mère. "Je viens de recevoir la médaille militaire", écrivait-elle", et mon coeur de mère a éprouvé une grande fierté en ces heures difficiles où la conscription bouleverse notre province. Je l'ai encadrée et placée dans ma chambre, au dessus du bénitier, afin que chaque soir et chaque matin, je puisse la contempler et prier Dieu qu'il te conserve et te rende bientôt à nous."

Des blessés soutenaient d'autres blessés, se consolaient entre eux ; comme des frères martyrs qu'ils étaient ; les secours étaient noblement acceptés parce que tous souffraient.

Les Allemands eurent beau multiplier leurs efforts et leurs infamies, ils en furent pour leurs frais et leurs pertes. Des pertes, surtout, car les chairs difformes qui s'agitaient dans le "no man's land" nous prouvaient trop bien que leur retour ne s'était pas effectué au complet.

Malheureusement nous fûmes frappés d'une grande calamité. Notre capitaine-aumônier, le Révérend Père Crochetière fut frappé à mort. Cette

nouvelle sema la consternation dans toutes les compagnies. Le saint homme !

Des morts, nous en avons vu des milliers, dans cet intolérable fléchissement du chemin de la vie. Nos amis les plus chers avaient succombé; nos chefs, nos frères s'y étaient engloutis éternellement. Nous avons gravi presque toutes les stations de ce chemin de croix, de larmes et de peines. Des croyants s'étaient détachés des dogmes religieux; des athés y avaient trouvé leur chemin de Damas; tous étaient morts égaux dans le sacrifice. Endurcis par les épreuves, nous nous étions inclinés vers ces jeunes tombes, n'ayant pour oraison funèbre, que deux mots à prononcer : "Pauvre vieux !"

Mais quand nous apprîmes que le Père Crochetière était tué, que sa noble et belle âme de soldat et de chrétien s'était envolée vers d'autres régions plus sereines; quand nous sûmes que nous ne reverrions plus ce bon vivant spirituel parmi nous, ce prêtre modeste qui fumait sa pipe avec nous dans les bivouacs, ce causeur fin et sentimental, possesseur des mots d'esprit et propriétaire du secret de toutes les conciliations, notre coeur se serra douloureusement dans une pénible contrainte. Presque tous nos soldats le pleurèrent. D'une bonté immuable, d'une douceur angélique, modéré dans ses sermons, très sympathique, le Père Crochetière fut un des rares prêtres-soldats qui unirent, avec le devoir sacerdotal et l'honneur militaire, tant de brillantes qualités de délicatesse, de foi vraie, de patience et de douceur; ce fut un médecin temporel autant que spirituel qui connaissait toutes les blessures du corps et de l'âme et passait son existence à étudier les onguents et les charpies qui devaient les panser et les guérir.

Quelques jours après cette mort tant regrettée, un de nos plus jeunes officiers, le lieutenant Guay, décoré à Lens pour sa brillante conduite, s'endormit un soir de printemps tout fleuri, frappé au coeur d'un éclat de schrapnel.

L'attaque allemande, subitement déclanchée le 9 avril, entre La

Bassée et Armentières et arrêtée par les troupes françaises, n'était qu'un piège grossier tendu par l'ennemi. Si les Allemands avaient escompté une diversion, afin de permettre aux alliés de retirer des troupes du secteur de la Somme, ce qui leur donnait un précieux avantage de continuer leur chemin sur la mer, ils n'avaient certes pas calculé une telle avance jusqu'au delà de Bailleul, avec les monts Kemmel, Noir et Rouge, postes d'observation élevés qui se rendaient presque sans défense.

Les Anglais ont accusé les Portugais à tort. La division portugaise fut presque annihilée. Les Portugais ne se rendirent pas ; ils détruisirent leurs canons, firent sauter leurs dépôts.

Les Anglais n'en firent pas autant.

L'arrivée des troupes françaises fit taire toutes les rumeurs.

Le général Foch mélangeait les troupes. Il envoya ses admirables poilus un peu partout, entre les rangs, et les Anglais sur le chemin des Dames. Les secteurs les plus enclins à être enfoncés par les hordes teutonnes, qui voulaient une victoire à tout prix, étaient variés des troupes de tous les alliés. Les Russes, les Français, les Anglais, les Australiens, les Canadiens, les Néo-Zélandais, les Italiens, les Belges et l'armée de Chinois, Siamois, Cochinchinois, étaient échelonnés, mixtes, encadrés les uns entre les autres, forcés en quelque sorte à suivre le mouvement mécanique dont le grand chef détenait tous les ressorts. L'amour propre de chaque nation était ainsi engagée dans une muette rivalité, car chacune d'elles représentée ne voulait pas rester en dessous de sa voisine. Le chef le savait. Déjà sa tactique promettait.

Un de nos humoristiques du 22ième traduisit l'opinion de l'armée dans une fameuse caricature tracée à coups de crayon en pleine ligne de feu et qu'il vendit à un lieutenant français, je crois, pour la jolie somme de 100 francs. Le général Foch, dans cette caricature, inspectait les chefs anglais et canadiens. Il disait à Douglas Haig : "Vous avez de bonnes aptitudes militaires. Encore deux mois à mon école, je vous ferai caporal dans l'armée française" ; au général Currie : "Un peu trop gros,

vous. Faites de l'entraînement et je vous verserai dans les "Diables bleus" ; au général Ross : "Vous, avec votre képi à la "casseur d'assiettes", vous ferez un bon légionnaire" ; au colonel Tremblay : "Toi, mon gaillard, tu poses ! je te prends pour "runner".

Les ordres avaient changé de style : ils devenaient clairs, moins variants, précis. Auparavant, les ordres étaient : "Essayer" ou "Faites votre possible" ; à présent, ils devenaient tranchants comme une lame de rasoir, et en trois mots : "Il le faut !"

Puisqu'il "le fallait", on le fit.

Patrouilles, harcèlements, coups de sonde, surprises, s'exécutèrent journellement.

Quoique l'offensive se fût apaisée, les secteurs restaient nerveux.

Nous savions que les Allemands en préparaient une autre plus puissante que celle du 21 mars. C'était la dernière, nous ne l'ignorions pas.

Depuis deux mois, la deuxième division était au sud d'Arras ; depuis deux mois nous n'avions ni repos, ni trêve, ni même le temps de nous ressaisir. Les soldats avaient tous le "cafard", nouveau microbe rongeur de moral. Nous avons perdu énormément d'hommes dans ces luttes démoniaques sans gagner tout comme sans perdre de terrain.

Notre artillerie exerçait une forte pression. Les bombardements devenaient traditionnels. Jamais pareil gaspillage de munitions ne s'était encore vu. Si les Boches envoyaient 500 obus, les nôtres en envoyaient 1,000.

Le calme devenait relatif, puis reprenait. Le mois de mai, surtout, les bombardements devenaient intermittents. Les Australiens, vers Bullecourt et Villers-Bretonneux, commencèrent une série de "raids". Les Canadiens les imitèrent facilement.

Le 27 mai, le major Dubuc vint nous avertir qu'une nouvelle offensive avait entamé le front français, entre Reims et Soissons, en même temps que le 22ième avait reçu l'ordre de faire un raid dans les tranchées ennemies.

Le temps et l'heure étaient mal choisis. Depuis deux jours, les bombardements nous rendaient nerveux ; multipliés, d'une incessante furie débordante de gaz inavouables, nous rendions gorge. La compagnie B, sur notre droite, avait cruellement résisté à plusieurs essais ennemis. Les mortiers de tranchée surtout jetaient une profonde stupeur et de sourdes exclamations. Le principal facteur du découragement était l'éternelle lassitude. Les pertes se chiffraient, incalculables. Le lieutenant Cloutier, blessé, était resté entre les mains de l'ennemi ; le major Chassé venait d'être évacué, blessé pour la seconde fois ; le lieutenant Gélinas, gravement atteint dans l'abdomen, se mourait dans un hôpital d'évacuation. Des sous-officiers et des soldats, blessés plusieurs fois, venant de l'hôpital, y retournaient presque aussitôt, à nouveau atteints : quelques-uns, le 15 %, y restaient, engloutis, hâchés, en bouillie.

Le raid était fixé à minuit quarante-cinq.

Les compagnies B et C devaient fournir chacune 50 volontaires ; la compagnie A, sous les ordres du capitaine de Saint-Victor, prenait la ligne de feu ; le major Archambault, D.S.O., et la compagnie D tenaient les lignes de réserve.

Le major Roy et le lieutenant Briant de la compagnie B placèrent les sections qui devaient participer au raid sur la droite du pont, le long d'un petit ruisseau qui traversait nos lignes. Le capitaine Morgan et le lieutenant Duval de la compagnie C, suivis de leurs hommes s'engagèrent dans un long boyau crayeux, effrité, sombre refuge de rats et de crapauds et triste repaire des hiboux.

Morgan et Duval ! Ces deux officiers formaient le plus étrange contraste que le hasard puisse faire coïncider. Le capitaine Morgan était le plus petit officier—mais pas petit en bravoure, car il était le plus hardi—du bataillon ; le lieutenant Duval était le plus grand. Le premier, mince, freluquet, bouillant, tempétueux, irascible, contrariant, bon coeur, mauvaise tête, violent, emporté, généreux, beau comme un page, batailleur comme un truand, avait toutes les vertus dans tous les défauts ; le se-

cond, bâti en colosse, large d'épaules, calme, d'un sang-froid impassible, mesurant chaque geste d'une délicate parole, froid, réservé, sévère et juste, avait tous les défauts dans toutes les vertus. Duval attendait tranquillement son adversaire ; Morgan sautait dessus comme un tigre. Duval était discipliné, soumis, respectueux des ordres ; Morgan était un réfractaire de règlements, un assoiffé de liberté, un indiscipliné,—et dire qu'il avait été avocat-général dans un procès retentissant ! . . . O Saintes Lois de l'Humanité ! . . .

Tels étaient les deux officiers qui conduisaient le raid du côté réservé à la compagnie C.

A minuit quarante les hommes étaient couchés à trois cents verges en avant de la ligne de feu. Les herbes étaient hautes, pleines d'effluves terrestres. Une bonne odeur de saïnfouin et de serpolet se répandait dans le triste paysage. Les grillons et les rainettes, troublés par notre nocturne incursion, s'enfuyaient dans les herbes baignées d'une bonne rosée. Le ciel était clément, un peu couvert de nuages empanachés, mais tout plein d'étoiles clignotantes.

Le capitaine Morgan ne pouvait rester en place ; le lieutenant Duval, gravement étendu, attendait dans le plus grand calme. Les hommes étaient calmes d'apparence, mais dévorés de cette fringale d'ambition dont ils ne se départaient jamais dans les ruées périlleuses, ils ne jetaient pas leurs lazzis au vent des larmes.

—Chut ! Silence ! ils vont nous entendre, tonnait à haute voix le capitaine.

—Ils dorment tranquillement, nos voisins, disait à voix basse le lieutenant.

A minuit quarante-cinq, un barrage d'une minute seulement, s'abat-tit violent sur la première ligne allemande. Le ciel devint subitement d'un beau rouge géranium, sillonné de fusions irisées dans un galop de flammes. A la douce odeur des herbes humectées succéda la nocive exhalaison de gaz, de carbonate et d'alun. Le bombardement par toutes sortes

d'engins modernes jeta dans les ténèbres bleuâtres mille nuances étincelantes et translucides. D'étranges feux donnaient aux moindres objets ses transparences magiques. Dans la puissance du feu, et par ses fulgurations d'étincelles, chaque pieux et chaque obstacle, apparaissait comme des fantômes glissant dans les vapeurs fugitives ou dans les nuages opaques.

Au milieu de ce prodige diabolique, enfourchant la chimère, dans quelque démoniaque assaut, nos gars se ruèrent vers la tranchée ennemie.

L'ordre était : "dans un but de harceler l'ennemi et de détruire ses fortifications." Nos soldats n'avaient peut-être pas bien compris le sens.

A bout portant, ils fusillèrent tous les Allemands, bien que le capitaine eût insisté plusieurs fois qu'ils ramenassent au moins deux prisonniers pour l'identification.

Dans un boyau, communiquant à la route nationale Arras-Bapaume, un sous-officier et deux soldats, pris dans un piège ennemi, se débarrassèrent des multiples trames tendues devant eux en tuant à eux trois onze Allemands. Renforcés soudainement sur la gauche de notre front, les Allemands se glissèrent dans le "no mans land." Les trois soldats leur tinrent tête, reculant par prudence quelques verges, jetant toutes leurs grenades, protégeant ainsi le retour de nos hommes et l'évacuation de nos trois blessés.

Le raid eut un grand succès. Nous perdîmes deux vieux soldats du 22ième, le sergent-major Meggio et le caporal Michaud ; huit blessés pour les deux compagnies ; en revanche, la compagnie B ramena deux prisonniers ; les deux compagnies avaient annihilé plus de soixante ennemis.

Outrés, les Allemands tentèrent un raid sur le 24ième bataillon. Peine inutile ! Ils n'abordèrent pas même les fils barbelés. Cependant, cette race damnée possédait une ténacité telle que les plus grands sacrifices en vies humaines ne comptaient pas pour elle. Durant deux jours, malgré les infructueuses tentatives précédentes, 500 volontaires allemands pratiquèrent une sorte d'entraînement en arrière des lignes. Cette



LIEUTENANT C.-J. SYLVESTRE,

Promu capitaine, tué à l'attaque de la Tranchée Régina, près de Courcelette  
(France), le 1er octobre 1916.

pratique était une grossière imitation de nos prouesses dans les raids. Ce qui manquait aux Allemands dans de telles opérations qui ne durent que quelques minutes, c'était l'élasticité.

Le 22ième venait de rentrer sur le front Neuville-Vitasse-Bourains. Toujours en éveil, nos soldats attendaient.

Après une secrète préparation et une minutieuse et secrète sortie, un rapide barrage s'abattit soudainement sur notre première ligne. Des figures hâves et grimaçantes apparurent brusquement sur le talus cengruant en face de nous. Il y eut une minute de cruel effarement ; il y eut, je l'avoue, même des faiblesses, et une sérieuse, grave et terrible défaillance d'un officier ; mais il y eut aussi de la sublimité, des présences d'esprit grandiloquentes, des efforts surhumains. Les majors Dupuis et Archambault rallièrent quelques fuyards, tandis qu'un homme, un caporal, J. Kaeble, les jambes brisées, couvert de blessures, couché dans une mare de sang, de son propre sang, défaillant, presque paralysé, tirait quinze rouleaux de cartouches avec sa mitrailleuse. Il contemplait encore d'un sourire de triomphe la pile de cadavres entassés devant lui quand il tomba mourant sur sa mitrailleuse.

La croix de Victoria, la première décernée au 22ième, fut remise à sa famille : — suprême relique dans une suprême récompense.

Juin arriva. La nouvelle offensive allemande entre Noyon et Montdidier n'avait pas donné à l'état-major ennemi le minimum calculé. Les Américains rentraient sérieusement en scène. L'offensive autrichienne sur la Piave s'était changée, par les événements, en retraite désespérante.

Le ciel, jusqu'alors lourd de gros nuages, laissait miraculeusement percevoir un pan bleu d'espérance. L'air était moins suffocant ; une brise parfumée nous grisait. La victoire, cette grande capricieuse, nous avait jeté un regard brûlant, passionnant, provoquant. Nous osâmes, fous d'amour, l'étreindre avec violence. D'une haute et immense roseraie défeuillée, jonchée de pétales fanées et de corolles sèches, le prudent

Foch nous cria : "DouceMENT, les enfants ! Souvenez-vous des paroles de Charles-Quint vaincu par François Ier. Comme toutes les femmes, son "nom" est sur ses lèvres, son "oui" sur le coeur. Ne l'effarouchez pas dans sa pudeur. Cet oiseau de luxe, je vous le réserve. . . plus tard".

De la troisième armée britannique à laquelle notre division était attachée temporairement, nous fûmes dirigés dans les villages des environs de Saint-Pol où se trouvait le corps canadien.

On nous promit un mois de repos. Nous prîmes nos cantonnements à Lignereuil d'abord, puis à Lattre Saint-Quentin une semaine plus tard.

Une surprise nous attendait. En quittant Lignereuil, nous traversâmes la charmante et pittoresque cité d'Avesnes-le-Comté. C'était un dimanche,—le 5 juillet. Toute la population était sur le trottoir et sur le palier des portes. Les soldats interpellaient les gracieuses Françaises qui répondaient par un sourire, un geste, une moue, quelques-unes par un mot d'esprit. Le major Dubuc passa soudain un ordre : "Attention ! Silence ! nous allons défiler devant le ministre de la milice canadienne." A peine sortis d'Avesnes-le-Comté, notre fanfare se plaça à droite de la route. A la marche entraînant de "Sambre-et-Meuse, le 22ième, dans un superbe défilé de route, salua le général Mewburn, qui était debout à l'orée d'un champ, assisté des généraux Currie, Burnstall et Ross, et accompagné d'un brillant état-major.

Après le défilé, nous fîmes une halte. Le major Dubuc souriait,—il était si rare le sourire du major Dubuc !—et ce sourire était le Pater précédant les Ave Maria d'un chapelet de félicitations.

Les journalistes canadiens arrivèrent ce même jour. C'était un grand honneur pour nous. La presse impose toujours un peu par les bizarreries de ses critiques qui font gonfler de vanité ou sécher de colère.

Ces journalistes canadiens, en chapeau mou ou en casquette plate, la moustache à la "Charlie Chaplin" ou rasés en dandy, en redingote ou en smoking, le monocle fixé à l'oeil ou des jumelles suspendues au cou, les mains dans les poches, ces journalistes canadiens furent

de  
son  
pas  
at-  
ms  
its  
d.  
r-  
in  
ir  
es  
ir  
!  
”  
a  
s  
à  
-  
.  
.

épatants et épatés. Quelques-uns se rendirent jusqu'à nos lignes de couverture ; d'autres, plus braves, risquèrent un oeil dans le périscope de la ligne de feu ; deux ou trois eurent la témérité d'aller chercher des impressions en aéroplane ; mais tous furent unanimes à reconnaître la puissance et l'immensité de nos oeuvres accomplies. Notre modestie et notre amour-propre n'en souffrirent pas, bien que, tous, nous éprouvions un certain malaise quand nous lisions des faits erronés, des enthousiasmes belliqueux, des stupidités à dormir debout écrits par des personnes assises sur un tabouret en Angleterre et qui nous écrivaient : “Comme je regrette de ne pas être avec le 22ième. Ici, à Londres, les Zeppelins et les aéroplanes, ne nous laissent plus dormir . . . etc.”

Pour un fois, nous fûmes flattés, flattés doublement, parce qu'une fois de plus, l'ennemi ne nous avait pas fait reculer d'un pouce. Durant trois mois, la deuxième division canadienne avait résisté à des forces deux fois supérieures, brisé l'effort d'un ennemi aveugle, fasciné, leurré d'espairs et d'appâts. Trois mois auparavant nous avions reçu des Anglais des trous intenable ; aujourd'hui, nous leur donnions les mêmes emplacements convertis en tranchées fortifiées, inaccessibles, couvertes d'abris, reliées avec l'arrière par vingt voies communicatives solidement défendues, adroitement camouflées,—et cela avec notre sang, nos peines, nos sueurs, sous des cataclysmes inouïs, sous l'effort d'une énergie dépensée à côté de tant d'autres et dans lesquelles le sacrifice ne comptait pas.

## CHAPITRE IX

### LA SOMME — AOUT 1918.

Le 30 juillet, quelques minutes avant le déjeuner du matin, un ordre arriva aux quartiers généraux du 22ième Bataillon. Il était ainsi conçu :

— “Ordre de départ sera donné dans le courant de la journée. Tenir les hommes prêts à partir pour les Flandres. Les hommes sont rigoureusement tenus de se taire en présence de la population civile.” D’autres ordres suivirent dans la journée. D’autant plus qu’il était défendu de parler, les contrariants à l’esprit étroit et borné profitèrent de cette bonne aubaine et parlèrent. Ils parlèrent si bien et avec tant de conviction, ils mirent tant de chaleur dans leur voix et tant de connaissances dans l’étendue de leur stratagème, que la population civile, dans laquelle erre toujours quelque espion, sut que nous allions attaquer dans les Flandres.

Nous partîmes de nuit, vers dix heures du soir, dans les camions automobiles. Toute la nuit, une course vertigineuse sur des routes et des chemins s’ensuivit. Camions sur camions, les engins se suivaient, ronflants, cahotants, poussiéreux, serrés de près. A huit heures du matin, nous arrivâmes au fond d’un plateau boisé, près de Floxicourt.

Au lieu des Flandres, nous étions à l’ouest d’Amiens.

Le soir très tard, à pied cette fois, nous gagnâmes une pente aride, dissimulés, de laquelle nous suivions le paisible cours de cette Somme si célèbre depuis l’invasion allemande. Le 4 août, bien avant que le jour parût nous étions dans un parc immense, boisé sévèrement ; le 5, sous une pluie battante nous campâmes près de Borre ; les 6 et 7 toujours sous

la pluie,—bénie cette fois—nous arrivâmes aux tranchées sises à droite de Villers-Bretonneux, et attendîmes les nouveaux ordres. La pluie diluvienne nous fut précieuse. Pas un aéroplane ne fut aperçu, ni de notre côté ni du côté ennemi. Si l'attaque était secrète, le secret n'en fut pas dévoilé bien que le hasard en fût pour quelque chose.

Un bataillon peut passer inaperçu; une brigade attire l'attention. Dans ce mouvement de troupes, il n'y avait pas qu'une division, mais tout le corps Canadien, composé des troupes d'assaut, des services de l'arrière deux fois plus nombreux que les troupes de choc, les transports, les pionniers, l'artillerie, les vingt catégories de l'Army Service Corps, les parcs à fourrage, les parcs à munitions, les caissons, les lorries, les autocanons, les automobiles, les ambulances, le ravitaillement, le service des postes, le service sanitaire, le service médical, le service dental, les signaleurs, les polices militaires, les interprètes, l'état-major avec ses cuisiniers, ses ordonnances, ses escortes, ses hommes de peine, toutes catégories différentes commandées par des chefs, sous-chefs et employés rengagés.

Sur notre gauche, le corps Australien évoluait dans les mêmes conditions, dans le même ordre parfait, dans le même secret. A notre droite, un corps d'armée français, plus que doublé, glissait mystérieux dans les ténèbres.

L'animation devenait extraordinaire. Sur les routes, dans les champs, dans les sentiers battus, les bataillons suivaient les bataillons; la cavalerie se massait le long des pentes boisées; aux piaffements et aux hennissements des chevaux, la grosse artillerie, installée sur de puissants tracteurs, grinçait dans les ornières; les tanks affluaient, masses grises et sourdes, ronflant sourdement; et, plus loin encore, des taches incolores, couleur de terre, groupées dans une étendue houleuse, débordante d'hommes, de matériaux enterrés dans la pénombre.

Le 7 août, à dix heures du soir, la pluie cessa brusquement. Des nuages lourds disparurent presque aussitôt, poussés par un léger vent

sud-est. Le 22ième quitta les tranchées de réserve à peu près vers dix heures et quart. Les soldats laissèrent les capotes et objets encombrants dans un champ isolé et sous la surveillance des sentinelles. Vers les trois heures du matin, le 8, il était complètement établi en arrière de la première ligne de feu.

A ce moment les derniers ordres arrivèrent.

L'attaque sur un front considérable et conduite par des troupes d'élite était sous le commandement du général Debeney, de l'armée française, directeur de l'offensive. Les premières vagues d'assaut s'élançèrent, derrière le barrage d'artillerie et les tanks, à 5 heures. Les troupes françaises occupaient le terrain entre Montdidier et la rivière Luce; à gauche des Français, les Canadiens s'échelonnaient de la rivière Luce à la voie ferrée Amiens-La Fère; de la voie ferrée Amiens-La Fère, les Australiens allaient jusqu'à la rivière la Somme; de l'autre côté de la Somme, au confluent de l'Ancre, quelques contingents britanniques prenaient part aux opérations.

Sur notre secteur les premières vagues d'assaut composées des 18ième, 19ième, 20ième et 21ième bataillons (4ième brigade) devaient s'arrêter au village de Marcel Cave, leur objectif. Les deuxièmes vagues formées par les 22ième, 24ième, 25ième et 26ième bataillons (5ième brigade) devaient partir quarante minutes après les premières et les dépasser à Marcel Cave. L'objectif à atteindre pour cette première journée était huit kilomètres en profondeur.

Les hommes se regardèrent stupéfaits.

—Huit kilomètres ! . . . Mais il est fou, le bonhomme !... disait un grand soldat, la joue pendante.

—Huit kilomètres!... ils nous prennent pour des autos, clamait un autre.

Stupéfaits, oui, nous le fûmes. Nous qui étions habitués à ne faire des avances que de deux ou trois cents verges, c'était du nouveau pour nous. Il y avait donc un génie capable de nous conduire une fois pour

toutes en dehors de ces tranchées féroces? Le bombardement commença à cinq heures du matin. Les tanks partirent les premiers. Les Allemands ouvrirent le feu à leur tour, un feu féroce, incertain, tâtonnant.

La fumée des obus et un léger brouillard nous rendirent prudents. Une heure passa. Déjà les deuxièmes vagues d'assaut avaient dépassé la première ligne allemande. Notre artillerie légère passait devant nous, se plaçait temporairement, tirait et repartait dans une chevauchée qui tenait du prestige.

La cavalerie suivait en arrière, prête, au premier signal, à rentrer en action.

A huit heures du matin, un radieux soleil tomba dans les plaines frissonnantes d'épis d'or, trop mûrs et presque intacts. Les premiers prisonniers s'avançaient en groupes difformes, massés et lourdauds. Vestes grises, tuniques bleues, vert pâle, noires et foncées; figures hâves, maigres, criardes; saisissement, joie, douleur; fausseté, bassesse, vilénie; ces prisonniers nous apparurent tels que nous les connaissions: l'Allemand vaincu nous révélait une fois de plus les dessous de son âme hypocrite.

Cinquante Wurtembourgeois, drapeau de la Croix Rouge déployé, ayant un "unter officier" en tête, débouchèrent, sans escortes, de la route de Marcel Cave et se dirigeant vers nos lignes, furent arrêtés, molestés, leur drapeau arraché et pétéiné.

—Race de Caïn!... Puants!... Bâtards!... criaient les Canadiens en leur flanquant des coups de crosse dans les reins.

Dans un champ de blé, dissimulé derrière les épis, un mitrailleur hessois, se guidant sur la trace laissée par un tank, balayait le terrain en arrière de la première vague. Un sous-officier et deux soldats se glissèrent en rampant, le cernèrent. Surpris de cette soudaineté, le misérable jeta sa mitrailleuse dans les blés et leva les mains en l'air. Plat, ignoble, flatteur, il osa—les Boches osent tout—crier:

—Kamerad! ich bin ein Elsasser!—Camarade! je suis un Alsacien....

L'être infâme tombait mal, car, parmi les trois Canadiens, il s'en trouvait un qui parlait très bien l'allemand, et rien qu'aux premiers mots échangés l'accent de Darmstadt ne sonnait pas plus Strasbourg que l'accent de Marseille à Lille.

—La balle ! jeta le sous-officier canadien.

A Marcel Cave les Allemands résistaient. Notre brigade, échelonnée sur la route, dans les fossés ou dans les ravins, n'attendait qu'un mot.

A dix heures quarante-cinq, notre tour arriva. En formation d'artillerie, les soldats du 22ième passèrent par-dessus le 18ième bataillon. Le village fut débordé. A ce moment, un L. V. G. allemand nous survola et signala par deux fusées notre présence. Le moment devint critique. Dix obus par seconde tombaient sur notre passage. Nous courûmes de l'avant. Nouvelle menace. Les mitrailleurs boches, dissimulés derrière les arbres et les haies, opposaient une farouche résistance ; ils reculaient en bon ordre, méthodiquement, causant quelques pertes.

Le colonel Tremblay et le major Vanier étaient tout en avant des compagnies, trop exposés, si même exposés que l'ordonnance du colonel fut tué à côté de lui, et que le capitaine de Saint-Victor fut blessé.

Les tanks continuaient sans arrêt leur besogne destructive, semant une terreur diabolique. Ils allaient, revenaient, contournaient les postes ennemis, les écrasant ou les mettant en fuite, toujours suivis par les phalanges de Courcelette, d'Ypres, de Vimy, de Lens, de Paschendaëlle, en files interminables.

Les premiers canons tombèrent entre nos mains vers midi. Une vingtaine de calibre 77 et 105, camouflés le long d'une forêt, étaient encore chauds ; un peu plus vers notre droite, quatre canons de marine que nos soldats appelaient les "longues distances", furent capturés avec leurs caissons, leurs fourgons, chevaux et équipements.

Du ravin profond où les canons ennemis étaient capturés, nous grimâmes sur une côte élevée de laquelle nous dominions plusieurs villages, parmi lesquels, en face de nous, Wiencourt-l'Equipée, notre objectif.

Nous avançons en fumant, l'arme à la bretelle. On n'entendait que quelques mitrailleuses du côté des Australiens, et quelques sons clairs d'un 75 français qui vibrait dans l'atmosphère et dont les stridences grondaient sous terre. Nous entrâmes dans Wiencourt-l'Équipée sans tirer un seul coup de fusil : 3 officiers et 160 soldats se rendirent sans résistance. Un matériel immense fut remis aux corvées désignées pour les inventaires.

Nous vécûmes quelques instants fort agréables. Les attaques quelles qu'elles fussent, heureuses ou tragiques, ont toujours certain dénouement qui dépasse les extrémités de la joie ou les limites de la folie.

A Wiencourt-l'Équipée, dans une cour enfoncée, un soldat allemand, la jambe fracassée, se tenait contre un mur, près d'un chaudron de café bouillant. Il nous invita. Se disant Alsacien, comme presque tous les Prussiens d'ailleurs,—si bien que nous finissions par croire que les deux tiers de l'armée teutonne était recrutée en Alsace,—il nous mâcha un de ces français germanisés qui nous fit poaffer de rire. Sérieusement, il nous tendit un gobelet de café.

—Bois le premier, maudite gueule à ressort, cria un de nos soldats. Cette triste face à coups de poing est capable de nous empoisonner.

Le Boche était scandalisé de notre méfiance. Dignement, il but, s'essuya les lèvres du revers d'une main crasseuse et nous sourit. Enhardis de cette sincérité et fatigués comme nous l'étions, après ce voyage de huit heures, un café—fut-il boche !—n'était pas à dédaigner. A la barbe rébarbative de notre "Alsacien" nous bûmes le contenu du chaudron,—car les Allemands ont la précaution de faire le café dans les chaudrons et de nous réserver leurs "marmites".

Comme nous achevions de vider le dernier gobelet, un des nôtres, taché de sang, les habits en lambeaux, les yeux étincelants, s'avança rapidement, fendit notre groupe, et, prenant le Boche à la gorge, hurla :

—Canaille ! Voleur ! Pillard ! Gibier de potence ! Toute ta race damnée devrait être coupée en morceaux. . .

Le malheureux crut sa dernière minute arrivée.

—Kanadian ! Très bonne kamerad !... mon femme malade !...  
Tiens ! pour vous...

Et tirant son bidon il le tendit à contre-cœur au soldat qui cessa de le secouer.

C'était du "schnaps", sorte d'alcool fabriqué en Allemagne. Les soldats reniflèrent.

—C'est comme ça que je les traite, moi, les sbires à Guillaume, nous dit le soldat taché de sang. Avec ma tactique j'ai tout ce que je veux. Rire avec un Boche ?... Vaut mieux rire avec le diable en personne... La menace et les coups, la baïonnette enfoncée dans les flancs, là, ils parlent, les hypocrites !

Après le café, nous fîmes comme dans le grand monde, nous bûmes le "pousse-café". Et comme il était bon, et comme le boche eut la complaisance de nous en montrer un tonneau "kolossal" caché derrière une double rangée de pain K, ma foi ! nous fîmes "Kamerad".

Deux soldats le pansèrent. On lui donna des cigarettes, du pain blanc, un bon morceau de lard froid, du fromage et des confitures. Le malheureux ! Il dévora tout en quelques secondes. Son repas fini, il nous renseigna sur le village. Les maisons n'étaient pas minées, sauf la Kommandatur. Il nous montra les mess des officiers, leurs logements, les quartiers généraux, les magasins du ravitaillement et le dépôt de munitions.

Pour sa récompense et son infâmie,—car c'était un lâche qui trahissait son pays—nous voulûmes le fusiller sur place, mais un sous-officier s'y opposa. Il lui donna quatre prisonniers, un brancard et une escorte, nous disant à nous :

—Les traîtres envers leur patrie ne doivent être punis que par le remords de leur conscience.

Le village fut alors fouillé de fond en comble, sauf les bureaux de la Kommandatur qui furent signalés sur le champ à nos spécialistes en ma-



LE LIEUTENANT D.-L. LAVIOLETTE,

Croix Militaire, chevalier de la Légion d'Honneur, gravement blessé à l'attaque de la Tranchée Régina, près de Courcelette (France), le 1er octobre 1916, mort de ses blessures, à Montréal.

tière contre-explosive. 30 nouveaux prisonniers, 2 feldwebels, 1 officier et 2 médecins furent trouvés dans les caves. Les marchandises enlevées dans le dépôt du ravitaillement furent divisées aux troupes ; le matériel de guerre et les papiers importants furent remis aux autorités compétentes.

Les chambres des officiers étaient luxueuses auprès de celles que l'on offrait à nos officiers en arrière des lignes.

Dans chaque chambre il y avait un piano, des fauteuils, de riches tapis, des tentures, un confort lourd, sans style, mais un certain bien-être illuminait ces vols concentrés d'un égoïsme particulier.

Dans la chambre d'un commandant, à côté d'un luxe inouï, trônaient sur un divan les "Simplissimus" de Munich, les "Lüstiger Blatt", de Berlin, le "Punch", de Londres et les deux derniers numéros de la "Vie Parisienne."

Miserere mei Deus. Ces soudards allemands devenaient plus impénétrables que le cœur de nos courtisanes.

Notre objectif étant limité à deux cents verges en avant de Wincourt-l'Équipée, nos postes avancés s'établirent sur une crête en face du village de Guillaucourt. À trois heures, les postes de télégraphie sans fil signalèrent que "sur tout le front d'attaque les objectifs étaient atteints, que des centaines de canons et des milliers de prisonniers étaient entre les mains des alliés et que l'attaque continuait."

L'appel nominal eut lieu dans chaque compagnie. Nos pertes étaient insignifiantes. Dans ma compagnie, il n'y avait que trois blessés légèrement, trois heureux qui allaient dormir dans un lit blanc, évitant ainsi les cruelles déceptions que nous réserve toujours ce "Demain" voilé.

Le lendemain, 9 août, le colonel Tremblay arriva à cheval, au galop, suivi du major Vanier, second en commandement, et du lieutenant Blais, adjudant du bataillon. Les officiers furent rassemblés séance tenante ; séance tenante nous devons partir, le 22ième en avant. Nos batteries légères étaient rendues à plus de deux milles en avant de nous.

Débordés par les Français, harcelés par les Australiens, talonnés

par les Canadiens, les Allemands retraits sur tout le front d'attaque; désespérés, furieux, ils tiraient avec de la grosse artillerie, au hasard, et, de loin, s'arrêtaient pour reculer leurs pièces et retiraient de nouveau, par rafales denses, serrées, puissantes.

Vers les dix heures, le 22<sup>ème</sup> passa près de Guillaumont, obliqua à droite et gagna le village de Caix. A cinq cents verges en aval de Caix, le brigadier général Ross, le major de brigade Walker et un capitaine d'état-major nous saluèrent en passant, riant de nous voir rire. Une heure après, hélas ! à la même place, le major Walker était tué, et le brigadier général et son capitaine étaient grièvement blessés.

Le colonel Tremblay nous quitta aussitôt : la brigade lui revenait de droit ; le major Vanier, un de nos anciens officiers du 22<sup>ème</sup>, l'un de nos plus jeunes et peut-être le plus sérieux, assumait la lourde responsabilité du 22<sup>ème</sup>, en attendant l'arrivée du major Dubuc, commandant temporaire des arrières-gardes de la brigade.

En dehors du village de Caix, sur des pentes abruptes et crayeuses, nous nous déployâmes par peloton. À notre droite, les autres bataillons de la brigade prirent leurs positions de combat. Un coup de sifflet retentit. Nous nous élançâmes vers les lignes de couvertures ennemies. Des centaines de mitrailleuses balayaient le terrain devant nous, et par une erreur inexplicable, les tanks étaient invisibles.

Nous courions par bonds précipités, puis nous nous jetions à terre. Les hommes juraient après les tanks. La résistance ennemie devenait désespérée. Le terrain immiscé d'obstacles devenait précieux pour la résistance. Les Boches, nous voyant hésiter, redoublèrent de furie. Les mitrailleuses crachaient des jets de flamme.

Nous nous arrêtâmes dans la tranchée principale peuplée d'abris démolis parmi lesquels gisaient dans la paille plusieurs cadavres allemands.

Deux tanks ronflèrent au lointain. Leur masse corpulente apparut au dessus d'une crête. La lutte recommença. Un ravin creux, au fond

duquel apparaissaient des huttes camouflées, nous offrait un asile provisoire. Nous y courûmes, mais au moment de l'atteindre, notre artillerie ouvrit un feu violent de quelques minutes. Le tir, allongea comme nous allions descendre ; 200 Allemands environ se rendirent, cinq officiers d'état-major, des Badois, furent écrasés par un Tank.

Notre cavalerie, lance aux arrêts, accourut. Une puissante charge repoussa les derniers mitrailleurs vers le village de Vrély, que les 22ième et 25ième se disputèrent, enlevèrent à la baïonnette et que les boches firent sauter derrière nous, quelques minutes plus tard.

Sur les coteaux environnants, les Allemands se massaient en grand nombre. Notre tank "Ninette" prit feu. Nous crûmes à une contre-attaque. Les rapports des autres bataillons nous signalaient une recrudescence d'activité chez l'ennemi. Un ordre de rassemblement s'en suivit. Nous restâmes deux mortelles heures au fond d'un ravin. Qu'attendions-nous ? Les rumeurs voulaient que les Français rencontraient encore plus de résistance que nous ; qu'ils étaient obligés d'avancer doucement, avec prudence ; que notre front d'attaque était avancé plus d'un mille du leur. En conséquence, nous devions les attendre. Six tanks arrivèrent sur ces entrefaites. Sur les flancs d'une châtaigneraie, deux mille cavaliers étaient rassemblés. Des agents de liaison, venant des lignes australiennes nous rapportèrent que, un peu en avant de Rosières, la voie ferrée, brisée par un de nos gros obus de dix-huit pouces, était cernée, et que les Australiens avaient capturé deux trains : un train de canons à longue portée, avec caissons et munitions et un train de la croix rouge dans lequel plusieurs nurses d'outre-Rhin s'étaient rendues assez gentiment.

Nous repartîmes vers quatre heures. Une heure plus tard, les villages de Méharicourt et de Maucourt étaient pris. Une colline boisée dressait son dôme hardi en face de nous. Tous les mitrailleurs ennemis y étaient fortifiés. Ils nous opposèrent une farouche résistance. Il nous fallut attendre notre artillerie et chercher un refuge.

Plusieurs officiers, sous-officiers et soldats étaient tombés. Les

lieutenants Langelier et Couillard étaient blessés ; le lieutenant Veilleux, aveugle, les deux yeux traversés par une balle, expirait ; plus de deux cents sous-officiers et soldats étaient tués ou blessés. Pour comble de malheur, la guerre de mouvement allait cesser durant quelques jours ; nous venions de refouler les Allemands dans leurs inextricables lignes d'avant l'avance franco-britannique de juillet-octobre 1916.

Déjà nous étions dans les anciennes tranchées françaises, reconnaissables à leur style vigoureux et naturel.

Les Allemands, bien protégés—continuaient de nous harceler avec leur mitraille.

Un officier courageux se dévoua pour le salut de ses hommes : c'était le lieutenant Briant, officier d'avenir et d'un rare mérite. Comme nous le prouva sa belle citation, "dans un effort surhumain", il s'avança résolument, fit sauter trois postes les uns après les autres et, revolver au poing, s'appropriait à sauter sur le quatrième quand il fut traversé d'une balle. Le brave Briant expira dans la nuit. La deuxième croix de Victoria donnée au 22ième, fut remise à sa famille.

Qu'une mère doit être fière dans sa douleur d'avoir enfanté un tel héros !

Forcés en quelque sorte par le déclin du jour à nous maintenir dans cette position, nous passâmes la nuit à surveiller étroitement l'ennemi. Le major Dubuc arriva le soir même prendre le commandement. Plusieurs officiers d'élite, tels que les majors Routier et Roy, le capitaine Morgan, tous trois décorés, vinrent rejoindre le bataillon en ligne. Les majors Dupuis et Archambault, deux vétérans qui avaient passé à travers toutes les attaques, restaient presque seuls d'officiers. Ces officiers, au nom étoilé de combats, ramenèrent vivement le sourire de la veille sur les lèvres de leurs soldats inquiets depuis que leur colonel était parti.

Le major A.-E. Dubuc, D.S.O. et chevalier de la Légion d'Honneur, n'était pas aimé comme le colonel Tremblay. Cependant, il me semble que beaucoup ont été injustes envers lui.

Sans avoir la témérité et l'audace du colonel Tremblay qui était une âme extraordinaire, le major Dubuc était loin d'être un peureux. Il était prudent, juste, homme de calcul et de grande intelligence. On a essayé de jeter du discrédit sur cet officier supérieur. Qu'a-t-il fait ? Il fut toujours l'esclave de la servitude militaire. D'une honnêteté intransigible, il jugeait les causes avec conscience, mais avec une grande sévérité. Ceux qui le jugent par parti pris sont peut-être plus sévères que lui et renient la vérité qui est un rayon de la conscience claire. Il n'était pas aimé parce qu'il ne savait pas se faire aimer. Trop imbu de ses fonctions, il était élu chef, par conséquent, il agissait en chef, de tous ses pouvoirs. Et cet officier a eu les plus cruelles désillusions qui eussent découragé bien d'autres âmes moins trempées que la sienne. Après Courcellette, il est nommé "acting lieutenant colonel". Pendant six mois il commande le 22ième; les soldats l'appellent "colonel". En mars 1917, le colonel Tremblay revient d'Angleterre, le lieutenant-colonel Dubuc redevient simplement major et reste dans le bataillon. À Vimy, c'est lui qui commande le 22ième. En avril 1918, le colonel Tremblay repart à l'hôpital. Le major Dubuc redevient colonel jusqu'en juillet, époque qui marque le retour du colonel Tremblay. Quelle fut sa récompense? Aucune. Sa froideur était connue, mais sous cette froideur se cachait une âme sensible, une grande âme honnête, sans tache, une âme juste pour l'officier comme pour le soldat. Sobre et austère de mœurs, sa conduite fut un exemple que les détracteurs devraient imiter. Avant d'en vouloir à cet homme plié lui-même aux dures exigences de la discipline il faudrait en vouloir à la discipline elle-même, l'effacer des codes royaux ou la corrompre, mais, dans cette phase dernière de corruption, le major Dubuc restait incorruptible.

Le 10 août, la 4ième Division Canadienne franchit nos postes et repoussa l'ennemi jusque vers Chilly. La voie ferrée de Chaulnes était à nous.

Nous dûmes nous rendre à l'évidence et réaccepter la guerre des tranchées.

Le 14, dans la nuit, le bataillon partit à Chilly. Il pleuvait. Les vieilles tranchées s'abandonnaient d'elles-mêmes. Les premiers bombardements avec gaz recommencèrent. Jour et nuit, les rafales pleuvaient d'un côté comme de l'autre.

Nos jours s'écoulaient dans les nouvelles angoisses. Harcelés comme nous harcelions, nous vécûmes comme dans le passé, dans les ténèbres.

Le 16, une attaque locale à laquelle une compagnie seulement participa, nous causa de sérieuses pertes. Le lieutenant Lafontaine faillit rester sur place; sérieusement blessé, il sortit avec une cinquantaine des nôtres.

Le 17, nous fûmes relevés.

Sans même prendre quelques jours de repos, les Canadiens furent embarqués dans des camions automobiles jusqu'à St Pol, et, de cette dernière place, à marches forcées, ils gagnèrent Arras. De la 4<sup>ème</sup> Armée britannique (général Rawlinson) nous étions versés de nouveau à la 1<sup>ère</sup> armée (général Horne.) Les troupes d'assaut ne chômaient pas durant ces heures sublimes. Les Alliés semblaient prendre au sérieux nos sacrifices; ils en voulaient d'autres plus grands encore; ils nous montraient l'automne, succédant à l'été, avec ses pluies, ses frimas, ses immenses misères; et au-dessus d'eux, l'inimitable Foch souriait gravement. Sa voix claire murmurait:

—“Votre dernier effort! oui, c'est le dernier que je vous demande: vous vous reposerez cet hiver dans vos familles.

Les  
bar-  
tient

om-  
les

ient  
illit  
aine

rent  
ette

ème  
u a

pas  
eux

ous  
ses  
ve-

de:

## CHAPITRE X

### LE CAMBRESIS.—SEPTEMBRE-OCTOBRE 1918.

Le 22ième avait éprouvé des pertes énormes. Des milliers de jeunes gens venus de tous nos régiments canadiens-français, avaient passé dans ses rangs, y avaient succombé ; mais cela ne suffisait pas. Prédestiné comme il l'avait toujours été, il fallait qu'il subît sa fin, il fallait une catastrophe, il fallait la consécration par la dernière souffrance et par la mort : les 27 et 28 août, le 22ième bataillon canadien-français tomba en entier dans un sanglant rayon de gloire.

Je n'ai jamais été dans les secrets de l'état-major ; je n'ai jamais demandé à y être ; je sais seulement qu'il y eut une faute, un compromis, un manque de préparation.

Partis le 25 août de Berneville, près d'Arras, les soldats qui revenaient de la Somme, rentrèrent dans la fournaise. Nous étions dans les grandes heures d'allégresse, bien que depuis le 1er août, en 25 jours seulement, les pertes de notre armée s'élevaient à 10,503, dont 133 officiers et 1486 tués. Les Anglais avaient repris Albert ; à marches forcées, ils avançaient sur Bapaume par le Nord, et sur Roye par le Sud. Sur le front français, les boches cédèrent le terrain partout ; ils avaient repassé l'Oise et évacué Noyon. Continuant sa tactique qui consistait à dérouter l'ennemi, à lui faire perdre la tête au point de ne plus savoir de quel côté diriger ses dernières réserves, le général Foch ordonna l'attaque au sud d'Arras.

Elle se déclancha le matin du 27, par une belle matinée, et sous une belle organisation. Mais, le 28, notre artillerie fit silence.

Le paysage était très accidenté. Des ravins, des plateaux et des

crêtes se succédaient jusqu'à Cambrai. Et c'était justement dans un ravin, du sud de la Scarpe à la rivière La Sensée, dans le petit village de Chérisy, que le 22ième et toute la 5ième brigade reçurent leur coup de grâce.

Le terrain était labouré entre les deux lignes adverses à un tel point qu'il ressemblait aux terrains battus de Vimy. De plus, ce terrain avait appartenu aux Français qui l'avaient cédé aux Anglais, qui, eux, l'avaient perdu pendant l'offensive du 21 mars. Les Canadiens venaient de le reprendre. Comme aucun recul n'était inscrit dans leurs archives militaires, ils entendaient bien le garder.

Entre les franges de deux armées qui se regardaient dans l'ombre, la nôtre avait tous les désavantages. Enfoncée dans une crypte, paralysée, elle semblait être effleurée par quelque effrayante obscurité. Collée et acculée dans des terrains marécageux d'une consistance évasive, labourée par d'innombrables ornières aux éboulements vaseux et soumise à une rigoureuse observation, elle ne pouvait faire aucun mouvement sans être remarquée. L'autre, au contraire, solidement installée sur un plateau, dont une profusion de chemins et de routes facilite le ravitaillement, le renfort, au besoin la retraite, l'autre—l'armée ennemie—guette sa proie, accumule ses mitrailleuses, avance ses canons légers de calibre 37. Elle se sent vaincue, elle sait que, sous peu, il faudra abandonner sa cachette, fuir, fuir, éperdue, mais la caste des hobereaux et du pangermanisme veille sur elle. Le recul, oui, mais pouce par pouce défendu avec acharnement.

Dans cette tragédie le rideau est tombé. L'orage a éclaté en ébranlant les couches aériennes. La grande hostilité des races s'était soudainement réveillée. L'affreux échange des coups a donné des regards enfiévrés aux adversaires qui se sont souvenus du passé.

Tout succombe dans cette lutte inégale. Ils ont tout laissé même l'injustice, avec la gloire et l'honneur.

Tout ce qu'il y avait de noble, de grand, d'élevé, de petit, d'obscur.

du nom célèbre aux petits noms simples, s'éleva en grandeur pour sauver l'honneur de trois années de victoire.

Le colonel Dubuc tomba en tête de ses hommes ; le major Vanier y laissa sa jambe ; les majors Routier, Roy et Archambault, le capitaine Morgan, les lieutenants Lamothe et Lemieux, voilà toute la liste des décorés qui s'éteint, toute la gloire du passé qui s'auréole dans une sanglante apothéose. Le capitaine Morgan, lui, resta trente-six heures, malgré de nombreux efforts désespérés, dans le triste "no man's land".

Sur les 22 officiers qui participaient à cette lutte homérique, pas un ne fut épargné. Sur les 600 hommes de choc et d'assaut, seulement 70 valides se présentèrent à l'appel. La position conquise fut gardée. Un non-combattant, une de ces grandes natures d'élite nées pour le dévouement, le docteur Albéric Marin, capitaine dans le corps médical, sauva la situation. Il suivait la mêlée du regard, attendant les premiers blessés, quand il s'aperçut que nos soldats, privés de chefs, hésitaient. D'un bond, il escalada les morts, les blessés, les fouillis de réseaux. Ralliant cette poignée de braves tout échauffés de l'ardeur des combats, il l'entraîna, l'électrisa et l'obligea à se maintenir parmi les retentissants éclats qui fusionnaient la terre déchirée. A son tour, il tomba, victime des gaz. Notre aumônier, le révérend Père Desjardins, digne successeur du noble père Crochetière, fut encerclé, comme étouffé dans un tourbillon délétère.

Et en arrière des lignes, parmi la légion des morts, des sons inarticulés montaient vers le ciel : c'étaient des âmes en détresse qui demandaient du secours, des coeurs blessés qui abandonnaient le chemin de la vie ; des corps malades qui avaient trop souffert dans leur chair, qui imploraient un ami, même un ennemi, désireux d'avouer avant le trépas combien fut grande leur douleur de doubles martyrs.

Quand, une fois la nuit venue, le silence fut rétabli, une plainte douce comme une psalmodie s'envoia vers les étoiles brillantes. C'était un tableau vivant, sublime, où toute la poésie de la guerre s'était purifiée ; 300 de nos blessés rêvaient, endormis dans un lit de rosée.

Une relève urgente s'imposait.

Le major G.-E.-A. Dupuis, commandant depuis près d'une année, après avoir été lieutenant, capitaine et commandant dans la compagnie "D", devint colonel temporaire du 22ième. Ce brave et encore tout jeune officier était adoré de ses hommes et très remarqué dans les hautes sphères militaires. Se trouvant, par un hasard providentiel, en service commandé ailleurs, pendant les deux jours de la célèbre ruée, il avait été épargné.

Suivant les ordres reçus, il dirigea les débris du bataillon, que venait de lui remettre le courageux sergent-major Pearson, vers le village de Dainville. Un appel nominal réunit une centaine de soldats, parmi lesquels plusieurs blessés légèrement, qui réintégraient, faute de place dans les hôpitaux. Quelques traînards, tous ceux qui suivaient des cours de 15 ou 20 jours dans les écoles d'entraînement rejoignirent leur unité à Dainville. Les anciens blessés attachés provisoirement à la base canadienne, à Etaples, furent rappelés. Enfin, un message envoyé à la 10ième réserve canadienne en Angleterre, demandait l'envoi urgent de 600 conscrits.

En attendant des renforts d'Angleterre, le 2 septembre, le bataillon formé de 250 hommes, avec des lieutenants comme majors, quittait brusquement Dainville pour les réserves. Trop faible pour une attaque, il conservait les lignes prises. Déjà le jour de leur dernière relève, nos morts avaient été terriblement vengés. La glorieuse 1ère Division, après une minutieuse préparation d'attaque, culbuta l'ennemi, lui enleva plusieurs villages et lui infligea des pertes sanglantes. Le front était fortement ébranlé. Partout, nous sentions la main du maître. Le généralissime des armées alliées multipliait ses coups d'audace. S'écartant avec prudence de la tactique de Ludendorf, qui consistait à masser des armées, le brillant grand homme de guerre échelonnait les troupes placées sous ses ordres. Il désorientait l'ennemi en l'accablant sur vingt secteurs à la fois.



LE LIEUTENANT R. DUPUIS,  
Tué à Cherisy, le 28 août 1918.

Presque toutes les troupes étaient engagées, et presque toutes les troupes n'avaient plus ni trêve ni repos.

Les Anglais, encouragés par leurs premiers succès, réparaient les désastres du mois de mars. Ils prouvaient ainsi que, quand ils étaient commandés par des chefs compétents, ils étaient aussi admirables que leurs alliés. Le 30 août, ils avaient enlevé Bailleul dans le Nord et Bapaume sur la Somme ; le 31, Péronne était repris et le mont Kemmel tombait entre leurs mains. Le 2 septembre, en liaison avec les Canadiens, les Britanniques enfoncent la fameuse ligne Hindenburg entre Draucourt et Quéant. Sur un front de 160 milles, les Allemands retraitent, mais en bon ordre, avec une méthode déconcertante. Pas à pas, ils nous infligent des pertes terribles, ne cédant leur terrain qu'aux dernières extrémités de la résistance.

Le 22ième est dirigé sur Croisilles, puis à Fontaines et à Quéant, sur la ligne Hindenburg. Soumis aux violences des bombes aériennes et aux bombardements à longue portée, il se maintient. Etapes sur étapes, marches forcées à travers ce pays couvert de filaments, sous les pluies torrentielles, dans les boues, dans les trous, il suit, en réserve, les avances canadiennes qui n'arrêtent plus, attendant les renforts. Six cents conscrits arrivent. Ils ont tous la bonne volonté. Ce sont des jeunes gens alertes et solides. Mais ils ne connaissent rien à la guerre.

Nous aurions cru à une sourde hostilité entre les volontaires et les appelés. Les tragiques événements de Québec, par leur répercussion mondiale, avaient atteint notre prestige et terni notre gloire. Il n'en fut pas ainsi. On oublia. On leur fit comprendre que c'était non seulement pour l'intérêt de la France et de l'Angleterre qu'ils étaient appelés, mais pour l'intérêt du Canada. La paix ne pouvait régner sur le monde avec la puissance du militarisme allemand. Il fallait l'écraser, l'annihiler afin que tout le monde puisse vivre heureux à son foyer et se chauffer à son soleil.

Mais un événement imprévu jeta un profond mécontentement parmi

les glorieux débris du 22ième. Le colonel Tremblay venait d'être promu brigadier-général. Le poste de colonel était vacant. Il revenait de droit au major Dubuc, mais ce dernier, gravement blessé pour la troisième fois, se trouvait dans l'impossibilité de reprendre du service actif. Tous les officiers supérieurs et anciens 22 étaient aussi blessés. Il restait deux candidats. Le premier, le major H. Chassé, blessé pour la seconde fois à Mercatel, le 27 mai, se trouvait en Angleterre, complètement rétabli : le second, le major G.-E.-A. Dupuis, deux fois blessé, deux fois décoré, qui, sans être un original du 22ième, n'en était pas moins un de nos glorieux officiers. Ses débuts dataient de juin 1916. Ses preuves étaient faites.

Les officiers calculaient tout comme les soldats que, incontestablement, les titres de colonel revenaient au major H. Chassé et de second en commandement au major G.-E.-A. Dupuis. Les deux officiers étaient très populaires. Ils étaient tous les deux décorés et tous les deux avaient été blessés deux fois. Il n'en fut pas ainsi.

Le lieutenant-colonel Desrosiers, de la 10ième réserve canadienne, fut nommé commandant du 22ième.

La surprise fut grande et le dépit profond parmi nous tous. Le lieutenant-colonel Desrosiers avait débuté dans le premier contingent. Il était avec les premiers volontaires à Langemarck et à Saint-Julien. Sa réputation d'organisateur et d'entraîneur d'hommes en Angleterre était renommée. C'est lui-même qui avait façonné les conscrits. Les services qu'il avait rendus pendant deux ans en Angleterre n'étaient pas suffisants pour nous. Pour nous, c'était un colonel qui avait rendu des services au front, parmi nous, que nous souhaitions : un colonel né avec le 22ième, un blessé, un décoré ; un homme qui nous connaissait et que nous connaissions ; un chef devant lequel nos soldats décorés pouvaient se présenter sans rougir de leurs médailles.

Cette arrivée subite d'un colonel étranger à notre unité, qui coïncidait avec l'arrivée des conscrits, nous fit clairement comprendre que, sur

les ruines fumantes du majestueux édifice construit par le 22ième à Courcellette et sombré avec lui en plein ciel de gloire à Chérisy, un nouveau gratte-ciel, sculpté au burin des héroïques vestiges du passé, allait se reconstruire,—et que le nouveau 22ième, qui n'existait que de nom, allait en recueillir tous les fruits au lendemain de la Victoire.

Nous nous inclinâmes. Nos deux glorieux officiers, Chassé et Dupuis, nous en donnèrent l'exemple : le major Chassé, qui avait refusé de hautes positions en arrière, revint au 22ième, et le major Dupuis retourna à sa compagnie.

Les renforts arrivés, nous quittâmes Fontaines-les-Croisilles le 1er octobre pour Bourlon, que les Canadiens avaient enlevé le 28 septembre, en même temps que Sains-les-Marquion. La Bulgarie rendait les armes ; la Turquie ne résistait plus. En Palestine, l'armée anglaise faisait des prodiges. Les Américains, en Lorraine, s'emparaient de Saint-Mihiel et de tout le saillant. En Champagne, les Français attaquaient et progressaient partout. Les Belges entraient à Dixmude. Entre Cambrai et Saint-Quentin, les Franco-Anglo-Américains défonçaient les lignes. Au nord de Cambrai, les Canadiens atteignaient déjà les faubourgs de la ville.

La bataille faisait rage partout. L'ennemi résistait, acharné, plus furieux encore. Bataillons après bataillons, sans une minute d'arrêt, nous nous remplaçons.

Le 9 octobre, nous rentrons dans Cambrai, où les premiers civils pleurent de joie. La ville est presque en feu, les maisons minées sautent, qu'importe ! le drapeau tricolore flotte dans la ville.

Alors c'est la ruée définitive, la victoire pour les Alliés, la débâcle pour les Centraux. Roulers, Courtrai, Tourcoing, Roubaix et Lille tombent.

Le terrible Foch ne nous laisse pas dormir. A peine avons-nous le temps de fumer une cigarette. Son bâton de Maréchal de France nous montre Valenciennes, Mons, la frontière, la Prusse Rhénane.

En avant, toujours en avant, nous marchons guidés par l'étoile de la paix prochaine et poussés par une force invisible.

Dans le désordre des hordes, des confusions et des cadavres enchevêtrés, parmi les landes exterminées desquelles émergent mille objets déversés, le long des canaux grossis par les dernières pluies, sous les brèches tailladées à coups de canon, sous les furies de la grêle, sous les rafales de feu, sous la mitraille, nous avançons, laissant derrière nous nos morts et nos blessés.

Nous ne présumons pas de nos forces dans ces heures surnaturelles.

Sous ce ciel strié, un voile brumeux se déchire lentement. Nos soldats se plaignent. Un conscrit blessé s'écrie dans l'effarement d'une première douleur :

— Elle ne finira donc jamais, cette maudite guerre !

Et la chevauchée de la mort et la course aux orgies continuent leur sinistre besogne.

Voici le 20 octobre. On parle de paix et jamais la guerre n'a été si dure. Cependant nous devinons, nous sentons que c'est la fin...

Le vieux monde écroulé dans le sang nous montre sa plaie béante... Déjà des mains charitables, chargées de linges et de fioles, se penchent vers les éternelles blessures, mais une voix, la voix de Foch, plus forte que toutes les pitiés et les douleurs humaines, crie : "Attendez!..." Et nous repartons sur la route infinie des misères ..

... ..  
Ici, je m'arrête : je ne sais plus rien . . .

Le 22 octobre, je me réveillai dans une chaude atmosphère, parmi le glissement des ombres blanches.

J'étais dans un lit, un lit moelleux... un lit!...

Une femme, vêtue de bleu ciel et coiffée d'un voile blanc, se penchait vers moi.

Tandis qu'une de ses mains m'effleurait le front, de l'autre elle soutenait une tasse de lait chaud en murmurant : "Poor Boy!..." Oh! cette voix, cette voix divine de femme au souffle éniyant de pitié!

Je ne vis pas sa beauté : seulement je rencontrai deux grands yeux noirs d'une ineffable douceur dans lesquels se mirait la sainte Bonté des grandes âmes et une figure sereine pâlie sous l'effort d'un devoir sacré accompli sans armes et sans crainte.

## CHAPITRE XI

### APRES L'ÉPREUVE

Le temps s'est glorieusement écoulé depuis ces grands jours de septembre et d'octobre 1914 qui sont encore présents à toutes les mémoires: la belle initiative du docteur A. Mignault et la grandiose assemblée du parc Sohier.

Plus de quatre années sont passées, et durant ces quatre années le 22ième a grandi de cent coudées, s'élevant au-dessus du sublime et conservant intacte la plus pure des gloires militaires.

Durant ces quatre années, quoique toujours dans la violence des combats, jamais il n'a cédé un pouce de terrain, jamais il n'a connu le recul.

Après Kemmel, St Eloi, Zillebecke, le saillant d'Ypres, Courcellette, Régina, Angres, Neuville St Waast, Vimy, Lens, Passchendaële, Mercatel, Neuville-Vitasse, Amiens et la Somme, Chilly, Cherisy, Cambrai, Valenciennes et les attaques foudroyantes dans la province du Hainaut, après la prise de Mons par les troupes canadiennes, le 11 novembre, le jour même de l'armistice, après tant de luttes, tant de sacrifices accomplis dans ces noms historiques, le populaire bataillon, unissant son cri de joie à l'alleluia de la paix chanté par tout un univers, gagna les rives du Rhin animé des nobles sentiments d'un vainqueur magnanime.

Devant les hordes perfides désarmées, vaincues et abandonnées par l'impérial manchot déserteur, il pénétrait parmi les sournoises et plates populations qui avaient arboré le sinistre drapeau noir et blanc le jour où le "Lusitania" avait été coulé.

C'était l'heure de la délivrance de tous les peuples. L'Allemagne

ar  
br  
tr  
m  
sa  
di

pa  
Ns  
al  
dr  
lai  
qu  
ta  
où

de  
da  
Ze  
Ku

trc

—  
ra

et

a v

"A

à l

cei

rei

gla

sol

aveuglée venait d'ouvrir les yeux à la vérité, et d'un seul coup, elle balaya son tragique empereur, ses quatre rois, ses six grands ducs et ses treize princes régnants. La Belgique débarrassée de son fardeau d'opprimée, reprenait son rang parmi les grandes nations; l'Alsace-Lorraine pansait les blessures de ses flancs éperonnés par la botte des von Bülach, dignes représentants des Hohenzollern."

Quoique fermes et même sévères, nos soldats furent d'une dignité parfaite, respectueux envers les vieillards, les femmes et les enfants. Ils apportaient à ces forcenés de la "Kultur" et de la "Deutschland über all" (aujourd'hui : Deutschland nieder all) l'exemple le plus frappant des droits de la justice et de la liberté. Mais combien d'exemples ont-ils laissés sur leur passage. Certes, le 22ième est connu, plus connu même qu'il ne le voudrait. Ces "démons", dont les communiqués Allemands ont tant parlé, se sont montrés chevaleresques et courtois dans des situations où les Boches, à leur place, ne se fussent montrés qu'arrogants et cruels.

Deux articles que j'ai reçus de Suisse me montrent bien la mentalité de cette race hypocrite dans la plus douce des formes. Le premier est daté d'août 1918. Il est signé: Heinrich Kurz, correspondant du "Neckar Zeitung", journal publié à Heilbronn, Württemberg. "Si", dit le reporter Kurz, "l'Angleterre n'avait pas eu à son secours les troupes du Canada,—troupes barbares, nourries des légendes iroquoises et expertes en cruauté;—et les troupes de l'Australie,—fils des criminels anglais qui viennent racheter le passé de leurs pères,—malgré les boutades de Clémenceau et les atouts de Foch, jamais l'offensive n'eut réussie". Le même reporter a visité Cologne et Bonn en janvier 1919. Il écrit dans le même journal : "A X, près de Bonn, j'ai vu un régiment superbe qui fait autant d'honneur à l'Angleterre qu'à la France. Ce régiment canadien est composé de descendants de Français émigrés au Canada. Ils sont joyeux, humains, généreux comme les Français; d'ailleurs la plupart ne comprennent pas l'anglais. Nos populations affamées ont une grande admiration pour ces soldats nés au souffle de la liberté américaine."

Et le reporter décrit une longue apologie très flatteuse pour le Canada.

En Angleterre, dans tous les hôpitaux où les soldats du 22ième ont passé, les nurses ont collectionné quelque souvenir qui leur rappellera plus tard le 22ième. Une agrafe, un C-22, une feuille d'érable et un castor avaient une valeur exceptionnelle. Au "Duston War Hospital", plus de vingt nurses m'ont prié de leur vendre mon castor. Près de Northampton, une dame de la haute société belge, la Vicomtesse de Nieuport, présidente du Y.M.C.A. de cette ville recevait gratuitement au buffet les soldats blessés du 22ième. Plus, elle se faisait un honneur de s'informer d'eux dans les autres hôpitaux voisins, de les inviter à de délicieux goûters dans sa splendide résidence de Spratton Grange. A Londres, il y a le "Café du Castor", le restaurant "Au rendez-vous du 22ième"; à Liverpool, un bar porte cette typique enseigne: "French Canadian Buvette"; à Folkestone la confiserie "Au fameux 22ième" est célèbre.

A Paris, c'est dans la rue de Provence que se tient le "Café des Canadiens-Français"; dans la rue de Courcelles le Café de la République a été changé en "Café des fleurs de lys Canadiens"; derrière les casernes de la Pépinière, il y a le "Café des Montréalais" à côté du "Restaurant de Québec".

Le 22ième est connu partout.

En février dernier, je me trouvais à Poitiers dans le sud-ouest de la France quand, par mégarde, je pénétrai dans un hôtel réservé aux officiers du 125ième d'infanterie. C'était l'heure du dîner. J'allais m'excuser quand je fus entraîné, contraint de m'asseoir de force devant une table chargée de bons vins et garnie de mets délicats.

—Il y a assez longtemps que nous entendons parler de ce tonnerre de 22ième, me dit un commandant, il est temps de lui faire un prisonnier.

Comme j'objectais avec aplomb que dans notre "tonnerre" de 22ième, nous ne nous rendions pas sans résistance, un capitaine me dit à brûle-pourpoint:



LE LIEUTENANT R. LAFOND,  
D. C. M.—M. M., tué à Cambrai, le 10 octobre 1918.

—Si vous ne voulez pas que je notifie votre refus d'obéissance au colonel Dubuc ou à votre adjudant-major Vanier, vous avez besoin de vous tenir tranquille.

Et, débouchant une bouteille, il remplit les verres en s'écriant :

—A la santé du général Tremblay et de l'indomptable 22ième. Je fus désarmé et rempli de fierté.

A 600 milles du front, nos chefs étaient connus et des officiers français portaient un toast au "tonnerre" de 22ième.

. . . . .

Ils étaient partis du Canada le 20 mai 1915; ils nous sont revenus le 16 mai 1919. Après la réception inoubliable de Québec, Montréal s'est parée de ses atours des jours de grandes fêtes et les a reçus par la plus touchante et la plus grandiose manifestation patriotique. La jeune liberté canadienne, toute embaumée de foi et d'amour, qui pose ses pieds nus jusqu'aux confins des silencieuses forêts et mire son gracieux visage dans les ondes du majestueux St-Laurent, a déployé ses étendards d'espérance et couronné ses plus fervents disciples. Des serments et des discours ont été prononcés et recueillis pieusement, noblement comme des reliques sacrées, comme des couronnes dignes d'orner les tombes de ceux qui sont restés là-bas, qui ont été les premiers à la peine et qui, hélas! n'ont pas connu les vibrants enthousiastes et les ineffables délires du retour.

On a beaucoup parlé du 22ième; on en parlera toujours: son oeuvre est immortelle; —c'est tout un poème dont, du prologue à l'épilogue, le merveilleux des écrits n'atteindra jamais la sublimité des actes.

Sans l'oublier, peu à peu le silence se rétablira autour de son nom. Il deviendra dans la suite des temps quelque chose comme le souvenir d'un lointain pèlerinage qui eût une heure de célébrité.

Les grandes tragédies et les misères infinies du passé ont pesé lourdement sur ces hommes détachés de la vie pendant quatre longues années.

Ils nous reviennent comme ces âmes malades qui ont besoin de précieux appuis et de l'intervention des soins les plus délicats.

Et nos mutilés, et nos malades, et tous ceux qui ont rapporté des germes qui couvent sous les gaz d'hier et les rhumatismes de demain, a-t-on pensé à eux au milieu de l'allégresse et de l'hosanna du retour?

Ils ont combattu comme unité canadienne-française, comme catholiques, c'est encore à nos chefs, à ceux qui nous ont conduit à l'honneur, qui ont été témoins de nos peines que revient l'honneur de la propagande en faveur d'une institution française, compatible avec notre religion et notre langue, qui leur servirait à eux, à leurs enfants et prouverait la reconnaissance de notre province envers ceux qui ont si bien glorifié son nom.

Si, au milieu des fêtes inoubliables que Montréal vient d'offrir aux soldats du 22ième, mille familles attendaient dans la joie l'heure de la grande délivrance afin de presser tendrement l'être cher, absent depuis de longues années, il y avait aussi une muette multitude de personnes résignées qui retenaient leurs larmes et semblaient demander à tous ces survivants heureux la dernière parole de leur mort.

Tous ces noms illustres et inconnus sombrés en plein champ de victoire doivent être gravés en lettres d'or sur un monument national afin que l'orphelin sache que notre pays n'oublie pas ses héros,—afin que, surtout, lorsqu'il passera avec ses petits camarades, il puisse leur dire:

—“C'est le nom de mon père! Il a bien mérité de la patrie puisqu'il était dans le 22ième”.

Montréal, mai 1919.

CLAUDIUS CORNELOUP.

101113

FIN.

